

**Jean a tout perdu dans des circonstances abominables. Echappant miraculeusement à la mort, il est sauvé de façon étrange et ressuscité à la vie. Cet homme, brisé, va reprendre peu à peu goût à l'existence, et entraîner d'autres dans son sillage rédempteur. Sur un fond vaguement historique, cette belle histoire est un véritable hymne à l'optimisme, qui, tel le phénix, peut renaître des cendres de l'adversité et du désespoir.**

« Lorsque je lis un ouvrage, j'aime laisser mon esprit vagabonder et imaginer son auteur.. »  
Voici quelques mots qui traduisent bien l'ouverture d'esprit d'Héribaine. Une invitation à l'imagination, à vous, lecteurs, de vous initier à ce sympathique exercice.



PRIX 18.50 €  
ISBN : 978-2-332-46699-0  
9 782332 466990

Edilivre.com

Les égarés de la nuit

Héribaine

Héribaine

Les égarés de la nuit



*Les égarés de la nuit*





Héribaine

Les égarés de la nuit

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-46699-0

Dépôt légal : octobre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

## Sommaire

Chapitre un : Le misérable .....	7
Chapitre deux : L'épave .....	33
Chapitre trois : Hypal .....	61
Chapitre quatre : Vaincre Hicien .....	91
Chapitre cinq : Réintroniser Dheim .....	123
Chapitre six : Le délateur .....	147
Chapitre sept : Rédemption .....	175
Chapitre huit : Terreur .....	199
Chapitre neuf : Confession .....	227
Chapitre dix : Ainsi va la vie .....	255



## Chapitre un

### Le misérable

Des gouttes noires comme de la suie coulaient le long du lavabo, traçant des figures bizarres, semblables à ces dessins énigmatiques que les psychiatres font décrypter à leurs patients, pour tenter de débusquer, depuis les labyrinthiques circonvolutions de leur cerveau, d'éventuels désordres mentaux. L'homme se lavait les mains, apparemment étrangères au savon depuis bien longtemps. Deux enfants le regardaient faire, une fillette de huit ans et son frère de dix. C'est à ce moment, bien avant que ces paluches immondes fussent suffisamment récurées, qu'une jeune femme pénétra dans la salle de bains.

– Que faites-vous ici ? Dit-elle à cet individu peu ragoûtant. Sortez tout de suite, ou j'appelle mon mari.

Puis, s'adressant à ses enfants :

– Je vous avais interdit de faire rentrer des étrangers dans la maison. Vous devez m'appeler quand il vient quelqu'un.

Le type tenta en vain de rincer la savonnette, qu'il reposa toute maculée. Sans dire un mot, il se dirigea



vers la porte d'entrée, au bout d'un long couloir bordé de plusieurs portes. C'était un misérable vagabond, les pieds nus, noirs, dans des chaussures trouées, semi éventrées, un débris de manteau sur le dos, élimé, mité, loqueteux, et une vieille musette de cuir en bandoulière sur l'épaule. Sous un chapeau informe, ses cheveux longs semblaient truffés de tignons, ces touffes de nœuds indémêlables, collées par un mélange de graisse et de crasse, et sa barbe dévorait un visage osseux et terriblement émacié. C'était le genre d'épave à laquelle il était impossible de donner un âge. Il marchait péniblement, en traînant les pieds, semblant sur le point de s'écrouler à chaque pas, néanmoins il évitait de poser les mains sur les murs, sans doute pour ne pas salir le papier peint, ce qui devait lui être difficile, vu ses vacillements d'ivrogne.

– Il voulait un peu de pain, maman, plaida le garçonnet. Et comme tu nous demandes de nous laver les mains avant de manger...

– Ce n'est pas grave, les enfants. Je vous remercie, murmura le spectre sans se retourner, laissant une odeur de misère et de saleté accumulée derrière lui.

– Du pain... Non, c'est du vin qu'il voulait, prononça la mère d'une voix cinglante.

Puis, s'adressant au pauvre gars :

– N'est-ce pas que c'est bien du pinard que vous cherchiez ici ?

– Non, je ne bois jamais de vin.

Le pauvre bougre avait du mal à parler. Il semblait à la limite extrême de ses forces. En extirpant avec difficulté ces derniers mots de sa maigre gorge, il s'était retourné pour répondre à la dame, sans doute par correction.

– Bien sûr, comme si tous les mecs n'étaient pas des poivrots patentés, siffla-t-elle d'un ton quelque peu vulgaire, en proie à un amer ressenti.

– Alors, c'est que je ne suis plus un homme. Excusez-moi pour le dérangement. Vos petits sont charmants, vous pouvez être fière d'eux. Encore merci pour le savon.

Sur ces paroles douloureusement prononcées, il poursuivit son lent cheminement vers la sortie. En dépit de son aspect de ruine vivante, une réelle courtoisie émanait de lui, inhabituelle chez ce genre d'individu.

Cette jeune femme vivait avec sa mère et ses deux enfants dans une grande maison écartée du bourg, où elles exploitaient une scierie. En cette période de guerre, de nombreux traînards, déserteurs ou simplement épaves mettant à profit les troubles sociaux pour mener à bien leurs exactions, représentaient un réel danger, surtout pour les habitations isolées. Son mari, André, était parti combattre sur le front. Comme la plupart des individus qu'elle connaissait, il avait été un buveur invétéré, brutal, grossier, qui la trompait sans vergogne et l'avait littéralement souillée. Elle en avait développé une véritable haine envers ces machistes. Elle avait toujours enseigné la gentillesse et la charité à ses enfants, et ressentit une sorte de malaise en les voyant attristés de contempler ce pauvre hère venu quémander une quelconque croûte. C'est pourquoi, se ravisant, elle lui proposa de venir s'asseoir dans la cuisine, où elle lui réchauffa un reste de soupe, qu'elle lui servit avec quelques lichettes de pain et un morceau de beurre. Le brave gars, devant son assiette fumante, ferma les yeux et baissa la tête.

– Eh bien, vous ne mangez pas ?

– Je remerciais Dieu pour ses bienfaits.

Sur quoi il commença à savourer cette humble pitance. De grosses larmes se mirent à couler sur ses joues creuses, se perdant dans sa barbe hirsute. Les enfants étaient à côté de lui, malgré l'odeur nauséabonde qu'il exhalait, le regardant avaler sa petite provende.

– Comme c'est merveilleux de manger quelque chose de chaud... Un vrai festin. Voici deux longues années que je ne me suis pas assis à une table. Vous êtes une femme bonne et charitable. Merci aussi à vous, les petits.

L'homme mangeait lentement, savourant chacune des cuillerées qu'il ingurgitait, l'air ravi.

– Il y a longtemps que vous n'avez rien avalé ? lui demanda sa bienfaitrice.

– Assez pour avoir bien faim. Un peu plus d'une semaine, je crois. Je ne me rappelle plus très bien. La tête se vide en même temps que l'estomac. Mais là, je sens un peu de vie revenir en moi. Vous resterez comme une lumineuse providence dans mon esprit. Dieu vous bénisse.

Sur quoi, il se leva pour prendre congé. Sans doute une extrême fatigue accumulée, conjuguée à ce repas inhabituel, fit qu'il s'écroula évanoui sur le carrelage, dans un coma profond. La jeune femme s'en alla chercher sa mère, qui s'activait auprès de la grande scie et n'avait pas vu venir le vagabond.

– T'es vraiment inconsciente d'avoir laissé entrer ce bonhomme, lui dit-elle en découvrant l'épave étendue sur le sol. Et qu'est-ce qu'il pue.

Effectivement, la rumeur faisait écho de multiples assassinats et viols perpétrés par ces mendigots errant sur les routes, dont étaient principalement victimes des femmes seules, leurs maris les ayant quittées pour avoir l'honneur d'offrir leur vie sur les champs de bataille, et récolter la gloire de voir leur nom en bonne place sur un monument aux morts, ou bien obtenir une médaille posthume, si ce n'est un fauteuil roulant d'handicapé, victime des combats. Beaucoup de ces trainards étaient des déserteurs, et la loi stipulait qu'ils devaient être dénoncés. Ils étaient promptement exécutés, sans autre forme de procès. Quiconque était découvert à leur donner asile se voyait sévèrement puni, notamment par la confiscation de ses biens. C'est pourquoi ce minable avait eu beaucoup de chance qu'on lui ait offert ne serait-ce qu'une simple assiettée de potage.

– On va le porter dans la remise, sur le vieux canapé. Il n'a pas l'air dangereux. Il partira de lui-même quand il se réveillera. Je n'aime pas cette idée d'aller le dénoncer, dit la jeune dame à sa maman.

Cette dernière partageait les opinions de sa fille. Elle lui avait toujours inculqué des valeurs morales, et avait bien souffert des malheurs de la pauvrete après qu'elle eût épousé son gendre, qui semblait bien gentil mais s'était très vite révélé un infect pourceau peu de temps après le mariage. Quoi qu'il en soit, il était hors de question de laisser cette espèce de cadavre puant dans la cuisine. Il ne pesait pas bien lourd, ce triste squelette, et il leur fut aisé de l'étendre dans un bâtiment fermé, à l'abri des regards, surtout que leur employé était absent pour effectuer des livraisons de planches et madriers dans un vieux camion tout brinquebalant. Elles en profitèrent pour

examiner le contenu de la musette : un débris de livre, qu'on aurait pu identifier avec certitude être une bible s'il avait conservé sa couverture, tout corné, profondément maculé, sans doute manipulé de nombreuses fois, un humble couteau suffisamment rouillé pour ne plus être dangereux, quelques hardes empestant moins que le reste, et rien d'autre. Même pas la moindre photo. Le tout d'une pauvreté émouvante, le reliquat d'une existence disparaissant en lambeaux.

– Tu sais, maman, ce pauvre type semble avoir de l'éducation. Peut-être qu'on devrait lui demander qui il est avant qu'il ne parte. Il m'intrigue, et il a refusé de picoler. Il semble sincère.

– Un homme qui prétend ne pas boire, c'est plutôt suspect. J'en ai pas connu beaucoup de sobres. Même ton père n'hésitait pas à lever le coude, et c'est ce qui l'a tué. Y a pas besoin de la guerre pour ça. Mais ton bonhomme pue trop. Ça porte sur le cœur. Si tu dois parler avec lui, faudrait peut-être lui faire prendre un bain avant, tu ne crois pas ? Et surtout, brûler ses immondes guenilles. Comme il fait à peu près la taille d'André, ça sera pas difficile de lui dénicher des fringues décentes. Qu'en penses-tu ?

– Que je suis contente de t'avoir pour mère.

Le vagabond était si épuisé qu'il dormit pendant près de deux jours, au chaud sous de vieilles couvertures, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps. Les femmes avaient donné congé à leur employé pour toute une semaine, étant prudentes et sachant ce qu'elles encouraient si elles eussent été dénoncées à héberger un traînard. Le pauvre gars, en se réveillant, se demanda bien où il pouvait être, puis, la mémoire lui revenant, sut que cette jeune femme

devait l'avoir étendu là. Il ne se rappelait de rien après avoir pris ce repas, qui lui restait sur le cœur comme un bienfait digne d'un roi. Il se chargea de sa musette qui l'attendait aux pieds du canapé, et sortit dans la cour. Il voulait partir incognito pour ne pas davantage déranger ces gens qui s'étaient montrés si bons à son égard, n'ignorant pas les risques que la maîtresse de maison avait pris en lui offrant cette frugale hospitalité. Il se sentait toujours affreusement faible, mais ne souhaitait pas abuser de la situation. Il se dirigeait donc à pas feutrés vers le portail quand les enfants le rejoignirent, joyeux, et lui dirent un grand bonjour.

– Maman veut te voir avant que tu partes, dit le petit garçon.

– Tu es sûr ? Elle a déjà été si gentille, je ne voudrais pas exagérer. Et je sais bien que je sens mauvais. Si tu avais encore quelques vieux quignons de pain, c'est tout ce que je demande.

– Viens. Je t'assure, elle veut vraiment te parler.

La maman en question était déjà là, la fillette ayant été lui dire que le mendiant était réveillé et s'appêtait à s'en aller.

– Bonjour, dit-elle. Vous avez dormi longtemps, deux jours. Comment vous sentez-vous ?

– Il y a une éternité que je n'étais aussi bien. Vous avez été merveilleusement gentille de m'inviter à votre table. J'en ai le cœur tout illuminé. C'est vous qui m'avez allongé sur le divan ? Et recouvert de couvertures ? Pardonnez-moi de vous avoir donné tout ce mal. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais tout est devenu noir autour de moi et je ne me rappelle de rien. Cela fait plus de deux ans que je n'avais aussi

bien mangé et dormi. Je ne puis que vous dire encore merci. Il faut que je parte, maintenant, c'est dangereux pour vous de m'avoir ainsi accueilli. J'avais si faim, que je n'ai pu résister de venir frapper à votre porte. La charité est chose si rare en ce monde... Pardonnez-moi mon impolitesse, mais si vous aviez encore quelque chose à grignoter, j'ai toujours une fringale qui me tourmente. Depuis qu'elle est ma fidèle compagne, je ne m'y suis jamais habitué.

– Venez avec nous. On vous a préparé un petit déjeuner.

– Vous êtes sûre, madame ?

– Suivez-nous.

Cette provende qui lui fut encore servie dans la cuisine lui tira de nouveau des larmes. Une faim viscérale le tenaillait, et il jouissait d'un bien-être considérable en sentant cette nourriture chaude lui descendre dans l'estomac. Seuls ceux qui ont subi de longs jeûnes peuvent comprendre de telles choses. Il mangeait en silence, sous le regard des enfants et de leur mère. Il lui fut ensuite proposé de prendre un bain et de changer de vêtements.

– Pourquoi faites-vous tout ça pour moi ? Vous ne me connaissez pas. Comment pouvez-vous être sûre que je ne suis pas un meurtrier, que je ne vais pas vous voler où bien être dangereux ? Non, je ne peux vous faire courir un tel risque. Vous devez protéger vos enfants. Vous avez montré de la bonté à mon égard, au-delà de ce qui est raisonnable. Je me dois de vous laisser, à présent.

Ce miséreux paraissait tout à fait sincère, ou bien c'était le roi des hypocrites et des dissimulateurs.

– Prenez d’abord un bain, insista la jeune femme. Quand vous serez de nouveau respirable, on poursuivra cette conversation. Vous savez, je suis assez grande pour prendre mes responsabilités. Venez, tout est prêt.

La baignoire l’attendait, pleine d’eau bien chaude. Des vêtements étaient pliés sur une chaise, et shampoing ainsi que savon étaient là, ne demandant pas mieux que d’y aller de toute leur mousse.

– Mon mari est absent pour le moment. J’ai bluffé l’autre jour car j’ai eu peur en vous voyant seul avec les enfants. Il a des vieux vêtements qu’il ne met plus. Ils seront mieux que les guenilles que vous portez, tout juste bonnes à être jetées. Prenez votre temps, et dégraissez-vous du mieux possible. Il y a apparemment bien longtemps que vous n’avez pas eu l’occasion de vous laver.

L’homme la regardait avec intensité, ayant du mal à assimiler une telle bonté envers une épave arrivée au dernier degré de la déchéance, déjà un pied dans la tombe.

– A tout à l’heure, lui dit cette bienfaitrice en lui indiquant une grande serviette, avant de fermer la porte.

Cette eau chaude dans laquelle il s’immergea avec délices lui parut être le Paradis. Il sentait comme une énergie revenir en lui, lui inondant les membres d’une douce chaleur, jusqu’à la moelle de ses os. Il dut se shampooiner plusieurs fois avant que la mousse apparût enfin dans sa tignasse grasse de suif. La savonnette se retrouva fortement amaigrie après un puissant nettoyage, qui nécessita d’être renouvelé plusieurs fois pour que le rose de la peau pût émerger



d'une gaine de crasse sombre. Ces ablutions salvatrices durèrent plus d'une heure, ensuite de quoi il revêtit les habits préparés par son hôtesse, et qui étaient tant bien que mal à sa taille, quoique le pantalon flottât généreusement, vu sa maigreur. La fraîcheur de ces linges propres lui parut délicieuse. Il avait tout simplement l'impression de rêver. La baignoire, une fois vidée, était recouverte d'une forte pellicule de crasse, et il la nettoya de son mieux. Il lui fut impossible de se coiffer, son hirsutisme interdisant tout passage du peigne ou même de la brosse dans ses cheveux ou sa barbe. Il fit un ballot de ses hardes nauséabondes pour les jeter à la poubelle, et sortit de cette pièce où les saletés de la vie étaient absoutes, comme dans un confessionnal corporel. La jeune femme l'attendait et lui présenta sa mère. Elles l'invitèrent à s'asseoir afin qu'elles pussent confortablement lui débroussailler le crâne et le menton. Elles furent dans l'obligation de fortement raccourcir sa chevelure, pour éliminer quantité de tignons, de même que dans la barbe, qui fut rafraîchie dans le processus. Finalement, le démêloir put parcourir cheveux et poils dans toute leur étendue, et les ciseaux manipulés par de jolies mains expertes redonnèrent un bel aspect au système capillaire de l'individu.

– Alors, comment vous sentez-vous, à présent ? demanda la jeune dame.

– Justement, je ne me sens plus, répondit le miséreux, ayant retrouvé la capacité d'un peu d'humour. C'est merveilleux d'être propre, de ne plus puer, d'avoir quelque chose de frais sur le dos. C'est une sensation que j'avais fini par oublier.

– Alors, nous allons passer dans le salon, proposa la femme qui balayait les débris de chevelure éparpillés sur le carrelage.

Les enfants étaient là, et firent presque la fête à cet homme, un tantinet méconnaissable après ce profond récurage. Il fut invité à prendre place dans un grand fauteuil. Il s’y casa doucement, humblement, non sans une étrange noblesse.

– Nous aimerions savoir qui vous êtes, demanda la grand-mère qui devait avoir une cinquantaine d’années, et ce qui vous est arrivé pour que vous soyez dans un tel état.

– Ce qui m’est arrivé, mesdames... Quelque chose de terrible, d’atroce. Je vivais à Paris, dans un bel appartement, avec mon épouse et mes deux enfants, un garçon et une fille du même âge que les vôtres. J’étais dentiste et j’avais un confortable cabinet. Et un piano... Mon Dieu, comme on peut s’attacher à de simples choses... et comme c’est douloureux de les perdre...

L’homme garda le silence, plongé dans de lointains souvenirs, qui semblaient torturer son âme. Il se trouvait justement un piano dans cette pièce, et il le regardait, méditatif, l’esprit immergé dans des abîmes de réflexions douloureuses.

– Vous jouez du piano ? demanda la jeune femme, pour rompre un silence pesant.

– Oui, j’adorais. Mon épouse et mes enfants chéris y tâtaient également.

Il se mit à pleurer, boursoufflé de sentiments poignants, en proie à une véritable agonie intérieure.

– Pourriez-vous nous interpréter quelque chose ? proposa la grand-mère quand il se fut repris, peut-être

pour le mettre à l'épreuve, afin de démasquer une éventuelle tromperie.

– Oui, bien sûr, répondit-il en se levant avec peine, toujours extrêmement faible. J'aimais beaucoup Beethoven. Vous aussi ?

– Sans doute. Nous serions heureuses de vous entendre.

Le misérable se mit alors à frapper les touches de ses longs doigts décharnés, avec un réel brio. Il semblerait que la musique soit comme le vélo, ça ne s'oublie pas. Les enfants étaient à côté de lui, admiratifs. Son morceau se prolongea un bon quart d'heure, ensuite de quoi il revint s'asseoir.

– Comme ça fait du bien de caresser un clavier, dit-il. Cela faisait si longtemps... Encore mille mercis.

– Quel virtuose vous faites... C'était très beau, affirma la jeune maman toute impressionnée.

– Virtuose, certainement pas, mais je me débrouillais. Je jouais de temps en temps dans un orchestre, et il m'est arrivé de donner de petits récitals. Ce temps est bien révolu, maintenant.

– Mais continuez votre histoire. Qu'est-il donc arrivé pour que vous ayez quitté votre famille et tout le reste ?

– Un soir, les gens de la Gestapo ont fait irruption chez nous et nous ont emmenés.

– Vous êtes Juif ?

– Même pas. Seulement la première femme de mon père. Mais cela a suffi. Pensez-donc, nous avions un appartement, un cabinet dentaire, de beaux meubles, un grand piano à queue... Il n'en fallait pas

plus pour être considérés comme les ennemis du peuple.

– Et alors ?

– Une sommaire comparution devant un commissaire, avec l'impossibilité d'ouvrir la bouche. Des coups, des gifles, les pleurs de nos enfants épouvantés... Puis entassés dans un camion bâché, et jetés dans une salle lugubre aux fenêtres munies de barreaux, avant de nous voir précipités dans des wagons à bestiaux, serrés comme des sardines en boîte, pendant plusieurs jours. L'horreur absolue. Pas d'eau ni de nourriture, avec des morts, et les gémissements de nos petits innocents.

– Comment de telles choses sont-elles possibles, s'indigna la grand-mère.

– Et pourtant, c'est bien la vérité. Mais l'horreur est à venir, et il n'est pas tolérable que de jeunes oreilles puissent entendre de si terribles abominations.

– Si vous le dites... Nous en reparlerons ultérieurement.

– Je crains que ce ne soit pas possible. Il faut impérativement que je vous quitte. Si quelqu'un découvrirait ce que vous avez fait pour moi, vous pourriez avoir de grands ennuis. Et je ne pense pas que votre mari puisse être satisfait s'il apprenait que vous avez accueilli un inconnu sous votre toit.

– Pour le moment il est appelé sous les drapeaux, et il ne rentrera pas avant peut-être des mois, s'il obtient une improbable permission. Ce n'est donc pas un problème. Que diriez-vous de travailler ici, avec nous, à la scierie ? Avec la guerre, il est difficile de trouver du personnel, et notre contremaître actuel est par trop débordé.

– Vous semblez oublier que je ne suis qu’un fuyard... un condamné à mort... qui risque de vous entraîner dans son malheur.

– Nous en avons déjà discuté, avec ma mère. Nous avons un lointain cousin, Louis, qui a été réformé pour maladie. Il suffira de dire que c’est lui, tout simplement. Comme personne ne le connaît, ni de vue ni de nom, tous n’y verront que du feu. Cela arrangerait tout le monde : vous, qui seriez mieux ici que de courir les routes, et nous qui pourrions être aidés à la scierie. Alors, qu’en pensez-vous ?

Le cousin en question était le beau-frère d’Irène, mais les femmes, on ne sait pourquoi, lui donnaient ce lien de parenté, ce terme leur paraissant peut-être plus concis. De toute façon, les familles de cette époque étant généralement nombreuses, il devait probablement être le cousin de quelqu’un.

– Que pourrais-je espérer de mieux ? Un toit, des repas, un lit, plus de cette affreuse solitude qui s’agrippe à moi depuis toutes ces années... J’avoue que dormir dans ce bon divan, à l’abri de la remise, m’a comblé.

– Non, nous avons une chambre vide à l’étage qui vous conviendrait très bien.

– Ce n’est pas possible. Je vous répète que vous ne me connaissez pas, et il est hors de question que vous hébergiez un parfait étranger dans la maison, ce qui serait une grande imprudence pour vos enfants. Non, je ne puis accepter.

– C’est néanmoins indispensable. Personne ne pourrait comprendre qu’on laissât dormir dehors quelqu’un de la famille.

– Et votre mari, que dira-t-il quand il l’apprendra ?

– Il sera bien content qu'on ait pu avoir de l'aide. Nous avons besoin de vous comme vous de nous. Le marché est équitable, non ?

– Je n'aurais jamais pu imaginer qu'il puisse se trouver des gens comme vous sur cette terre. Et tout cela grâce aux enfants qui m'ont ouvert la porte... Ce fut mon premier jour de chance depuis ce soir abominable où des bandits sont venus anéantir ma famille et ma vie.

– Puisque nous sommes d'accord, nous allons faire plus ample connaissance. Je m'appelle Irène, ma maman Bernadette, et mes enfants Lucas et Nicole.

– Et moi Jean. Jean Ravier. Je sais que j'ai l'air d'un vieillard, mais je n'ai que trente-deux ans. Dont trente de bonheur et deux de malheur. Comme on dit, c'est la vie...

Les femmes le dévisageaient avec un étonnement mêlé de compassion. Cet homme sans âge, marqué par les privations et la souffrance, était encore presque un jeune-homme...

Par quelles horreurs avait-il dû passer pour en arriver là !!!

Ces palabres de base étant terminées, les femmes l'invitèrent à faire le tour des lieux, pour l'initier à ce qu'elles attendraient de lui. Les scieries sont toutes embaumées de senteurs diverses, chaque essence d'arbre ayant son parfum particulier. Les troncs à débiter étaient débardés sous un grand portique, où un puissant palan coulissait sur des rails, avec des chaînes et des griffes pour saisir les fûts, afin de les déposer sur un chariot métallique, où ils étaient débités par la grande scie, en tranches de toutes épaisseurs, permettant d'obtenir planches, poutres,

madriers ou bien bastinges à la demande. Ensuite, certaines pièces étaient préparées pour être livrées, ou bien déposées en tas spéciaux pour pouvoir sécher pendant deux ou trois années, ce qui faisait un roulement perpétuel de ces matériaux de construction si demandés en ces périodes de destructions liées à toute guerre. Bernadette lui fit remarquer que le contremaître, Marcel, l'initierait aux subtilités du travail quand il rentrerait de son congé. Les enfants les accompagnaient pendant cette visite, qui se prolongea jusqu'en fin de matinée. Jean était très intéressé par tout cela, estimant qu'il serait infiniment mieux à entendre les hurlements de la forte lame dentée qu'à crever de faim dans la misère et la saleté. Il était profondément affamé, débilité par les privations, et il est probable qu'il lui faudrait des semaines, voire de mois, avant de voir cet appétit se calmer. Toujours est-il que le midi il fit grandement honneur au repas, sans jamais oublier de faire son bénédicité privé, en esprit, les yeux fermés et les mains jointes. Les enfants lui demandèrent ce qu'il goupillait ainsi, et, à leur requête, il prononça cette prière tout haut, ce qui ravit les femmes, spirituelles, mais ayant toujours été rabrouées dans leur piété par leurs hommes profondément anti-curés.

Après les mangeailles, on lui montra sa chambre, une grande pièce avec une armoire monumentale pleine de vêtements. Ce n'était pas aussi luxueux que son ancien appartement, mais néanmoins infiniment plus confortable que le divan dans la remise ou, pire, les bois. Un vrai palais pour ce vagabond miraculeusement sauvé de sa profonde décrépitude. Comprenant que ce malheureux était épuisé, les dames lui proposèrent de se reposer là jusqu'au repas

du soir, ensuite de quoi il poursuivrait sa narration, intriguées comme elles l'étaient par ce qui avait bien pu lui arriver. Il était effectivement très fatigué, car il s'endormit comme une souche dès qu'il s'étendit sur le grand lit moelleux. Il ne se rappela pas de quoi il put rêver cet après-midi-là, mais en émergeant dans la soirée, il se sentit un peu ragaillard et dévora de la potée savamment concoctée par Bernadette, sans négliger pour autant une grosse part de tarte aux pommes, qui l'envoya tout droit au royaume du bien-être. Dès que les enfants furent allés au lit, il poursuivit sa narration, pour satisfaire ses hôtes très curieuses de découvrir ce qui l'avait réduit à une telle extrémité.

– Après ces quelques jours d'enfer passés dans le train, nous avons été débarqués sur un vaste quai où de nombreux soldats armés, accompagnés de dangereux molosses, nous attendaient. Ils nous ont fait nous séparer : les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Les coups pleuvaient pour nous aider à obéir, quelques enfants périssant, le crâne fracassé, sous les hurlements des infortunés parents impuissants et frappés à leur tour. La mort dans l'âme j'ai vu ma femme et mes petits disparaître en pleurant dans la foule. Quant à nous, on nous a rassemblés dans une grande cour, et l'on nous a demandé de nous déshabiller afin de prendre une douche. Il faisait froid, et certains tardaient à obéir. Des coups redoublés s'abattaient, et l'on entendait des hurlements, ainsi que des os craquer. Un homme s'effondre en gémissant juste derrière moi. Il se tient la jambe en grimaçant, une fracture ouverte pissant le sang. Je me baisse instinctivement pour lui porter secours, et c'est à ce moment que je ressens comme



un choc derrière la tête. Puis un grand bien être. J'ai l'impression de flotter, et toute ma vie défile devant moi, avec les odeurs, les sons, les couleurs. Ma petite enfance, mon adolescence, mes études, mon mariage, la naissance de mes enfants, leurs rires, tout se succède dans mon esprit, comme si je le revivais. Ces visions se poursuivent jusqu'au moment où je me baisse vers mon compagnon d'infortune gisant dans son sang. Ensuite, je me sens comme glisser dans un gouffre obscur, et j'ai l'impression de flotter sur un radeau, qui m'entraîne dans une caverne ténébreuse, sur une rivière paisible. Je n'ai pas peur, je me sens bien, léger, libéré, dans une sérénité profonde.

Les femmes l'écoutaient avec une grande attention. Irène plissait ses lèvres en une moue d'horreur, les mordillant légèrement. Jean, en l'observant, découvrait à présent combien elle ressemblait à son épouse : blonde, les yeux bleus, le teint clair, et approximativement le même âge, une trentaine d'années. Un visage pur, un nez bien dessiné, une chevelure épaisse ordonnée en une grosse natte lovée en chignon. Il avait l'impression de la voir pour la première fois, alors qu'il reprenait peu à peu ses esprits en même temps que de maigres forces. Il en fut un peu troublé. Même femme, mêmes enfants... vraiment une étrange coïncidence.

– Et alors ? Dit Bernadette, vivement intéressée.

– Tandis que je dérivais dans le noir, paisiblement, j'entendais une étrange musique, que je pourrais comparer à ceci : une nuit, il tomba du givre qui recouvrit tout d'une forte couche de glace. Les branches cassaient, les fils électriques se rompaient sous cette carapace de trois centimètres d'épaisseur. Le matin, la campagne éblouissait sous tous ces

cristaux immaculés, comme sertis par de divins joaillers, transformant le plus humble rameau en rivière de diamants. En fin de matinée, le soleil, qui étincelait dans un ciel d'azur, amorça le dégel. Une multitude de glaçons se détachaient des arbres, chutant les uns sur les autres et ricochant sur le sol couvert de glace, en produisant une infinité de sons cristallins qui résonnaient dans toute la campagne, dans une joyeuse symphonie, pure et séraphique, telle un concert de grelots célestes secoués par les anges. C'est ce qui murmurait dans ma tête, alors que j'avais l'esprit comme vide, délivré de toute angoisse et anxiété, dans une parfaite quiétude. Ces sons suaves et éthérés s'affaiblissaient tandis qu'une lumière se présentait au loin, et cessèrent quand elle se rapprocha, irradiante et magnifique. J'eus la grande surprise de voir ma femme et mes enfants au sein de cette sublime clarté. Ils étaient éblouissants de beauté et de bonheur. Mon épouse me dit qu'ils avaient quitté leur enveloppe charnelle et qu'ils ressentaient une joie indescriptible. Elle ajouta que ces milliers de gens qui nous accompagnaient avaient également été rappelés dans ce monde de paix. Elle insista sur le fait que ces morts n'étaient pas inutiles, mais contribuaient à un plus grand bonheur non seulement pour eux, mais pour beaucoup d'autres, et qu'ils avaient accepté leur sort avant même cette vie, satisfaits de participer à un grand plan qu'il ne nous est pas donné de comprendre tant que nous sommes encore dans notre corps périssable. Elle ajouta que je ne devrai pas m'affliger de son départ ni de celui de nos enfants quand je verrai leurs dépouilles, que celles-ci n'avaient servi que de véhicules à leurs entités éternelles, qu'ils n'avaient pas souffert, et que

nous nous retrouverions un jour pour ne plus jamais être séparés. Chose importante, elle souligna le fait que j'avais une œuvre à accomplir en ce monde, et que c'est la raison pour laquelle mon trépas avait été retardé. Elle termina en affirmant que Dieu existait, que tout avait un sens et que la vie méritait d'être vécue. Je voulais rester avec eux, les tenir dans mes bras, mais ils me regardaient en souriant, pleins d'amour, m'adressant un au revoir spirituel qui me transperça l'âme d'un dard brûlant. Toute cette vision disparut brutalement, et je me retrouvai allongé sur le sol glacé, avec un terrible mal de tête et une bosse magistrale sur le crâne. De nombreux tués et agonisants gisaient autour de moi. Je me levai, et, chose étonnante, on me prit pour un des pauvres bougres qui étaient chargés d'acheminer les morts dans d'horribles fours où ils étaient incinérés. Après avoir transporté les dépouilles des malheureux assassinés de la cour dans les monstrueux crématoires, où même des infortunés toujours en vie se virent brûlés vifs, les portes d'une immense salle obscure furent ouvertes, dévoilant un spectacle cauchemardesque : des milliers de cadavres nus, entrelacés dans une mortelle étreinte, noirs, les visages gonflés d'horreur, les yeux exorbités, englués dans l'urine et les matières fécales. Des femmes avaient essayé de protéger leur bébé de la dernière agonie, dans des tentatives poignantes et désespérées. Cet horrible état des suppliciés était dû au gaz utilisé pour les assassiner, qui rongait leurs poumons et leurs chairs.

Jean s'arrêta de parler, saisi par des émotions qu'il ne pouvait présentement dominer. Les femmes observaient le plus grand silence, horrifiées de

l'épouvantable spectacle qui se dévoilait à leur esprit. Après un temps, voyant qu'elles étaient attentives et désiraient en entendre davantage, il poursuivit :

– Nous étions plusieurs centaines d'hommes pour extraire ces cadavres gluants, glissants, insaisissables, souillés, et les étendre sur des chariots de fer afin de les acheminer vers les brasiers, où ils se tordaient en craquant dans les flammes. J'avais extirpé des dizaines de ces corps martyrisés, quand j'ai vu les dépouilles de ma femme et de mes enfants, difficilement reconnaissables, défigurés par le rictus hideux de la mort. Je me suis rappelé les paroles de mon épouse, ce qui m'a donné le courage de ne pas me précipiter dans les flammes avec leurs restes martyrisés, pour les rejoindre. Cet enfer s'est poursuivi durant trois mois. On dormait dans des baraquements de bois, glacials, avec de maigres couvertures, dans une hygiène des plus rudimentaires, tout imprégnés d'ordures et de l'odeur de cette fumée de chair brûlée qui empuantissait tout. Chaque jour des compagnons étaient assassinés à coups de matraques, bien souvent après avoir eu les dents brisées, voire les yeux crevés, pour le plaisir des démons qui nous gouvernaient, ce qui leur permettait de compléter nos effectifs par de la chair fraîche, le peu de nourriture nous affaiblissant progressivement. Après quelques mois, la quasi-totalité de mes collègues de souffrance avaient péri pour être remplacés par d'autres infortunés, et seule une miraculeuse providence m'avait épargné. J'avais vu disparaître des dizaines de milliers de malheureux dans la cendre des crémations, hommes, femmes et enfants. C'est alors que vint une étrange délivrance. Un matin, un épais brouillard recouvrit toute la

région. Les miradors avec les gardes armés disparaissaient dans la brume, et, avec une centaine de gars, nous nous sommes faufiletés par le grand portail, au nez et à la barbe des cerbères, en silence. Nous avons couru vers la forêt avoisinante, aussi vite que nos pauvres jambes nous le permettaient. Peu de temps après, un petit vent s'est levé et cette purée de pois s'est dissipée aussi rapidement qu'elle était venue. Notre fuite ne tarda pas à être découverte, et une meute de chiens fut lâchée à nos trousses. On entendait leurs aboiements au loin, et il ne leur fallut pas beaucoup de temps pour qu'ils nous rattrapassent. Tous mes compagnons furent déchirés par ces monstres furieux, sous mes yeux. J'ai cru que mon heure était finalement venue, que j'allais enfin pouvoir retrouver ceux que j'aime et jouir de cette paix ineffable que j'avais goûtée en leur présence. Ma joie fut vaine. Plusieurs molosses, la gueule dégoulinante de sang, avec des lambeaux de chair entre les crocs, s'approchèrent de moi, et plutôt que de me broyer dans leurs terribles mâchoires, me léchèrent les mains avec affection, en remuant la queue. J'entendais les cris de leurs maîtres qui couraient vers cet affreux charnier, et, craignant ces démons plus que leurs chiens, me suis enfui plus loin dans les bois, leur échappant pour de bon.

Bernadette était de plus en plus éberluée par ce qu'elle entendait. Cette destruction industrielle de tout un peuple était perpétrée dans le plus grand secret par ces criminels, qui laisseront leur nom ignominieux dans l'histoire, comme le symbole de la barbarie et du satanisme.

– C'est incroyable, une chose pareille. Personne ici n'a entendu parler de cela. Vous avez donc vu votre

épouse et vos enfants après leur mort ? Etes-vous bien sûr de ne pas avoir rêvé ? C'est si fantastique. Et qu'avez-vous fait par la suite ? Comment avez-vous vécu ? demanda-t-elle, fascinée par ce prodigieux récit digne des Mille et Une Nuits.

– Pour sauver ma misérable peau, j'ai vécu caché dans les forêts, comme une bête. J'ai pu regagner la France. Mais j'étais déjà jugé, comme un criminel, et sans papiers, sans rien, il m'était impossible de me réinsérer, étant condamné à mort. Pire qu'une histoire de fous. Eviter les patrouilles, dans la crainte de la moindre dénonciation... J'ai tenté de survivre tant bien que mal. Trouver une grange isolée pour les nuits d'hiver, chaparder quelques hardes sur un étendage, fouiller les poubelles, la nuit, pour dégoter une vieille paire de chaussures, ou bien quelques croûtes à dévorer... Des pommes en saison, des champignons, des châtaignes bien souvent crues... Et la solitude, la crasse, les moustiques, les fourmis pendant les brefs moments de sommeil... J'essayais de me laver tant bien que mal dans une éventuelle rivière, par beau temps, sans savon, sans serviette, dans la crainte de mouiller mes guenilles, qui mettent si longtemps à sécher. Et le froid, la peur, les angoisses des bruits inconnus de la nuit, la terreur des spectres des ténèbres, seul dans l'obscurité terrifiante des futaies... Sans oublier les cauchemars récurrents, horribles, qui vous font vous réveiller dans une panique mortelle, trempé de sueur, le cœur battant. Quand je parle de solitude, je me trompe, car j'avais une fidèle compagne, qui ne me quittait jamais : la faim, une faim qui vous tenaille, qui vous suce la moelle, qui vous pompe vos dernières forces, qui vous dévore à petit feu. Et aussi ce désir perpétuel,

cette envie omniprésente de partir, de retrouver ma femme et mes enfants, de ressentir de nouveau cette joie merveilleuse qui m'avait envahi, dans cette sublime lumière où je les ai vus pour la dernière fois. Il ne se passe pas un jour que je ne prie pour être délivré de cette existence infernale, pour en finir avec une vie tissée de souffrance et d'amertume. Une fois, en dépit de mes efforts, je n'ai pu trouver de nourriture pendant plus de trois semaines. Mes dernières forces s'étaient évaporées, et je gisais au pied d'un grand arbre, dissimulé dans des fourrés. Cette idée d'une œuvre à accomplir m'avait quitté depuis longtemps, n'ayant aucune foi dans le fait qu'un pauvre type, dans une aussi minable situation, puisse avoir quoi que ce soit d'autre à accomplir qu'une humble mort dans l'anonymat. J'étais en paix, attendant dans la plus grande sérénité ce moment tant désiré où mon esprit s'envolerait vers la clarté. Je ne souffrais plus, n'avais pas froid, et ressentais ces affres libératrices qui précèdent un trépas bienvenu. Je fermais les yeux, dans l'expectative de ce sommeil où j'allais sombrer, ce repos éternel. C'est alors qu'un chasseur s'est approché de moi. Je ne l'avais pas entendu venir, ce qui est inhabituel dans un tel milieu. Il a ouvert sa gibecière et en a sorti un gros casse-croute qu'il m'a tendu, sans un mot. Et, n'ajoutant rien à ce silence, il est parti, tout aussi furtivement, sans le moindre craquement de feuille ou de brindille. Je ne sais pas si c'était un ange que Dieu m'envoya, mais cette nourriture m'a redonné suffisamment de forces pour que je pusse poursuivre mes absurdes pérégrinations forestières. La vie s'accrochait à mes basques, en dépit de mon extrême désir d'en être libéré. Et l'autre jour, une détermination étrange m'a

poussé à venir frapper à votre porte, chose extrêmement dangereuse, que je n'avais encore jamais tentée pendant ces deux années d'abominable errance, lorsque la grande faucheuse aux doigts osseux se jouait de moi. Quoiqu'il en soit, je ne comprends toujours pas pourquoi vous avez pris ce risque inconsidéré de me venir en aide. Rien n'est plus périlleux que de laisser entrer chez soi des gens dans ma situation.

Ayant dit tout ceci, Jean se tut, tout en regardant les femmes, sans expression, en proie à de profondes réflexions. Celles-ci le scrutaient avec attention, et Bernadette, émue, s'essuya les yeux d'un revers de main furtif. Finalement, après un long silence, Irène, se parlant presque à elle-même, murmura :

– Il est probable que vous ayez quelque chose à faire de votre vie. Survivre ainsi deux années tient du miracle... Bien, quoi qu'il en soit, vu que vous allez prendre l'identité de Louis, il est évident que nous devons nous tutoyer et nous appeler par nos prénoms. Et dans l'état où vous êtes, personne ne pourra douter le moins du monde que vous n'ayez été réformé de l'armée. Je suggère qu'on commence de suite. Pour éviter toute imprudence, tu continueras à t'appeler Jean. Il arrive que des gens n'aient pas leur prénom et en adoptent un autre, comme un surnom amical. Quant aux enfants, ils te soutiendront en tant que tonton Jean. C'est l'un des frères de mon mari, qui vit loin dans le sud.





## Chapitre deux

### L'épave

Quand Marcel, le contremaître de la scierie, revint après sa semaine de congé, Jean était encore bien malingre, en dépit des repas pantagruéliques qu'il ingurgitait, ce qui fait qu'il donnait vraiment l'impression d'être faible et malade, comme était censé l'être l'énigmatique cousin, frère jumeau de l'Arlésienne, cette femme dont on ne cesse de parler et qu'on ne voit jamais. Le Marcel en question avait souffert de la polio quand il était gamin, et boitait, handicapé par une jambe trop courte et maigrelette. Cette misère qui l'avait frappé lui avait attiré les moqueries des autres gosses, toujours prompts à user d'une étrange méchanceté qui semble l'apanage de l'enfance. C'est triste à dire, mais il semblerait que les petiots n'aient pas eu le temps de se constituer un masque d'hypocrisie derrière lequel se cachent l'immense majorité des adultes, afin de pouvoir avoir des rapports sociaux vivables, et démontrent leur vraie nature trop souvent profondément vicieuse.

Ce malchanceux avait donc subi le calvaire de ceux qui se sentent rejetés, et avait vécu dans une

grande solitude affective, ses parents étant trop occupés par les difficultés d'une vie de pauvreté pour lui donner le temps et la tendresse qui lui faisaient terriblement défaut. Ce malheur qui s'était abattu sur lui lui avait probablement sauvé la vie, car la plupart de ses pseudo camarades avaient été appelés sous les drapeaux pour y périr où bien s'y voir affreusement mutilés. L'un d'eux, qui était le premier à se gausser de sa démarche de canard boiteux, était revenu cul de jatte, et aurait volontiers échangé son état contre celui de Marcel. Une jambe trop courte vaut infiniment mieux que pas de jambes du tout. La pénurie d'hommes lui avait fait trouver une place à la scierie, où il donnait une certaine satisfaction. En effet, sa misère l'avait conduit au café, où il passait le plus clair de ses soirées à descendre des canons de gros rouge, en compagnie de pauvres bougres revenus éclopés des champs de bataille. Bien que du même âge que Jean, il était profondément abimé par des habitudes pernicieuses, comme ce mégot suintant de nicotine qui ne quittait jamais la commissure de ses lèvres et lui noircissait le bout du nez. Sa dentition n'était qu'un reliquat de chicots couleur de suie, et quand il vous adressait la parole, mieux valait conserver un espace de protection pour éviter une infecte asphyxie.

Il ne s'était jamais marié, les filles, ce qui est compréhensible, choisissant les gars les mieux bâtis pour faire leur vie, ou bien ceux qui compensent de regrettables tares par la fortune. Ce n'était d'ailleurs pas forcément une bonne idée, car ce ne sont pas toujours les plus beaux ou les plus riches qui font les meilleurs maris. Ce misérable était entré dans un cercle vicieux, car ses difficultés l'avaient poussé

dans une voie qui le dégradait de plus en plus, et le rendait de moins en moins attirant. C'était regrettable, car la plupart des femmes ne trouvant plus personne pour convoler, il aurait vu là ses meilleures chances de rencontrer l'amour.

Irène fit les présentations.

– C'est le cousin Jean. Il est venu donner la main, et il ne sera pas de trop, vu la demande actuelle. Maman commence à fatiguer, et sa place n'est pas vraiment à la scie. Tu lui montreras ce qu'il doit faire. Mais doucement, car il n'est pas bien costaud.

– Salut, dit Marcel, en tendant une paluche calleuse. Tu vas vouèr, c'est pas l'boulot qui manque. T'as ben fait d'venir.

En disant ces quelques paroles de bienvenue, il dévisageait Jean d'un œil sournois, la casquette inclinée sur l'oreille, le mégot éteint aux lèvres, qu'il ralluma d'une allumette tremblotante entre ses doigts de buveur.

– Bon, je vous laisse, ajouta la jeune femme. Ne t'inquiètes pas, Jean, ce n'est pas vraiment compliqué, et Marcel s'y connaît très bien.

Elle s'éloigna, abandonnant les deux hommes dans le vaste chantier qu'était la scierie. Marcel dévoila à son acolyte néophyte tous les secrets du maniement du grand palan, et comment installer les troncs sur le chariot pour alimenter la grande scie qui fonctionnait avec un puissant moteur électrique. Il lui montra les diverses essences d'arbres, afin de ne pas confondre chêne, peuplier, sapin, hêtre et frêne, pour n'en citer que quelques-uns, les usages de ces bois étant variés. Il fut plus réticent à dévoiler les arcanes de la scie, semblant vouloir se réserver quelques privilèges.

Finalement, après avoir déambulé parmi les tas de planches et piétiné dans des épaisseurs de sciure que de pleines brouettées ne parvenaient pas à éradiquer des lieux, il cracha son éternel mégot et ralluma une autre cigarette. Il les roulait lui-même depuis une blague râpée et probablement bien ancienne, qu'il trimballait dans ses poches depuis longtemps. Il utilisait directement du papier de journal pour façonner ses petits cylindres chargés en nicotine, d'un tabac gris vous noircissant la langue, qui s'éteignait fréquemment et l'amenait à avoir développé un automatisme de la boîte d'allumettes.

– Alors, comme ça, toi aussi t'es réformé. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? A voir ta maigreur, on pourrait croire qu't'es tubar. (C'est ainsi qu'on désignait les tuberculeux). Moi, c'est la polio. Saleté de truc, mais j'préfère quand-même être ici qu'à m'faire canarder par les fridolins. Tu vas voir, Bernadette et Irène sont pas très r'gardantes. Si tu bosses sérieux, elles chicanent pas.

Ils étaient arrivés devant le vieux camion, toujours bien vaillant malgré un âge canonique. Tout le matériel de qualité était alors réquisitionné par l'armée.

– T'iras aussi faire des livraisons. C'est pas bien compliqué, mais des fois, j'ai du mal à conduire. C'est dû à ma patte folle, qui fatigue. Les pédales sont dures à enfoncer, surtout l'embrayage.

En réalité, en fait de patte folle, c'était surtout le pinard, celui qu'on qualifie de « gros qui tâche », qui l'empêchait de temps en temps d'avoir les yeux en face des trous.

Ce matin-là, ils chargèrent le camion de gros madriers, avec un étrange palan sur roues qui pouvait chevaucher les tas de bois et qu'on alimentait en électricité grâce à une longue rallonge de fil. Tout ce matériel était bien archaïque, mais d'une robustesse à toute épreuve, et suffisamment efficace pour que tout se déroulât bien.

– Alors, qu'en penses-tu, demanda Bernadette à Jean, qu'elle avait rejoint après le départ du camion.

– Ça me plait, ce genre de travail. Ce n'est pas vraiment ce que je faisais avant, mais ça sent bien meilleur que l'haleine de certains de mes anciens clients et des produits dentaires. J'ai l'impression qu'on ne doit pas s'y ennuyer.

– C'est certain. On va débiter du sapin. Tu sauras le reconnaître ?

– Sauf erreur, ça doit être ces troncs-là. Mais, ayant vécu en ville, je ne suis pas encore un expert. Et dans les bois, je n'avais personne pour me dire quels étaient les arbres sous lesquels je me cachais.

– C'est bien ça. Tu vas en présenter un sur le chariot, ce n'est pas sorcier mais nécessite un certain tour de main. Heureusement, ça ne demande aucun effort physique. Ces troncs peuvent peser plusieurs tonnes, et il faut les agripper bien au milieu.

Après quelques manœuvres plus ou moins indécises, le fût se retrouva suspendu aux chaînes, mordu par les gros crochets qui lui éperonnaient les flancs, puis positionné sur le vieux chariot. Celui-ci était attiré vers la grande lame par un astucieux système à crémaillère, faisant ainsi avancer l'arbre à débiter à la vitesse voulue, selon sa grosseur et sa nature. Le peuplier se coupait bien plus facilement

que le chêne. Bernadette, contrairement à André, lui montra tout le savoir-faire du débitage, et le laissa réaliser lui-même l'opération, qui se commandait depuis un pupitre muni de petites manivelles et de quelques boutons, avec quatre gros cadrans indiquant la tension de la lame, la vitesse du chariot, la résistance du bois à la coupe et un éventuel échauffement du moteur. L'épaisseur des pièces à obtenir se réglait depuis le chariot, en l'écartant plus ou moins, avec une grande précision. La scie émettait un puissant hurlement strident, qui nécessitait de porter un casque sur les oreilles pour ne pas se détériorer l'audition et souffrir de terribles acouphènes, comme en subissent les imprudents ayant séjourné dans d'énormes déferlements de décibels au cœur des boîtes de nuit, ce qui en amène certains à se suicider, ne pouvant plus supporter ces bruits dans leur tête, qui les empêchent même de dormir. Le plus délicat était le changement du grand ruban de la scie, et le positionner sur la machine à affuter, qui occupait tout un coin du hangar. Une dizaine de lames étaient suspendues à une poutre, et étaient assez fréquemment utilisées, des éclats d'obus se retrouvant parfois dans les arbres, ce qui émoussait les dents de la scie quand ils se voyaient tranchés en de grands jaillissements d'étincelles, au grand dam de Bernadette.

Le midi, Marcel mangeait avec eux, pestant intérieurement qu'il n'y eût que de l'eau à se faire couler dans le gosier, mais Irène avait trop souffert de l'ivrognerie de son époux et ne supportait plus la couleur du vin. Il repartait le soir sur son vieux vélo et se rattrapait au café, avant même de rentrer chez lui. Ses parents étaient morts, usés par les affres d'une vie

de miséreux, et il vivait dans leur petite maison dont il avait hérité, étant le seul enfant encore en vie, son unique frère s'étant vu proprement voler en morceaux par l'éclatement d'un obus tiré depuis l'au-delà de l'horizon, alors qu'il se trouvait sur le front, sans avoir encore vu le moindre ennemi ni tiré un seul coup de fusil. Ce fut une mort parfaitement inutile, sans gloire, stupide, mais que des centaines de milliers partagèrent dans ces affreux carnages.

Les enfants allaient à l'école, et le soir ils aimaient entendre Jean raconter quelque histoire. Ils avaient, comme tout écolier qui se respecte, des devoirs à faire. Ils s'appliquaient à tracer de leur mieux les lettres avec les pleins et les déliés, qui ont disparu des salles de classe avec l'apparition des stylobilles. A cette époque, les élèves portaient des tabliers pour éviter les tâches d'encre, et rentraient chez eux les doigts maculés. Ils s'installaient autour de la grande table de la salle à manger, protégée d'un éventuel renversement de l'encrier par une toile cirée. Les femmes les aidaient de leur mieux, mais, n'ayant reçu qu'une scolarité limitée, se voyaient parfois quelque peu dépassées.

– Maman, demanda un soir Lucas, comment on peut trouver ce qui fait les cinq huitièmes de vingt-six pommes ? Le maître veut qu'on se serve des équations.

– Eh bien, tu divises vingt-six par dix et tu multiplies par... non, tu divises par cinq et... On ne nous apprenait pas comme ça de notre temps, je t'avoue que je suis un peu perdue. Tu sais comment faire, maman ?

– Il faut tirer un trait pour l'équation. En haut tu mets cinq, huit en dessous, et tu additionnes vingt-six. Ça fait cinq divisé par huit et tu ajoutes les pommes.



Lucas s'employa à réaliser l'opération, mais le résultat de vingt-six pommes et 0,625 de la vingt-septième ne semblait pas très bon.

– Tu crois que c'est ça, tonton, demanda le garçonnet à Jean, qui lisait tranquillement dans un fauteuil.

– Vous voulez-bien que je jette un œil ? Demanda-t-il courtoisement aux femmes.

– Bien sûr.

Il s'assit devant la table, et expliqua cette opération on ne peut plus simplette.

– Tu vois, on obtient seize pommes, et le quart d'une autre. On l'a sans doute coupée en quatre pour la partager. Comme ça, en plus du calcul, on apprend à ne pas être égoïste.

Cette petite remarque fit rire les enfants. Ensuite, ils devaient lire toute une page d'un texte racontant les mésaventures d'une petite fille nommée Martine, qui était tantôt en ville, tantôt à la montagne ou à la campagne, admirant la forme des cumulus qui voguaient dans le ciel et ayant bien des déboires avec sa poupée Maryse. C'est alors que d'un commun accord, Lucas et Nicole prirent chacun leur livre et vinrent s'installer sur les genoux du faux tonton, pour qu'il surveillât bien qu'ils n'oublieraient aucune ligne. Jean, gêné, regarda les femmes pour savoir s'il devait accepter cette innocente intimité. Il n'y avait pas encore un mois qu'il vivait dans cette famille, et la confiance de ces gens qui ne le connaissaient pas vraiment bien lui posait problème. Irène se contenta de lui sourire avec un signe d'approbation. L'homme avait l'impression d'être avec ses propres enfants, et il ne put retenir ses larmes, tandis que les petiots

narraient les tribulations de cette fillette trimbalée aux quatre coins de l'hexagone.

– Pardonnez-moi, dit-il plus tard aux deux femmes, mais je ne pouvais m'empêcher de penser à mes petits Marc et Chantal. Ce poignard que j'ai planté là, dans le cœur, je crains bien qu'il ne soit impossible à arracher, sans m'extraire l'âme en même temps.

Depuis cette soirée, les enfants prirent l'habitude de squatter ses genoux pour faire leurs devoirs. Il est évident qu'ils s'étaient fortement attachés à leur tonton, et ils le lui témoignaient en lui faisant un gros bisou le soir, avant d'aller se coucher. En ce temps, la télévision n'avait pas encore envahi tous les foyers, ce qui fait que les gens avaient le temps de passer des heures ensemble. On faisait des parties de belote, de bataille, de dadas ou de Monopoly. On racontait des histoires et l'on se faisait la lecture. Il résulte de tout ceci que les personnes ayant vécu à cette époque ne l'échangeraient contre la nôtre pour rien au monde. De plus, à la scierie, trônait le piano, et il ne se passait pas une soirée sans que l'on demandât à Jean d'interpréter quelque chose. Les partitions ne manquaient pas, ni les genres musicaux. Les enfants se tenaient debout à côté du tonton, admirant ses mains tandis qu'elles jonglaient sur les belles touches d'ivoire.

– Tu pourrais nous apprendre à jouer, à nous aussi ? Demanda un soir la petite Nicole.

– Ouais, moi aussi j'aimerais pouvoir faire comme toi, ajouta son frère.

– Si votre maman veut bien, on va commencer par le solfège. Il faut pouvoir lire les partitions. Mais

vous verrez, ce n'est pas bien difficile. C'est à votre âge qu'il faut commencer, si vous voulez devenir de bons pianistes.

Bien entendu Irène accepta tout en le remerciant pour ce qu'il faisait pour ses enfants. Ceux-ci firent de rapides progrès, et avaient hâte de rentrer après l'école pour retrouver tonton Jean. Il avait finalement pris la place d'un père qu'ils n'avaient jamais eu, car il est très difficile de s'occuper des siens et de vider des verres en même temps avec les copains au bistro. Jean retrouvait peu à peu ses forces, son visage reprenait doucement l'aspect de la jeunesse, et une douce paix s'infiltrait miséricordieusement dans son âme, suintant imperceptiblement goutte à goutte. Tout en voyant son état d'homme se restaurer progressivement, il se prenait à observer Irène. Elle ressemblait étrangement à son épouse, avec de grands yeux bleus, et de belles formes généreuses qui donnaient une vie toute féminine à ses beaux corsages. Même sa voix avait cette sonorité fine et délicate qu'il aimait tant chez celle que tout son être aspirait à retrouver. L'idée de cette étrange œuvre à accomplir s'évaporait de son esprit, et il reprenait tout simplement un peu de goût à la vie. Quoi qu'il en soit, il se reconnaissait un trouble grandissant auprès de cette maman, dont les enfants lui rappelaient tant les siens.

Un soir, après une bonne journée de labeur, Marcel lui fit une aimable proposition.

– Ça t'dirait qu'on aille boire un verre ensemble chez Arlette ? D'toute manière, c'est l'seul bistro du bled, on risque pas de s'tromper.

– Pourquoi pas ? Je préviens les femmes que je ne serai pas là avant le souper.

Il partit trouver les patronnes qui s'activaient dans la cuisine, en bavardant de choses et d'autres, le beau sexe ayant la grande faculté de toujours trouver un sujet quelconque de conversation.

– Marcel m'invite à un pot chez Arlette. Je serai de retour pour diner. A tout à l'heure.

– C'est ça, Jean, passe un bon moment.

Dès qu'il fut sorti, Bernadette ne put retenir ces paroles :

– C'est toujours comme ça que ça commence. Un premier verre, et je te dis pas la suite. C'est pas sûr qu'on doive lui mettre une assiette... Habituellement, c'est au petit matin qu'ils finissent tous par rentrer, ronds comme des queues de pelles.

– Si c'est ainsi que tout doit finir, on n'y peut rien. Ce n'est qu'un homme, après tout. Ce qui m'ennuie, c'est que tu as raison. Tous les ivrognes ont toujours commencé par ce fameux premier verre. Si ça devait arriver, comme les enfants seraient déçus ! Il est devenu leur héros et s'y sont très attachés.

Les hommes partirent en vélo, plusieurs de ces machines à torturer les guiboles se trouvant à la scierie. C'était un estaminet comme on en trouvait dans tous les villages de cette époque, avec une partie faisant office d'épicerie, où les essentiels de la vie étaient écoulés au détail. On pouvait également y trouver du tabac, des pipes, sans oublier les timbres-poste et un minimum de matériel scolaire, comme boîtes de craie, plumes sergent-major, buvards, bouteilles d'encre et cahiers. Ces humbles établissements représentaient à eux seuls le cœur social de ces modestes bourgs. Chaque samedi une petite équipe de cinéma projetait

un film dans l'arrière salle du café, pour une somme modique, et une centaine de personnes assistaient à ces représentations, avec de grands éclats de rire et d'énormes rots lâchés avec force dans l'anonymat de l'obscurité, pour soulager des estomacs tendus par la bière, ce qui générait les remarques outrées des femmes faussement offusquées et faisait rigoler les autres.

– Salut tout l'monde, fit Marcel en poussant la porte vitrée ornementée d'un rideau de vichy à petits carreaux roses sur fond blanc, et qui faisait résonner la clochette qui tintait quand quelqu'un l'ouvrait. Tiens, Arlette, j'te présente Jean, l'cousin d'Irène.

– C'est la première fois qu'on vous voit, monsieur Jean. J'espère que vous vous plaisez dans l'pays. C'est ben vrai qu'la brave femme, avec son bonhomme sous les drapeaux, avait bien besoin d'aide. Marcel nous a dit qu'vous étiez réformé comme lui. Ça a parfois du bon, d'avoir quelque problème. Dès fois, ça vous sauve la vie.

– Bonsoir. Oui, je me trouve bien à la scierie. J'ai l'impression d'être utile à quelque chose, et il est vrai que les femmes nécessitaient un coup de main. Marcel ne suffisait pas. Mais c'est à ça que sert la famille.

Cette brave bistrotière avait dans les cinquante ans. Un tablier noué juste sous les seins, selon l'habitude des femmes ayant perdu leur taille par une obésité prononcée, des cheveux grisonnants noués en chignon, l'air avenant et bonasse, et un époux effacé, émâcié, le teint terreux, affairé à sortir des bouteilles d'un casier, pour les aligner sur une étagère derrière le comptoir. Un pauvre type qui avait sans doute souvent dû trinquer avec ses clients. Arlette s'exprimait simplement, avec

une franchise désarmante, ce qui ne déplut pas à Jean, qui était un homme simple. Il estimait que Marcel avait finalement eu raison de baver que lui, Jean, avait été jugé inapte pour l'armée, cela éteignant la suspicion d'inévitables langues de vipères et muselant les ragots.

Une demi-douzaine de vieux, la casquette sur le crâne, étaient installés devant des tables rondes de marbre blanc cerclé de cuivre, occupés à bavarder des évènements, tout en éclusant du pinard ou de la bière. Ils dévisagèrent l'étranger, ce qui leur ferma momentanément le clapet et permit à un ange de passer sans se presser.

Une jeune femme, Louise, travaillait dans le bar. Elle avait dans les vingt-cinq ans, brune aux longs cheveux, humble, soumise, pas très jolie mais néanmoins agréable, et, surtout, seule dans la vie. Tous les hommes jeunes avaient déserté les villages pour combattre, et de nombreuses demoiselles devaient le rester pour la vie.

– Tiens, Louise, tu nous mets deux canons.

– Non, pas pour moi. Je préfère une eau-grenadine, s'il vous plait.

– Tu bois pas ? Me dis pas qu't'es content de t'taper d'la flotte l'midi. On trinque pas avec un pote avec d'l'eau. C'est pas l'genre d'la maison.

– Ouais, tu as raison, mais je ne peux pas faire autrement. Tu vois, j'ai une maladie bizarre. Quand je bois ne serait-ce qu'une goutte d'alcool, ça me rend complètement fou. Je ne sais plus ce que je fais. Je prends le premier tabouret qui me tombe sous la main et je le balance dans la gueule du type le plus proche que je vois. Les médecins disent que c'est une malformation du cerveau. La dernière fois, j'ai pété

toutes les dents d'un pauvre mec, et j'ai dû lui payer un râtelier, et je peux te dire que c'est pas donné. Alors, tu vois, je dois me forcer à me contenter de la grenadine. Mais ça change pas grand-chose, c'est comme du vin, mais doux ; ça a la même couleur, de toute façon. C'est ma manière à moi de trinquer. C'est certain que je préférerais un bon canon, mais je dois faire avec. C'est comme toi, tu aurais sans doute choisi d'avoir une bonne guibole et de pouvoir cavalier comme un lapin. C'est la vie, et on n'y peut rien.

– Ouais, dans c'cas, sûr qu'c'est différent. Alors, Louise, tu nous les sers, ces chopines ?

Jean, bien sûr, n'avait aucun problème avec l'alcool. En réalité, en fait de malaise, cela lui donnait des crises de foie. A deux reprises, après avoir arrosé un bon repas, il s'était réveillé en pleine nuit, malade comme une bête, nauséux, et avait vomi. C'était abominable, des morceaux de nourriture mal digérée, acides et brulants, lui investissaient même le nez en passant par les sinus, horribles. Il demeurait ensuite le reste de la nuit mal foutu, sans pouvoir dormir. Il s'était dit que, pour une petite heure d'un plaisir relatif, c'était cher payer que toute une nuit de misère. Il avait donc définitivement cessé de boire quelque alcool que ce soit. Il voyait par trop la souffrance que cette drogue répandait dans la société, avec les familles brisées, les femmes abandonnées, les enfants battus, et la fin misérable des ivrognes, terminant leur courte vie dans une affreuse déchéance. Connaissant le monde par expérience, il avait découvert qu'un abstinant qui explique son choix par le fait que boire est mauvais pour le moral et la santé, se voit rejeté et méprisé par la plupart, et jugé absolument infréquentable. En

revanche, en avançant une raison médicale, et en présentant la chose comme un vrai sacrifice, cela attirait la compréhension et l'approbation même des pieds de vigne patentés, tout en conservant leur sympathie. Sachant les valeurs intellectuelles et morales de Marcel, il avait donc choisi cette échappatoire. En effet, à moins de le traiter de menteur, ce qui eût été un affront sans objet, mieux valait le laisser boire sa grenadine que de s'exposer à un violent coup de tabouret dans la tronche, surtout que ceux du bar, en bois, étaient redoutables.

Marcel se rattrapait du midi en éclusant plusieurs godets les uns derrière les autres, ce qui finit par lui délier la langue.

– Ben tu vois, la vie nous venge. Quand j'étais gosse, les copains s'foutaient d'moi en m'chahutant à la récré et en criant : canard boiteux, canard boiteux. Ça faisait rigoler l'maît'e d'école, c't'enfoiré. Les filles m'tournaient l'dos. D'plus, étant pas ben riche, j'avais rien à attendre de c'te vie. Pis y a eu c'te foutue guerre. La plupart d'ceux qui s'moquaient d'moi sont crevés sous les drapeaux. L'pire d'entre eux, l'Pierrot, en est r'venu, lui, mais sans les guiboles. Y peut même pas avoir d'jambes d'bois, vu qu'il a été rectifié juste en d'sous les fesses. Il est condamné à sa chaise à roulettes, et y peut même plus aller aux chiottes tout seul. Sûr qu'y doit pus pouvoir honorer s'bourgeoise. Ben tu vois, maint'nant, y doit s'dire qu'y préfèr'rait avoir une patte comme la mienne que pas du tout. Ben j'vais t'dire, c'est ben fait pour s'gueule. L'avait qu'à pas s'foute d'moi quand j'étais gosse. L'bon Dieu l'a ben puni.

Jean le laissait dire, la conversation d'un aviné n'étant souvent qu'un monologue, où toutes les



misères et frustrations intérieures voient le jour, et où les injustices sont dévoilées dans toute leur tristesse. Néanmoins, cette oreille attentive n'avait pu empêcher les canons de se multiplier et le pauvre Marcel se retrouva fin saoul.

– Va avoir du mal à rentrer chez lui, dit Arlette. Va falloir que vous lui donniez la main. Vous savez où il habite ?

– Ma foi non, je ne suis encore jamais allé chez lui.

– La petite maison sur la droite, à trois cent mètres, aux volets bleus. Vous au moins, avec votre grenadine, vous pourrez rentrer tout seul à la scierie sans avoir besoin d'un chaperon. Pour l'addition, pas d problème, il a son ardoise.

– Bon, dans ce cas, au revoir.

Jean marchait lentement, en tenant le vélo d'une main et le Marcel de l'autre, qui titubait en marmonnant des âneries incompréhensibles. La maison était d'une crasse repoussante, de la vieille vaisselle moisissant autour de l'évier. Les draps étaient plus noirs que blancs, et accueillirent leur seigneur et maître, malgré les grincements réprobateurs du sommier. Il était compréhensible qu'un tel cadre de vie poussât le propriétaire des lieux à préférer le comptoir de chez Arlette, où le carrelage était serpillé chaque soir par la gentille Louise.

Jean reprit son vélo en repassant devant le café, et rentra un peu de temps avant le souper. Il fut accueilli par les enfants, qui se précipitaient lui faire la bise chaque fois qu'ils revenaient de l'école.

– Ça va bien, tonton ? Tu vas pouvoir nous aider pour nos devoirs après manger ? Demanda Lucas, l'air inquiet.

– Absolument, mon garçon. Et toi, Nicole, tu as aussi des devoirs ?

– Seulement de la lecture. J’aime bien quand tu m’écoutes.

– Je vais te dire, moi aussi j’aime bien t’entendre quand tu lis tes textes. Et je puis t’assurer que tu fais bien des progrès.

Quand ce soir-là les enfants rentrèrent de classe, la première chose qu’ils demandèrent après avoir fait les bisous fut de savoir où était le tonton. D’apprendre qu’il était parti boire un verre avec Marcel les attrista profondément, car ils se rappelaient les retours de leur père, aviné et coléreux, et les pleurs de leur maman. C’est pourquoi ils craignaient que Jean ne réapparût de cette façon. De le retrouver égal à lui-même, calme et gentil, les rassura de manière étrange. Une mauvaise attitude de cet homme qu’ils aimaient maintenant très fort eût blessé profondément leur âme innocente et candide. Cela les aurait tout simplement scandalisés.

– Bonsoir, dit joyeusement Jean en entrant dans la cuisine. J’espère ne pas être en retard.

– Bonsoir, Jean, répondit Bernadette, en le regardant avec attention, pour déceler d’éventuels signes d’ivresse, auxquels son défunt époux et son gendre l’avaient rendue experte. Tout s’est bien passé ? Tu as pu faire connaissance avec Arlette ?

– Oui, mais j’ai dû reconduire le pauvre Marcel chez lui, il ne tenait plus debout. Il lui faudrait une femme de ménage. Il vit dans une véritable porcherie. C’est bien triste.

– Qu’est-ce que tu as bu, car je suppose qu’il voulait trinquer, interrogea Irène.

Cette question le troubla. Non pas par une possible suspicion, mais plutôt par cet intérêt que la jeune femme semblait lui porter. Qu'elle pût craindre une mauvaise attitude de sa part lui laissait entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent. Cela lui fit plaisir de penser que les deux femmes avaient vraiment besoin de lui à la scierie. Se sentir utile à quelque chose procure une satisfaction réelle.

– Oui, il voulait trinquer, bien entendu, mais j'ai trouvé le moyen de respecter les convenances tout en vivant comme je l'entends. En fait de canon, j'ai bu une grenadine à l'eau. Même couleur, mêmes chocs entre les verres, mais pas les mêmes effets indésirables.

Il raconta la petite supercherie qu'il utilisait dans ce genre de situation, ce qui les fit rire et amusa grandement les enfants.

– T'es drôlement malin, le félicita Lucas. Comme ça, tu restes copain, et tu peux rentrer tout seul.

Irène ne le montra pas, mais elle ressentit quelque chose d'étrange se distiller au plus profond d'elle-même. Si cet homme s'était conduit ainsi en de telles circonstances, c'est qu'il était réellement particulier. Elle n'en avait encore jamais rencontré un comme celui-là.

Le lendemain, Marcel prétendit avoir mal à la jambe, et proposa à Jean d'aller faire une livraison chez un négociant en matériaux de la région. Le camion fut chargé de madriers, planches et autres bastaings, et notre homme partit vers cet entrepôt distant d'une vingtaine de kilomètres. Une fois le véhicule déchargé, la patronne lui proposa de boire un café. Il accepta volontiers et la suivit dans une grande

cuisine toute brillante de formica. La femme avait une petite quarantaine d'années, et était vraiment jolie. Elle arborait une tignasse brune bouclée, et semblait aimer les décolletés.

– Alors, comme ça, c'est vous le cousin d'Irène. J'ai entendu parler de vous. Vous n'avez pas l'air si malade, pour un réformé. Tout va bien, à la scierie ?

– Oui, mais les femmes avaient vraiment besoin d'un coup de main, surtout Bernadette qui ne rajeunit pas. En famille, c'est normal de s'entraider.

– J'espère que vous êtes plus vaillant que mon mari. Ce faignant n'a d'énergie que pour lever le coude. C'est un brave homme, mais ça ne suffit pas. Enfin, il est au moins là. J'ai de la chance, vu toutes les veuves...

La patronne posa les tasses sur la table, et se pencha telle une diablesse tentatrice pour verser doucement le café. Elle s'arrangeait pour que son corsage baille généreusement, dévoilant de beaux seins nus, qu'elle faisait savamment mouvoir en remuant doucement le buste. Jean ressentit comme une violente décharge électrique le parcourir. Il avait repris une partie de ses forces, et ce spectacle le troubla extrêmement. Depuis qu'il était enfant, il avait toujours été fasciné par ces merveilles féminines, qu'il considérait être les plus belles choses de la création, quand elles sont réussies, bien entendu. Il avait toujours trouvé étrange cet attrait profond qu'elles exercent sur la plupart des hommes, et cette puissante envie de les saisir et de les caresser, de sentir leur ineffable tiédeur et douceur moelleuse. (Il est probable que beaucoup de femmes sont au fait de ce pouvoir de séduction qu'elles possèdent, car l'industrie des prothèses mammaires qui, faute de lait,

sont emplies de silicone, est en pleine expansion). De les voir ainsi à sa portée, osciller dans leur splendeur devant son nez, ostensiblement offertes, fut une terrible tentation pour lui, qui était privé de ces friandises depuis si longtemps. Sa femme était très belle, et il est évident qu'elle lui manquait, spirituellement, émotionnellement et physiquement. Néanmoins, il ne pouvait se permettre une telle infamie. Le souvenir de la dernière entrevue dans cette prodigieuse lumière avec son épouse et ses enfants était gravé dans sa mémoire. Il ne pouvait se souiller de la sorte, et trahir tout l'amour que les siens lui portaient, car il savait de façon certaine qu'ils étaient bien vivants et pouvaient le voir exister depuis là où ils se trouvaient à présent. Il ne voulait pas risquer de les perdre en commettant une si abjecte forfaiture. Aussi, s'efforça-t-il de détourner les yeux et but rapidement son café, dès qu'il fut suffisamment refroidi.

– Je vous remercie, il était très bon. Il faut que je parte, car le travail m'attend.

– Vous y allez déjà ? C'est dommage, on aurait pu faire plus ample connaissance.

– Ce sont les impératifs du métier, hélas.

Ceci dit, il sortit sans rien ajouter, le cœur battant la chamade, s'arrachant littéralement à cette immense envie de plonger les mains dans cet accueillant corsage.

Quelques jours plus tard, cette femme, Josette, amie d'Irène, fut invitée pour boire le thé à la scierie, en compagnie de quelques autres copines. Ces dames se réunissaient ainsi de temps en temps, pour papoter et évoquer les événements mondiaux qui secouaient

la terre entière à cette époque. Les sujets ne manquaient pas : la liste des morts, des disparus, les nouvelles trop souvent inexistantes, les difficultés afférentes à de tels troubles... La venue de Jean fut commentée.

– A ce propos, dévoila Josette, ton cousin ne serait pas un peu pédé sur les bords ?

– Pourquoi donc ? S'étonna Irène.

– C'est la première fois qu'un homme me refuse ça, dit-elle en se prenant les seins à pleines mains. Je les lui ai mis sous le nez, et bien, rien ! C'est peut-être pour ça qu'il a été réformé, il n'était même plus bon pour les filles.

– Tu vois pas qu'il soit vraiment homo, et peut-être pédo, ajouta une des amies. Tu devrais faire attention à tes gosses, tout de même. Ça s'est déjà vu, des tontons pédophiles. On n'est jamais assez prudentes.

– je vous promets que je vais ouvrir l'œil. Mais il a des côtés intéressants. Je vais vous les faire découvrir.

Elle partit le quérir dans le hangar où il débitait des grumes en compagnie de Marcel.

– Jean, je te présente mes amies.

– Je connais déjà Josette, je l'ai rencontrée pour une livraison.

Il leur serra la main, et dit une parole aimable à la fameuse Josette qui l'observait.

– Peux-tu nous jouer quelque chose au piano ?

– Oui, bien sûr, Irène. Mesdames, place à la musique !

Il s'exécuta, au grand plaisir de toutes. Après son départ, les amies manifestèrent leur admiration pour cet homme et ses talents.

– Il est quand-même bien, ton cousin, dit l'une d'elles. C'est curieux, il ne donne pas l'impression d'être un efféminé. Mais parfois, on peut se tromper.

– En tout cas, c'est un sacré bon pianiste, reconnu une autre.

– Oui, et il donne des leçons de piano aux enfants.

– C'est vrai ? Je lui demanderai s'il pourrait en donner aussi à ma fille.

– Pourquoi pas ? Opina Irène. Je suis sûre que ça lui ferait plaisir.

– Mais après ce que tu as dit, Josette, je resterai auprès d'elle durant le cours.

En fin d'après-midi, après le départ de Marcel, Irène s'arrangea pour se trouver seule avec Jean, afin de lui parler en toute intimité.

– Josette nous a dit qu'elle t'avait fait des avances inutilement. Elle ne te plait pas ? Elle est belle, pourtant.

Jean ne s'attendait vraiment pas à ce genre de réflexion. Il n'aurait pu soupçonner que ce qu'il faisait en dehors de son activité à la scierie pût intéresser qui que ce soit, et surtout pas Irène. Bien que ce que cette jeune femme disait fût particulièrement déplacé, il dissimula sa surprise et, après avoir réfléchi un temps en observant sa physionomie pour mieux saisir le sens de ses propos, répondit le plus courtoisement du monde :

– Elle est mariée, à ce que je sache. Elle aurait quand même pu se dispenser de me jouer son numéro. Mon dieu, comme ça m'a fait mal ! Je te confie que je

n'en suis pas tout à fait remis, elle me hante encore. Mais comment aurais-je pu trahir mon épouse et mes enfants, qui m'attendent ? Doit-on se laisser dominer par ses passions ? Oh... Si tu savais combien j'ai eu envie de la caresser... Il y a si longtemps que je n'ai tenu une femme dans mes bras... C'est dur, c'est même crucifiant, mais je n'ai pas le choix. Je ne pourrais que me vomir si je m'abaissais à une telle abomination. Nous ne sommes pas des bêtes, quand-même. Avoir des relations amoureuses sans amour, sans fidélité, ne peut que nous détruire, et à nos yeux et à ceux des autres. Quelques instants de plaisir ne pourront jamais compenser la souffrance des remords. Tu sais...

– Oui ?

– C'est comme pour toi.

– Que veux-tu dire ?

– Tu es si belle. Toi aussi, tu me troubles. Mais je préférerais mourir que de lever les yeux sur toi. Tu es mariée, ton époux lutte sur le front et doit sans-cesse avoir son esprit tourné vers toi. De plus, tu as été si charitable en m'accueillant... En imaginant bêtement que je puisse avoir la moindre chance avec toi, crois-tu que je tenterais quelque chose d'aussi mal ? Et pourtant, si tu savais comme tu m'attires. Ça doit être merveilleux de t'étreindre contre son cœur. Mais rassure-toi, tu n'as rien à craindre de moi. Je t'ai dit tout cela pour clarifier les choses, sinon je ne t'en aurais jamais parlé. Je suppose que si Josette t'a raconté ça, c'est peut-être qu'elle croit que je suis un déviant. Non, je ne suis attiré ni par les hommes ni par les enfants. Cela me fait même la plus grande horreur. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas parce que quelque chose me fait envie que je dois forcément me



satisfaire. Après cette expérience avec ma femme et mes petits chéris, aux portes éblouissantes de la mort, je sais qu'il y a un Dieu, et que la vie est trop sacrée pour qu'on la vive n'importe comment. J'y ai ressenti une joie si fantastique que je ne veux pas risquer de me la voir refuser quand j'y retournerai, pour l'avoir troquée contre le plaisir passager d'un désir malhonnêtement assouvi. Je suis convaincu que des sacrifices sont nécessaires si l'on veut obtenir le bonheur. Enfin, c'est mon opinion.

– Tu es très attaché à ta famille. Tu ne songes plus à refaire ta vie ? A te remarier un jour ?

– Si, bien sûr, si l'occasion se présente, et si je ne suis plus un fugitif condamné à mort. Il me faudrait retrouver une identité, repartir à zéro. Le mariage, c'est différent. C'est un engagement, une promesse, où la famille peut s'épanouir dans l'amour et la sécurité. La situation contraire a été lugubrement décrite par le début de cette chanson plus qu'atroce : « Les p'tits qui n'ont pas d'nid ont besoin de tendresse, de baisers, de caresses. Ils sont nés d'un serment, comme en font les amants les soirs de folle ivresse. Les serments envolés les petits sont restés que la misère emporte... » Je ne veux pas me retrouver un jour devant le créateur, sous les yeux de mon épouse et de mes enfants, avec un poids aussi terrible sur la conscience. Le véritable amour, dans le sens noble du terme, n'a rien à voir avec un simple appétit physique. C'est incomparablement plus beau. Mais toi, tu ne nous parles jamais de ton mari, si tu en as des nouvelles ou autre. Ce doit être difficile de se retrouver seule, et pour les enfants d'être sans leur papa. Eux non plus n'y font jamais allusion. Je sais bien que cela ne me regarde pas, mais comme tu

t'intéresses à ma vie, je ressens aussi beaucoup d'intérêt pour la tienne.

– Au front, ce n'est pas pratique d'écrire et d'acheminer le courrier. Ça peut durer des mois. Il faut s'armer de patience...

Il garda le silence un long moment, ayant l'impression qu'elle ne souhaitait pas parler davantage de ces choses, pour des raisons diverses qui lui échappaient.

Irène le regardait intensément, de ses grands yeux bleus. Son visage restait impassible, ne trahissant aucune émotion. Mais, dans sa jolie poitrine, son cœur battait plus vite que de coutume, et elle sentait une chaleur lui chauffer les joues.

– Un dernier point. Pense à toujours bien fermer la porte de la salle de bains. Un jour, j'ignorais que tu t'y trouvais, et je t'ai entrevue en petite tenue. S'il te plaît, ne retourne pas le couteau dans la plaie. Cette fois-là, je me suis demandé s'il ne vaudrait pas mieux que je me sauve et retourne dans les bois. Je crains de ne pas connaître les limites de mes forces, et rien ne me serait plus odieux que de te manquer de respect, et de trahir la confiance que tu m'accordes depuis le début, sur des convictions bien peu solides.

– Excuse-moi. Je tâcherai d'être plus vigilante. Rassure-toi, je n'ai jamais cru un instant que tu puisses être un homosexuel ou bien un pédophile. Laissons ces commères croire ce qu'elles veulent. Néanmoins, Jean, j'apprécie ta vision des choses. Je suis convaincue que ta femme a eu bien de la chance de t'avoir pour mari.

Irène était elle aussi profondément attirée par cet homme. Ces sentiments la troublaient, car les

relations qu'elle avait connues avec son propre époux, avant qu'il ne partît guerroyer, avaient été plus que décevantes. Elle s'était juré que si celui-ci dût disparaître lors des combats, jamais, au grand jamais, elle ne referait sa vie, les hommes l'éccœurant au plus haut point. Elle était sûre d'être immunisée contre tout ce qui touche à l'amour, ayant scellé son cœur de tout son pouvoir pour se protéger. Et voilà que ce vagabond puant, ce mendigot un pied dans la tombe, arrivé par le plus étrange des hasards dans sa vie, risquait de tout remettre en question... Non, elle ne voulait pas se laisser faire, permettre à des utopies de la fourvoyer de nouveau, de vivre une histoire sans lendemain, avec la déception et le chagrin comme seul reliquat. La fidélité d'un homme, comment était-il possible d'y croire ? Les princes charmants... Quelle immense supercherie !

Ce soir-là, après le souper, les devoirs et la leçon de piano, les enfants souhaitèrent que le tonton leur racontât une histoire une fois couchés, avant de s'endormir. Lucas et Nicole partageaient la même chambre, et les femmes s'assirent chacune au pied d'un lit dans le seul but d'écouter ce qu'allait bien pouvoir leur narrer cet homme chaleureux. Elles étaient convaincues que leurs enfants étaient en sécurité avec lui. Irène avait rapporté à sa mère les dires de Jean concernant les avances de la pauvre Josette, qui tentait, en usant de ses charmes, de combler les douloureuses frustrations que les choix discutables de son mari lui faisaient endurer.

– Et il a refusé en dépit qu'il en crevait d'envie ? S'était étonné Bernadette. Il y a certainement très peu d'hommes capables de ça. Et par respect pour sa famille disparue, en plus. Je crois, ma fille, qu'il y en

a plus d'une qui rêverait d'avoir un mari comme lui. Fidèle, non buveur, gentil, doué au piano, instruit... Les enfants ne jurent plus que par lui... Et puis, maintenant qu'il commence à se retaper, c'est un bel homme. Si je comprends bien, finalement, ce qu'il veut, c'est refaire honorablement sa vie. He bien, ma chérie, celle qui tombera dessus ne le regrettera certainement pas.

– C'est possible, mais, vois-tu, je ne crois plus au Père Noël, et qu'un type comme ça puisse réellement exister, sincèrement, ça me paraît impossible. Les hommes savent si bien cacher leur jeu... Qu'une bande de gros hypocrites, pas un pour relever l'autre !!!



## Chapitre trois

### Hypal

Nicole et Lucas étaient adossés le long de leurs oreillers, et regardaient leur tonton avec attention. C'était une situation nouvelle pour eux, leur père n'ayant jamais pris le temps de passer ainsi un moment en leur compagnie, pour leur préparer de beaux rêves et un sommeil paisible. Ces être fragiles ont un besoin vital d'équilibre émotionnel, aussi indispensable que l'air qu'ils respirent, et aspirent de toute leur âme à se sentir aimés.

– Les enfants, commença Jean, il était une fois un pays lointain, qui était recouvert d'un immense désert parsemé d'oasis, de sable et de cailloux. Une longue caravane de chameaux chargés de diverses choses, plaques de sel, ballots de tissu, fruits, outils et autres nécessités, sinuait entre de grandes dunes de sable d'un bel ocre tirant sur le rouge.

– Dis, tonton, ils avaient combien de bosses, les chameaux ? Demanda Nicole, de sa petite voix charmante.

– Qu'est-ce que ça peut faire, ça n'a pas d'importance, lança son frère.

– Ah, mais si mais si mais si ! S'ils ont une bosse, ce sont des dromadaires, et ils vivent dans le Sahara, en Afrique. S'ils en ont deux, ce sont des chameaux, et ils vivent en Asie, dans le désert de Gobi. On vient de l'apprendre à l'école. C'est intéressant de savoir où l'histoire se passe. Je ne suis pas une grosse ignorante, moi, monsieur. Alors, tonton ?

– Ils n'avaient qu'une bosse. La caravane traçait donc sa longue route en Afrique...

– Alors, qu'est-ce que ça change, l'Afrique ou l'Asie ? Remarqua Lucas d'un air blasé.

– J'aime bien savoir, moi.

– En tout cas, fais attention à ce que tes dromadaires ne se fassent pas manger par les rats.

– Pourquoi les rats ? Qu'est-ce que tu racontes encore ?

– Parce que les dromadaires, ce sont des mets à rats.

– Des mets à rats... Ah oui, des méhara... Ah, Lulu, j'aime bien tes jeux de mots, approuva la petite Nicole en riant. Tu es le frère le plus malin qui existe.

– On pourrait peut-être entendre la suite, maintenant ?

– Oui, les enfants, laissez donc Jean poursuivre son histoire, trancha Bernadette. Alors, on en était resté entre les grandes dunes.

– Donc, poursuivit Jean, les bédouins marchaient à côté de leurs bêtes, chaussés de sandales, ce qui leur permettait de ne pas se brûler les pieds sur le sol chauffé à blanc par le soleil, et d'évacuer facilement tout le sable qui pouvait se glisser entre leurs orteils.

Des chaussures ordinaires se seraient remplies et il aurait fallu les vider sans arrêt. Ils sont futés, les chameliers. C'est ce qu'on appelle avoir du métier.

– Mais pourquoi on dit des chameliers alors qu'ils mènent des dromadaires ? On devrait plutôt dire des dromadairiers, non ? Interrompit la fillette.

– Ah non, tu ne vas pas couper la parole à tonton sans arrêt. On dit chamelier à la fois pour les dromadaires, les chameaux et les méhara. C'est tout simplement comme ça, intervint son frère. Et, ajouta t'il doctement, ceux qui montent les méhara, on les appelle des méharistes.

– Oui, peut-être, mais c'est pas logique. Moi, monsieur, j'aime bien quand les choses sont logiques.

– Désolé, Nicole, ce n'est pas moi qui ai inventé la langue. Mais si un jour je dois le faire, je te promets que je changerai chamelier pour dromadairier, tout au moins en ce qui concerne l'Afrique.

– Tu ferais ça, tonton ? Ça me ferait bien plaisir, minauda la petite.

– Dis donc, espèce de pipelette, si tu laisses tonton nous raconter l'histoire... J'aimerais bien connaître la suite.

– Tu sais, Lucas, ça me fait plaisir que ta sœur fasse toutes ces remarques. Ça montre au moins qu'elle s'intéresse à cette aventure.

– Moi aussi, tu sais, elle me plaît.

– Les enfants, vous avez demandé à Jean de vous raconter une histoire. Pour le moment, les cha... heu... les dromadaires sont toujours entre les dunes. Ils vont mourir d'ennui si vous ne laissez pas votre tonton poursuivre son récit, plaisanta Irène. Allez, vas-y, Jean, continue.



– Bien. Heu, où est-ce que j’en étais ? Ah oui, la caravane cheminait entre deux oasis. Dans le désert, on voyage toujours d’oasis en oasis. Vous savez pourquoi, les enfants ?

– Pour avoir de l’eau, pardi, dit Lucas.

– Et aussi des dattes, et pour pouvoir dire bonjour aux amis, ajouta Nicole.

– Et également pour abreuver les animaux. Un dromadaire peut se passer de boire pendant plusieurs jours, mais il y a des limites. Et savez-vous pourquoi il peut rester si longtemps sans boisson ?

– A cause de sa bosse, affirma le garçon tout fier. Elle leur sert de récipient pour y mettre de l’eau. C’est bien pratique. Ils n’ont pas à transporter de gourdes, leur bosse leur suffit.

– Peut-être pas pour eux, mais ils doivent porter celles des dromadairiers, ce qui ne change rien, ajouta Nicole. Alors, tonton, les chameaux qui ont deux bosses peuvent-ils rester deux fois plus longtemps sans boire ?

– Voilà une bonne question, et très logique, petite Nicole. A vrai dire, je n’en sais rien, reprit Jean, mais j’aimerais bien connaître la réponse. Jusqu’à présent, je n’y avais jamais pensé.

– Voyons, ma chérie, laisse donc ton tonton nous raconter la suite. Tu demanderas ça au maître d’école.

– Vouiiii, maman chérie.

– Bien. Les bédouins cheminaient donc sous le soleil, protégés de ses rayons brûlants par de grandes tuniques de laine blanche, et le visage couvert d’une longue écharpe de tissu léger, ne laissant à découvert que les yeux. Sans ces vêtements, ils auraient attrapé de terribles coups de soleil. Seuls le dessus de leurs

pieds et leurs mains restaient exposés, ce qui leur noircissait la peau comme du vieux cuir. La vie de ces hommes était très difficile, et les privations nombreuses. Voici environ cent quinze ans, un explorateur, René Caillé, désira découvrir Tombouctou, cette ville mythique du désert.

– Ça veut dire quoi, mitic, demanda la pipelette.

– C’est un peu comme une légende. C’est quelque chose d’extraordinaire dont on parle, mais que personne n’a vu, si ce n’est des ancêtres éloignés qui ne sont plus là pour dire si c’est vrai ou faux.

– Pourquoi il s’appelait Caillé ? Il avait toujours froid, ou il faisait comme le lait, il caillait ?

– Mais laisse donc tonton poursuivre, au lieu de sortir des bêtises, l’exhorta Lucas.

– Ce ne sont pas du tout des bêtises, c’est au contraire un gracieux humour. Nicole, tu as beaucoup d’esprit et j’aime ton espièglerie. Tu es une petite fille charmante et pleine de vivacité. Garde toujours cette fraîcheur, c’est délicieux. Donc, pour en revenir à René Caillé, cet homme voulait savoir si cette cité existait vraiment. Il était très difficile et dangereux pour un européen d’y aller voir, car seuls les musulmans avaient le droit de parcourir la région. René Caillé était très intelligent. Il apprit le langage arabe en seulement quelques mois, acheta des vêtements de bédouin et se fit engager comme chamelier dromadaire dans une caravane qui se dirigeait vers cette lointaine région. Le soir, il était plongé dans un livre, et ses camarades croyaient qu’il lisait le coran, leur ouvrage sacré. En réalité, il consignait tout ce qu’il avait vu et fait dans la journée, afin d’en faire plus tard un récit. Il était

courageux, car s'il avait été surpris à écrire, il aurait été démasqué comme faux musulman et authentique blasphémateur, et le châtement pour un tel crime était la mort. Enfin, après plusieurs mois, il atteignit cette cité interdite, et fut grandement déçu. En fait de merveille, il ne s'agissait que de mesures en torchis croulant sous la poussière et brûlées par le soleil. Seule une grande mosquée méritait d'être visitée. Il revint donc, toujours en se mêlant à des caravanes. Il contracta des maladies graves, comme le scorbut, et son voyage ne fut qu'une suite de grandes souffrances. Il connut la gloire en revenant en France, car c'était le premier européen à avoir atteint Tombouctou. Finalement, son voyage l'avait tellement épuisé qu'il en mourut peu de temps après, âgé seulement de trente-neuf ans. C'est vous dire à quel point la vie d'un caravanier est difficile. La chaleur torride la journée, le gel et le vent glacial la nuit, une maigre nourriture, les tempêtes de sable, les brigands...

Il s'arrêta, car, subitement, il prit conscience que cette description était un peu celle de la vie qu'il avait dû endurer pendant deux longues années, et dont il ne s'était pas encore tout à fait remis. Il regarda les femmes, qui semblaient ressentir le nuage lugubre qui assombrissait son esprit. Quoiqu'il en soit, les enfants semblaient plus qu'intéressés, et Nicole ne l'interrompit pas pour lui demander la signification des quelques termes compliqués qu'il avait utilisés. Elle avait néanmoins compris le principal, et elle en était fascinée.

– La caravane approchait d'une belle oasis, qui serait atteinte dans la soirée. Les hommes étaient contents, car ils allaient pouvoir passer la nuit dans un grand caravansérail, bien plus confortable que les bivouacs sous les étoiles. Ce fut alors que ceux qui

ouvraient la marche virent au loin sur la piste une chose brune, immobile. En s'approchant, ils finirent par distinguer un cadavre de dromadaire. C'était assez commun de découvrir certains de ces animaux morts le long des pistes, car leur valeur étant élevée, ils travaillaient jusque dans leur vieil âge, en fait jusqu'à ce qu'ils périssent avant qu'on eût le temps de les occire pour les manger.

– On tue les dromadaires pour les manger ? C'est horrible, s'indigna la petite fille.

– Un chameau, un cheval, un cochon ou un bœuf, ça ne change pas grand-chose, il faut bien se nourrir, philosopha Bernadette.

– Ben oui, c'est vrai, commenta Lucas. Quand tu manges du rosbif, est-ce que tu penses à l'animal à qui appartenait la viande ?

– Je crois que Nicole à compris, interrompit Irène. Si nous laissons Jean poursuivre ?

-Bon, un dromadaire mort se trouvait donc devant eux. Hommes et bêtes ont la vie dure dans le désert. C'est alors qu'en approchant du cadavre, ils virent que l'animal était chargé d'un gros panier. Poussés par une légitime curiosité, ils s'approchèrent et entrouvrirent le couvercle très précautionneusement, car parfois de grands serpents venimeux étaient acheminés pour approvisionner les fakirs et autres dresseurs sur les places publiques en animaux bien souvent très dangereux. En fait de serpent, ils découvrirent...

Jean marqua un temps de silence.

– Oui, alors, qu'est-ce qu'ils ont trouvé, demanda Lucas qui était suspendu à ses lèvres et voulait que le tonton poursuivisse son récit.

– Ils découvrirent un bébé, encore vivant, qui dormait. L’un des hommes le prit dans ses bras, et, sans plus attendre, lui versa de l’eau sur le visage et le fit boire. Le petit enfant se mit à vagir doucement, et cette caravane lui avait tout simplement sauvé la vie. Il était enveloppé dans une sorte de petit drap, qui dévoila un garçon, et son seul trésor était une chaînette de cuivre, sans valeur, avec une médaille sur laquelle était gravé : Hypal. Et rien d’autre. Tous les chameliers s’étaient rassemblés autour du petit miraculé, et estimèrent que c’était là son nom. L’eau ne nourrissant pas, on lui donna également du lait de chamelle, ou plus exactement de dromadaire femelle, n’est-ce pas, Nicole, ce qui est un aliment excellent et donnant une grande force physique. Les dromadairiers ne pouvant élever un bébé eux-mêmes, ils le confièrent à une des familles qu’ils rencontrèrent dans l’oasis, et qui accepta de s’en occuper dans le but d’en faire un berger, car à cette époque de nombreuses gens ne tiraient leur subsistance que grâce à des troupeaux de chèvres et de moutons, qui représentaient leur seule fortune. En effet, la place est restreinte dans les oasis, et seuls de riches privilégiés sont propriétaires des jardins luxuriants, et les cultivent pour vendre les légumes. Ces espaces sont très productifs. Sous les dattiers poussent des orangers et des citronniers, et en dessous, toutes sortes de légumes. Ce sont les meilleurs potagers au monde. Toutefois, rien n’est parfait, et les maraîchers ne peuvent habiter là où ils jardinent, mais plus loin dans le désert, pour échapper aux moustiques qui patrouillent en nombreuses escadrilles, cherchant qui dévorer. Maintenant, il est tard et le moment est venu de faire dodo.

– Tu nous raconteras la suite ? Demanda la petite Nicole.

– Bien sûr, mais il faudra attendre demain. Allez, les enfants, je vous fais un gros bisou et bonne nuit.

Avant de se quitter, les femmes et Jean discutèrent quelques instants dans le salon.

– Les enfants t’apprécient beaucoup, Jean, murmura Irène. Et tu es bien patient avec ces petits bavards.

– A vrai dire, je commence malheureusement à m’y attacher comme s’ils étaient les miens. Cela me chagrine un peu, car quand ton mari va rentrer de cette guerre qui finira forcément un jour, il me faudra les quitter, et je sens que j’en aurai bien de la peine. Oui, chaque médaille a son revers, et celui de l’amour sont les larmes de la séparation. Mais ainsi vont les choses... Allez, que Morphée vous accueille dans de beaux songes. Bonne nuit.

Le lendemain, après le sempiternel souper, les habituels devoirs et la très demandée leçon de piano, tout le monde était de nouveau réuni dans la chambre des enfants pour écouter la suite des aventures d’Hypal.

– Le bébé grandit rapidement. Il semblerait que le temps passe vite sous le ciel du désert. Il vivait dans de grandes tentes de toile grossière, tissées dans le poil des chameaux et des chèvres, qui protégeaient du soleil et des tempêtes de sable piquant la peau comme des aiguilles. Des femmes s’occupaient de lui à tour de rôle, et, malgré qu’il fût bien traité, il ne recevait que très rarement un quelconque bisou. Quand il fut sevré, il mangea avec les autres gamins, accroupi sur un tapis autour d’un grand plat de cuivre contenant

généralement du couscous, cette préparation de semoule accompagnée de viande de mouton et de quelques légumes, dont les fameux pois chiches. Il y avait des règles à respecter, et on lui apprit à ne se servir que de sa main droite pour puiser dans le plat.

– Pourquoi donc ? Interrogea Nicole.

– Par souci de propreté et de respect pour les autres. Dans ce pays, les nomades n'utilisaient pas de cuillers ou de fourchettes, qui auraient pesé inutilement dans les déplacements, et se seraient perdus trop facilement dans le sable, mais mangeaient avec les doigts. Pourquoi pas la main gauche ? Parce que c'est avec celle-là qu'ils s'essuyaient après avoir été faire leurs besoins.

– Quelle drôle de coutume, dirent les enfants en riant.

– Il y a toujours beaucoup de gens qui vivent comme ça. Dans d'autres pays, on se sert de baguettes.

– Oui, on nous a dit qu'en Chine, c'est comme ça qu'on mangeait, ajouta Lucas.

– Le groupe qui l'avait adopté était composé du père, d'une cinquantaine d'années, et de huit mamans, qui, ayant toutes au moins cinq enfants, faisaient une famille très nombreuse. Hypal n'avait pas encore conscience qu'il ne s'agissait pas là de ses vrais parents et frères et sœurs, mais était plus préoccupé de jouer aux billes avec les crottes de chèvre, qu'il lui arrivait innocemment de sucer comme si elles eussent été des boules de réglisse.

– Beuh, c'est dégoûtant, grimacèrent les enfants.

– Ca, c'est sûr. Mais dans le désert, on ne peut surveiller sans arrêt les petits enfants, qu'on laisse

jouer sur le sable autour des tentes. Quand il eut cinq ans, on lui confia quelques moutons à surveiller. Il était très consciencieux et accomplissait bien le travail dont on lui donnait la responsabilité. Comme les gamins étaient nombreux, la seule différence qu'on faisait avec lui par rapport aux autres consistait dans les vêtements. Les fils et filles légitimes se voyaient offrir de beaux habits neufs de temps en temps, alors que lui n'avait droit qu'à ceux qui étaient abandonnés contre les nouveaux. Il passait de longues journées dans de maigres pâturages, où ses quelques bêtes dénichaient de pauvres plantes éparses tentant de survivre entre les cailloux. La rareté de la végétation nécessitait des déplacements perpétuels, là où se trouvaient néanmoins des puits pour pourvoir abreuver les bestioles, et il aidait à plier la lourde toile des tentes pour en faire de gros ballots qui étaient chargés sur les dromadaires. Pendant les voyages, il trottaient avec ses moutons parmi les troupeaux qui suivaient la caravane. Le soir, après avoir aidé à puiser de l'eau dans les puits parfois profonds avec des seaux en cuir, pour remplir les abreuvoirs, il devait balancer une grosse outre faite dans la peau entière d'une chèvre, suspendue à un cadre de bois, à moitié remplie de lait, pour en faire du beurre. Ses journées étaient bien remplies, et il aimait contempler le ciel lorsqu'il était seul, un long bâton recourbé en crosse à la main, à surveiller son petit cheptel. Son père adoptif lui avait remis ce bâton de berger, qui faisait de lui un pâtre officiel, et il en était très fier. Dire qu'il était seul était peut-être exagéré, car toute une escouade de mouches se posaient sur lui et vadrouillaient même sur son visage, ce qui l'obligeait à d'incessants gestes de la main pour les éloigner.



Elles étaient difficiles à écrabouiller, mais avec l'expérience, il parvenait à en éliminer plusieurs dizaines par jour. Il faisait des concours avec les autres gamins, et le soir ils comparaient les tas de mouches qu'ils conservaient dans un petit sac après les avoir détruites, pour voir qui en avait zigou... euh, éliminé le plus. Le gagnant avait droit à une part plus importante de Loukoums, ces gâteaux sucrés au miel et frits, que les bédouins apprécient tant.

– Quel drôle de jeu, s'amuser à tuer des mouches... s'étonna Nicole.

– T'aurais quand même pas voulu qu'il joue à la poupée, pendant qu'il gardait ses moutons, rétorqua le garçonnet.

– Pourquoi pas... Il aurait pu s'en servir pour écrabouiller les mouches. Tu fais bien pareil avec les miennes, comme mamie avec la tapette.

– Dis donc, Lucas, s'indigna Irène, c'est vrai, ce que dit ta sœur ?

– Je l'ai fait que deux ou trois fois, mais je ne les ai pas abimées.

– Oui, mais c'est pas propre, ajouta la petite.

– Je t'en prie, Jean, continue avant que j'en apprenne davantage, souffla Irène.

– A cette époque et dans ce pays, il n'y avait pas d'écoles.

– Les chanceux, s'exclama Lucas.

– Non, pas du tout. Régulièrement, les enfants étaient réunis sous une tente, et un vieux professeur, qui faisait le tour des campements, leur donnait des leçons de lecture et leur faisait lire des versets entiers du coran, appelés sourates. Les écoliers finissaient par être capables de le réciter en entier, de mémoire. On

leur apprenait également l'arithmétique, de sorte que les bédouins n'étaient pas des gens ignorants, et certains d'entre eux pouvaient être très érudits, et possédaient de nombreux livres. De grands savants, comme des astronomes, des médecins, des mathématiciens, provenaient de ces régions. Il est néanmoins vrai que quelques enfants préféraient faire l'école buissonnière, comme ici, et restaient de grands ignares. Finalement, les choses sont partout pareilles.

– J'espère bien que vous ne ferez pas partie de cette catégorie-là, dit Bernadette.

– Moi, j'aime bien l'école, susurra Nicole.

– Et moi aussi, mademoiselle la bavarde.

– Hum... Hypal, poursuit Jean, apprend donc à lire et découvrit les belles choses qui sont racontées dans le Coran, ce livre sacré de tous les musulmans.

– De quoi il parle ? Demanda la fillette.

– De religion. Ce sont les relations que Dieu eut avec les hommes voici bien longtemps. Un peu comme le catéchisme. Tu vas au catéchisme ?

– Oui, maman veut qu'on y aille. Le curé est gentil, j'aime bien, et il raconte plein d'histoires bizarres... Il nous montre aussi beaucoup de belles images. Mais quand papa va revenir, lui, il veut pas. Il dit que les histoires de curés, ce sont des bêtises pour les faibles d'esprit. C'est vrai ?

– S'il le dit.

Ce terrain étant miné, Jean ne s'y engagea pas et poursuivit.

– Hypal était très gentil et il aimait beaucoup les bêtes. Quand il accompagnait avec d'autres gamins des grandes personnes dans les oasis, pour faire provision d'eau et de diverses denrées, les jeunes

posaient des pièges pour attraper des oiseaux, qu'ils maintenaient prisonniers en leur attachant une ficelle à la patte. Ensuite, ils s'amusaient avec ces malheureux volatiles qui tentaient désespérément de s'enfuir en voletant en cercles désespérés, au bout de leur cordelette, et finissaient par périr, misérables, après plusieurs jours. Hypal était malheureux d'assister à cette cruauté, aussi, la nuit, furtivement, il allait les détacher et leur rendait la liberté. Le matin, les méchants polissons pensaient que les oiseaux avaient réussi à se défaire de leurs liens. S'ils avaient su qu'ils avaient été sauvés par Hypal, il ne fait aucun doute qu'ils se fussent vengés en le fouettant, car c'était ainsi que les coupables étaient punis.

– Ben dis donc, il était drôlement courageux, Hypal, car ça doit faire très mal, d'être fouetté, s'horrifia Nicole.

– Toi, c'est ta langue qui devrait l'être. Ce serait une bonne punition pour elle, plaisanta son frère.

– Que tu es bête. C'est pas toi qui aurais eu le courage de libérer les oiseaux. Peut-être même que tu te serais amusé à les torturer, comme les autres gamins.

– An non, certainement pas. Je n'aime pas qu'on fasse du mal aux animaux, au contraire, on doit les respecter.

En disant cela, il caressait le chat, un gros matou tigré, qui ronronnait à côté de lui, sur le lit.

– Tu as raison, Lucas, dit Jean. Il faut aimer les bêtes. Bien, si vous le voulez, nous poursuivrons cette histoire demain.

Leur père, qui ne jouissait pas du don d'ubiquité, ne pouvant donc se dédoubler et être à la fois au

bistro et avec ses enfants, ne leur avait jamais rien raconté, comme cela, au pied du lit, avant que le sommeil ne les entraînaît au royaume des rêves. C'était une expérience nouvelle pour ces petits, et ils attendaient maintenant avec impatience ces moments de bonheur, que les femmes appréciaient également, cela donnant une ambiance très chaleureuse à cette famille. Au fil des soirées, Jean poursuivait cette histoire.

– Hypal atteignait ses dix ans. Il était passé maître dans l'art de la fronde, tout comme le jeune David qui sertit une belle pierre ronde dans le front du géant Goliath. Monsieur le curé a dû vous le raconter au catéchisme. Il était maintenant en charge de plus d'une centaine de chèvres et brebis. Il savait comment les traire, et buvait ainsi du bon lait frais tandis qu'il les gardait. Son beau bâton de berger était devenu tout brillant, à force de glisser entre ses mains, et il l'estimait comme sa plus grande richesse, à vrai dire la seule. Enfin, peut-être pas, car il avait toujours autour du cou la médaille de cuivre, qui pendait à sa chaîne grossière, et où, sur une face, était inscrit son nom. Sur l'autre, on voyait un curieux petit dessin, et Hypal, bien qu'il l'eût scruté de nombreuses fois, était toujours incapable de dire ce qu'il pouvait bien signifier. Un triangle dans un cercle avec au centre comme un petit œil...

– On dirait qu'elle a de l'importance, cette médaille, dit Nicole, car ça fait la deuxième fois que tu en parles.

– Tu verras bien, tu n'as qu'à attendre la fin de l'histoire, assura son frère, toujours prompt à jouer les philosophes blasés.

– Nicole, ça montre au moins que tu as bien écouté. Tu t’en rappelais, Lucas, que j’avais déjà mentionné cette médaille ?

– Bien sûr, mais la première fois, tu n’avais pas fait allusion au petit dessin.

– Bravo, les enfants, fit Bernadette. Mais de grâce, laissez donc Jean poursuivre.

– Chaque année, une troupe de cavaliers se présentait devant le campement. Ils étaient vêtus de tuniques blanches, comme tous les bédouins, mais portaient des turbans rouges comme du sang, avec une ceinture noire, ce qui leur donnait l’air d’étranges soldats. Toutes les filles, dès qu’elles entendaient au loin le bruit des sabots sur les cailloux, apeurées, couraient se cacher, allant soigneusement s’accroupir parmi les moutons. Chaque fois, le père ordonnait qu’on choisît cinquante chèvres et cinquante brebis et qu’on les leur donnât. Cela représentait une grande richesse pour ces gens qui, faute de rouler en voiture, ne roulaient pas sur l’or non plus. Chose bizarre, ces visiteurs semblaient ne rien donner en échange de ces bêtes, car quand on en vendait dans les oasis, lors de grandes foires, les gens offraient d’autres choses en paiement, que ce soit des dattes, de l’huile, du tissu, du blé, des chaudrons ou tout simplement de petites pièces d’or.

– Pourquoi leur donnait-on toutes ces bêtes ? S’étonna la fillette.

– C’est exactement ce que s’est demandé Hypal. Il ne s’était encore jamais étonné de la venue de ces hommes, et personne n’avait jugé bon de lui en parler, bien que leur apparition ne semblait pas être très appréciée, et terrorisait les filles. Il interrogea

donc l'un des grands frères qui l'informa que c'étaient les soldats d'Ippoté, un despote cruel, qui vivait dans le palais Donquebo de Naipalède, la grande capitale de Thépamoche. S'ils refusaient de leur donner une partie de leurs troupeaux, non seulement ils prendraient tout, mais les passeraient également au fil de l'épée. C'était la rançon qu'ils devaient leur verser chaque année.

– Si c'est un mauvais homme, pourquoi le laisse-t-on gouverner ? Questionna Hypal.

– T'es encore un gros naïf, toi. C'est parce qu'il a une grande armée, et seule une guerre pourrait le détrôner. On dit qu'il a usurpé le pouvoir en jetant le Sultan Dheim en prison, dans un sombre cachot.

– Et pourquoi les filles ont peur quand les soldats arrivent ?

– T'as qu'à leur demander.

C'est ce que fit Hypal, mais toutes celles à qui il posa cette question se contentèrent de rire avec des mouvements de la tête lui faisant comprendre qu'une telle question était stupide. Ce n'est que quelques années plus tard qu'il le comprit sans qu'on eût besoin de lui expliquer ce mystère.

– Sans doute qu'elles craignaient que les cavaliers leur volent leurs poupées. C'est quoi, passer par le fil de l'épée ? Demanda la petite Nicole.

– C'est quand on te la plonge dans le ventre, expliqua son frère, en fronçant les sourcils. Et ça fait très très très mal.

– Beurk, j'aimerais pas qu'on me fasse ça, s'indigna la fillette avec une grimace horrifiée.

– Que Dieu vous en préserve, les enfants, reprit Jean. Pour continuer mon histoire, les années

passaient, et toujours ces soldats scélérats venaient ponctionner les troupeaux. Hypal avait maintenant une vingtaine d'années. Il était devenu grand et fort, et surtout très beau. Tous les garçons le jalouaient pour cela, et leurs sœurs lui faisaient les yeux doux, bien que leur père leur interdît de penser ne serait-ce qu'un seul instant qu'elles pussent en faire leur époux. La raison : il était pauvre comme Job, car, étant un enfant trouvé, il n'hériterait de rien quand le père décèderait. Tout irait à ses enfants légitimes. Il ne pourrait donc offrir quoi que ce soit en échange d'une fille à marier. Il était bien traité, mais ne possédait toujours que son bâton et sa petite médaille. C'était maintenant un berger expérimenté, et il faisait paître plusieurs centaines de bêtes, en compagnie de petits mômes qu'il initiait à cette occupation de plein air. Un jour, alors qu'il paissait ses bêtes près d'une grande oasis, il vit une vieille femme qui était prise à parti par des brigands. Il ne l'avait encore jamais vue, mais il est vrai que de nombreuses gens vivaient là, et de pauvres veuves subsistaient avec deux ou trois bestioles qu'elles faisaient brouter dans les environs. Elle essayait de défendre ses quelques brebis que les malfaiteurs voulaient lui voler, et elle était, à l'évidence, tout à fait impuissante. Hypal leur jeta des pierres avec sa fronde, se contentant de leur frapper les jambes pour qu'ils s'enfuissent. Ces quelques hommes n'eurent d'autre choix que de détalier, pour échapper aux projectiles, car ils se rendirent compte qu'ils ne pourraient lutter contre un si bon frondeur.

– Tu es sûr qu'un frondeur, c'est quelqu'un qui se sert d'une fronde ? L'interrompit Irène.

– Bien évidemment non. C'est un récalcitrant, en quelque sorte un révolté, qui n'accepte pas l'autorité

établie. Le type même du frondeur est le révolutionnaire. Mais comme il n'y a pas de mot pour les lanceurs de cailloux, il faut bien en créer un, non ? Il est certain qu'un jour ou l'autre chacun a dû être inventé par quelqu'un. Alors, tant pis pour les dictionnaires. On va quand même pas attendre jusqu'à perpétue que les académiciens se décident à appeler un chat un chat, tu ne crois pas ?

– Tu fais plaisir à Nicole avec ta logique. Alors, cette vieille femme ?

– Pour le remercier, elle lui offrit une de ses brebis. Une bête malingre, au vilain poil, presque galeuse, dont personne ne voudrait et qu'aucun des fils du maître ne convoiterait. Il ne souhaitait pas de récompense, n'étant pas un vulgaire mercantile, mais avait le sentiment que la vieille se moquait de lui. Néanmoins, c'était la première fois qu'il avait un animal bien à lui, quoique dans un état pitoyable.

Cette histoire, débitée par morceaux, ponctuait les soirées à la scierie, et les enfants étaient ravis. Ils attendaient la suite avec expectation, car à cette époque les petits n'étaient pas blasés par l'infini des émissions qu'ils ingurgitent aujourd'hui à la télévision, et avaient encore un esprit neuf, capable d'émerveillement et d'imagination.

– Tard le soir qui suivit l'incident avec la vieille femme, poursuivit Jean, Hypal était allongé sous les étoiles qui étincelaient dans la voûte céleste, car il passait parfois la nuit avec ses bêtes quand il se trouvait trop loin du campement pour rentrer le soir. Sa brebis semblait savoir qu'il était à présent son maître, car elle demeura près de lui toute la journée. Elle était allongée à proximité, paraissant endormie. Il repensait aux événements qu'il venait de vivre,



satisfait d'avoir défendu cette pauvre malheureuse, mais estimant qu'elle aurait mieux fait de s'abstenir de le remercier plutôt que de lui offrir un si misérable cadeau. A chaque instant cette pauvre bestiole semblait prête à rendre son âme de fabricante de laine. Sans qu'il en fût conscient, les étoiles disparurent de son esprit et il s'endormit.

– S'il y avait un orage, comment ferait-il pour se mettre à l'abri, s'étonna la petite Nicole, qui ne concevait pas qu'on pût ainsi dormir avec le seul ciel comme plafond.

– Il n'était pas en sucre, il n'aurait pas fondu, se moqua son frère.

– Les gens qui vivent près de la nature ont des capacités que nous n'avons pas. Ils savent lire le temps qu'il va faire, et agissent en conséquence. Hypal était sans doute persuadé qu'il ne pleuvrait pas cette nuit-là.

– De toute façon, il ne pleut pas souvent dans le désert, dit Bernadette.

– Parfaitement, poursuivit Jean. Donc, toujours pour en revenir à Hypal, n'est-ce pas, petite Nicole, il fit un rêve étrange. Il se voyait dans une belle oasis aux sources susurrantes et aux arbres couverts de multiples variétés de fruits, dont il ne put reconnaître que les dattes, les oranges et les citrons. Il les goûtait, et ils s'avéraient délicieux, meilleurs que tous ceux qu'il avait jamais mangés. C'est alors qu'une jeune fille s'approcha de lui, en marchant avec une grâce féline dans une allée d'un superbe sable violet, qui sinuait parmi des parterres de fleurs. Elle était vêtue d'une robe de soie aussi bleue que l'azur du ciel, avec une écharpe blanche. Ses cheveux blonds et bouclés,

très longs, étaient ornés de magnifiques fleurs toutes embaumées, et son visage était comme celui d'un ange, d'une beauté merveilleuse.

– C'était une fée. Il paraît qu'elles n'apparaissent que dans les rêves, assura Nicole.

– Chut. Alors, cet ange ? Fit Bernadette, qui semblait être aussi intéressée que ses petits-enfants par cette histoire.

– Alors, elle le supplia de la délivrer. Elle ne dit rien d'autre, et Hypal se réveilla. Il avait le sentiment d'avoir fait un songe bien étrange, mais regrettait qu'il n'eût duré que si peu de temps. Comme cette apparition était extraordinaire... Il ne comprenait pas du tout pourquoi cette céleste beauté lui avait dit cela. La délivrer... mais de quoi ? Il pensa que, décidément, des rêves sont parfois bien étranges et n'ont aucun sens. Toutefois, la beauté du jardin et la douceur des fruits étaient toujours dans son esprit, comme s'ils eussent été réels. Les étoiles brillaient toujours au-dessus de lui. Il les observait en pensant à tout ceci, puis se rendormit.

– J'aimerais bien faire des rêves comme ça, dit Bernadette.

– N'est-ce pas, continua Jean. Toujours est-il que, dorénavant, chaque nuit, Hypal retrouvait cette jeune femme dans ses songes. Elle lui disait chaque fois des choses supplémentaires, et finit par lui demander de tout quitter, sans avertir personne, et de partir dans un pays qu'elle lui indiqua, qui se trouvait vers le sud à une quarantaine de jours de marche. Mais toujours, elle achevait ses étranges discours par : délivre moi.

– Qu'est-ce que tu aurais fait, toi, est-ce que tu serais parti ? Demanda Nicole à son frère.

– Bien sûr, si une telle fée me le demandait, je n'hésiterais pas un seul instant. Mais je lui demanderais de me laisser manger les fruits de son jardin.

– Ça ne m'étonne pas de toi, espèce de petit gourmand, souligna Irène. Alors ?

– Donc, en secret, Hypal prépara son départ. Il prit sa fronde, de belles pierres bien rondes et dures, une grosse outre d'eau, des provisions, les quelques vêtements qu'il possédait, en fit un ballot qu'il accrocha à son bâton, et, tôt un matin, alors que tout le monde dormait encore, il partit sous la clarté de la lune. Il s'était déjà éloigné du campement quand il entendit un petit trotinement derrière lui. C'était sa brebis misérable et galeuse qui le suivait.

– Si tu veux venir avec moi, tu vas devoir beaucoup marcher, car je vais loin. Mais, tout bien réfléchi, je crois que tu as raison. Ils n'auraient pas voulu de toi dans le troupeau et t'auraient chassée, car tu ne dois même pas être mangeable, lui dit son maître, comme si elle pouvait le comprendre.

Elle sembla répondre par un faible bééééé, et vint caresser sa petite tête bouclée contre sa main. Dans la journée, il lui donnait à boire dans le creux de sa paume, et lui laissait le temps de brouter les quelques plantes qu'elle pouvait dénicher entre les caillasses éparpillées sur un océan de sable. Finalement, il se dit qu'il l'aimait bien, cette petite brebis, et qu'elle était bien courageuse. La nuit, Hypal retrouvait la merveilleuse beauté dans ses rêves, et elle lui indiquait la route à suivre. Et, toujours, sans jamais faillir, elle achevait ses instructions par : délivre moi. Le berger se demandait bien de quoi elle voulait être délivrée, car il n'aurait pas demandé mieux que de se retrouver

prisonnier avec elle dans le jardin paradisiaque où il la rencontrait. En dépit de cette énigme, il poursuivait son voyage, en renouvelant ses provisions et son eau dans les oasis qui s'échelonnaient de loin en loin le long de la piste. Ne transportant aucune richesse, et sa brebis donnant plus de dégoût que d'envie, il était à l'abri des brigands et n'eut pas à user de sa redoutable fronde pour sauver sa vie.

Le paysage changeait, et les ergs et regs firent place à la savane.

– C'est quoi, les ergs et regs ? Interrogea Lucas.

– Des zones de sable ou bien de cailloux. Mais ne m'en demande pas plus, je n'ai jamais pu me rappeler lequel était le sable, ou bien les cailloux. Bref, la jeune femme, toujours en songe, lui indiqua le lieu où il devait se rendre, et qui rencontrer. C'était à Bledpomé, une petite ville au bord d'un grand fleuve, où s'ébattaient d'énormes hippopotames, qui vous laissaient tranquilles tant qu'on ne venait pas les chagriner. Hypal n'en avait jamais vu, et fut très impressionné par ces monstres qui émettaient de puissants coups de trompe, comme ceux des navires. Toujours accompagné de sa petite brebis, qui bêlait faiblement de temps en temps, il se dirigea vers une très grande construction en torchis, dont les hauts murs étaient hérissés de grosses branches qui servaient à y installer des échafaudages pour de fréquentes réparations, après les grosses pluies, et qui ressemblait à une étrange mosquée ou autre bâtisse de ce genre. Il se dirigea vers la grande porte toute sculptée et incrustée de gros clous de bronze. Des gardes se tenaient là, et ils lui demandèrent d'un ton sévère ce qu'il voulait. Ils avaient de grandes et

redoutables lances, et de gros poignards serrés dans leur ceinture.

– Je voulais vous montrer cela, dit-il en leur tendant sa médaille, comme le lui avait demandé la fée lors de ses visites nocturnes.

Les gardes entamèrent de grandes palabres entre eux, puis, finalement, l'un d'eux lui demanda où il l'avait obtenue.

– Je l'ai toujours eue. Quand on m'a trouvé dans un panier, sur un dromadaire mort, alors que je n'étais qu'un petit bébé, je l'avais autour du cou.

– Toi et ta brebis, suivez-moi.

L'homme le conduisit, par un dédale de couloirs plus ou moins sombres, dans une petite pièce meublée d'une vieille table et d'un banc guère plus jeune, et lui demanda d'attendre et de surveiller son animal. Hypal en profita pour lui donner à boire et lui prodiguer quelques caresses, car il commençait à bien l'aimer en dépit de son poil clairsemé, de ses côtes saillantes et de vilaines croûtes plus ou moins purulentes qu'elle avait sur la peau. Quelque temps plus tard, un vieillard, flanqué d'une poignée de soldats bien armés, entra dans la pièce.

– Montre ta médaille, lui intima l'un d'eux.

Un peu inquiet, Hypal tendit la petite plaque de cuivre au vénérable vieux, qui se tenait bien droit dans une tunique blanche brodée de motifs dorés, et avec un turban bleu sur ses longs cheveux couleur de neige. Après l'avoir longuement examinée sous toutes ses faces, il posa de nombreuses questions au jeune homme, pour s'assurer qu'il ne mentait pas. Ensuite de quoi, il lui rendit son bijou rustique et s'inclina avec respect et émotion devant lui.

– Te voici enfin de nouveau chez les tiens, Prince Hypal. Le grand Dieu de la terre t’a préservé. Gloire lui soit rendue.

Il claqua dans ses mains, et des serviteurs apparurent.

– Préparez tout pour le prince Hypal qui vient de revenir chez son peuple. Dans trois jours, nous célébrerons son retour.

Hypal, qui ne comprenait rien à rien, demanda des explications. Le vieillard lui dit qu’il aurait toute satisfaction, mais que pour le présent, il devait se reposer et surtout se préparer pour rencontrer ses sujets.

Bien, suite au prochain numéro, il est temps de dormir, les enfants, et peut-être la belle fée viendra-t-elle vous voir.

– Je voudrais bien, dit Lucas.

– Moua aussssi, minauda sa petite sœur. Mais j’ai hâte de savoir la suite.

Le lendemain Jean poursuivit sa narration, qui était devenue un incontournable rituel.

– On invita Hypal dans un grand salon, aux épais tapis et parsemé de gros poufs de cuirs multicolores et brodés de motifs géométriques, où on lui présenta de lourds plateaux de fruits et de victuailles, dont de pantagruéliques loukoums. Il n’avait jamais rien vu d’aussi beau et croyait être dans le plus magnifique palais de la terre. Malgré tout, le jardin où il rencontrait la déesse dans ses rêves dépassait tout en superbe. Sa brebis, toujours à ses côtés, et que personne ne songeait le moins du monde à chasser, grignotait quelques friandises que son maître lui tendait, et ne dédaignait pas de grosses bananes. Le

prince était néanmoins étonné qu'on accordât tant de considération à sa bestiole pouilleuse. Après ce temps de repos bien agréable, on le fit pénétrer dans une espèce de hammam, où un petit bassin d'eau chaude n'attendait plus que lui, avec des serviettes et du savon en forme de pâte moelleuse et parfumée, qui moussait en absolvant la peau de toutes les souillures de semaines de marche dans la poussière et la sueur. Hypal resta bien une heure dans son bain, savourant cette étrange aventure qu'il était en train de vivre. C'était la toute première fois de sa vie qu'il prenait ainsi d'aussi luxueuses ablutions. Il ne se plongeait que rarement dans des bassins d'occasionnelles oasis, et dans le désert, les douches étaient inconnues et les soins corporels réalisés avec le strict minimum de flo... d'eau, qui était rare et principalement utilisée pour la boisson et la cuisine.

Lui, un prince... incroyable. Mais que lui était-il arrivé, pour qu'on le retrouvât ainsi abandonné sur le bord d'une piste caillouteuse, où il ne s'en fallut de peu qu'il ne rejoignît le dromadaire dans le trépas.

Les serviteurs lui avaient préparé de nouveaux vêtements, ses hardes, après toutes ces semaines de voyage dans le désert, partant en lambeaux. Après avoir revêtu une belle robe couleur d'émeraude, toute rehaussée de motifs en fil d'or, il avait vraiment l'air d'un prince. Sans qu'il le demandât, sa brebis fut savonnée dans le bassin où il venait de se baigner, et cette petite bête semblait très heureuse qu'on la lavât ainsi, ce qui devait faire le plus grand bien à sa pauvre peau. Bien que sa nouvelle apparence l'eût plus destiné à porter des bijoux d'or que sa chaînette de cuivre, Hypal ne voulait pas s'en séparer, et il est

probable qu'il l'aurait jusqu'à la fin de sa vie autour du cou.

– C'est normal, vu qu'il l'avait depuis sa naissance, dit Bernadette, qui, inconsciemment, se prenait au jeu.

– Oui, c'est compréhensible. Donc, une fois notre prince présentable, il fut réintroduit dans le grand salon et le vieillard vint le rejoindre.

– Prince Hypal, je vais à présent te dévoiler le mystère de ta naissance. Ton père est le Sultan Dheim. Quand tu es né, Ippoté, ce cruel despote, aidé par les sorcelleries du mage Hicien, le détrôna et le jeta en prison, afin d'usurper sa place. Comme tu étais une grande menace pour lui, il voulut te tuer, mais ta mère, au prix de sa vie, te sauva en te cachant dans le panier où on t'a trouvé, à l'insu de tous, dans une caravane qui passait par là. Le dromadaire, probablement bien vieux, dû mourir avant d'atteindre l'oasis, et fut tout simplement abandonné sans autre forme de procès. Sans doute une étrange providence t'a protégé la vie. Depuis, Ippoté se considère comme le prince en titre, et fait régner la terreur avec ses sbires aux turbans rouges. La médaille que tu portes fut gravée en hâte le jour de ta naissance. Le symbole au dos est l'emblème de la dynastie de tes ancêtres, qu'Ippoté fit disparaître partout, afin que tout ce qui pouvait rappeler ton illustre famille fût enfoui dans l'oubli.

– Et toi, noble vieillard, qui es-tu ?

– J'étais Conium, un grand vizir à l'époque de ton père. J'ai pu fuir avec ceux qui voulaient lui rester fidèles.



– Et pourquoi n’as-tu pas levé une armée pour rétablir le sultan sur son trône ?

– C’est impossible. Ippoté tient tout son pouvoir du sorcier Hicien, qui fait de grands prodiges. Il y a une puissante prophétesse dans ce pays. Elle a donné un oracle : seul un membre de la famille royale pourra vaincre ce mage perfide. Et toi, prince Hypal, est l’unique descendant vivant du malheureux sultan, qui croupit en prison depuis vingt longues années.

– Pourquoi Ippoté l’a-t-il gardé en vie ?

– C’est un homme cruel, et il prend plaisir aux souffrances de ton père.

– Quel méchant homme, s’esclaffa Nicole. Ce n’est pas bien de faire du mal aux gens comme ça.

– Sans doute, dit Jean. Alors Hypal demanda comment il lui serait possible de vaincre le mage Hicien, ce fourbe démon qui donnait toute sa puissance au cruel Ippoté. Le vieillard lui répondit que seule la prophétesse pourrait le lui révéler, et que s’il le désirait, une caravane partirait dans une dizaine de jours pour aller là où elle vivait, à une quinzaine de jours vers le sud, au bord du grand fleuve. Que d’ici là, il était invité à se reposer pour reprendre des forces, et à inspecter les troupes restées fidèles au sultan Dheim, son père, que lui seul pourrait réintrôniser sur le trône. Néanmoins, il était un peu triste, car la belle et mystérieuse fée avait cessé de lui apparaître en songe.

– On se croirait au pays des Mille et Une Nuits, remarqua Irène.

– Vu que ça se passe à la même époque et dans la même région, c’est un peu inévitable, non ? Mais nous attendrons demain pour partir rendre visite à la

prophétesse Alonique, près du grand fleuve Quicoul, là où s'ébattent des... des...

– Des hippopotames, fit la fillette espiègle.

– Et pourquoi pas des crocodiles ? Remarqua son frère.

– Il doit certainement y en avoir, aussi nous devons être prudents. Bonne nuit, à présent.

Chaque soir, Jean se creusait la cervelle pour imaginer la suite de son histoire, car il eût été impensable qu'il faillisse, tant les enfants étaient passionnés et attendaient la suite avec impatience. Il faut dire que même les femmes aimaient ces moments agréables avec les petits, et trouvaient un grand plaisir à écouter le conteur leur titiller l'imagination.



## Chapitre quatre

### Vaincre Hicien

Les journées s'écoulaient rapidement à la scierie, et, inmanquablement, après les dernières notes des leçons de piano, où les enfants progressaient de manière étonnante, ce qui ravissait leurs mère et grand-mère, elles se terminaient dans la chambre des petits où Hypal poursuivait ses aventures.

– Le lendemain, dans l'après-midi, les troupes restées fidèles au sultan Dheim se réunirent avec chevaux et méharas, dans leur plus bel accoutrement, pour acclamer leur prince Hypal, qui allait, croyaient-elles, leur donner la victoire sur le perfide Ippoté, et rétablir le sultan sur le trône. Tous les sabres tirés au clair brillaient sous le soleil en s'agitant, comme une forêt métallique secouée par une tempête rugissante. Il faut dire que le brave Hypal était encore peu accoutumé à toute cette gloire qui s'abattait littéralement sur lui, car la veille il n'était encore qu'un enfant trouvé, et un simple berger aussi riche et influent que le dernier des plus pauvres. Toutefois, il se peut que l'adage qui prétend que l'habit ne fait pas le moine ne soit quelque peu erroné, car les riches

vêtements dont il avait été revêtu lui donnaient une certaine prestance, et, par la même occasion, une réelle assurance. Alors qu'il se tenait debout, en compagnie du vieillard Conium, ancien vizir, tous les capitaines se présentèrent pour lui promettre solennellement allégeance, tout en se frappant la poitrine du poing et en s'inclinant avec respect. Ce rituel accompli, un profond silence se répandit sur cette vaste assemblée de plusieurs milliers d'hommes, et même chevaux et dromadaires s'abstinrent qui de hennir, qui de blatérer. Il est évident que le prince devait à présent prendre la parole, chose à laquelle il n'était pas du tout préparé. Quoiqu'il en soit, une grande certitude se présenta avec évidence à son esprit, et il sut qu'il avait le choix entre deux partis : ou leur parler, ou ne pas se taire. Quelle que fut l'option prise, il lui fallait faire vibrer ses cordes vocales, et c'est ce qu'il fit, après s'être raclé la gorge.

– Soldats, je vous conduirai à la victoire, et nous écraserons l'usurpateur Ippoté. Je fais le serment que mon père, le sultan Dheim, sera rétabli dans son règne et libérera le royaume des brigands qui l'oppriment. Et vous, combattants fidèles, vous serez couronnés de gloire, dans une si noble cause.

Puis, brandissant son cimenterre étincelant, à la poignée d'or sertie de pierres précieuses, il hurla de toutes la force de ses poumons : « Vive le sultan Dheim, et gloire et longue vie à sa majesté ». Cette exhortation fut reprise avec puissance par tous les soldats, ce qui acheva cette cérémonie, et donna le coup d'envoi à une grande beuverie, les hommes d'armes, à chaque époque, ayant toujours démontré la force de leur bravoure en éclusant soit des tonneaux,

soit des bouteilles, ou bien des cruches, si ce n'est des pichets, voire des chopes ou encore des outres de boisson forte. En ce qui nous concerne, il s'agissait de vin de palme, suffisamment alcoolisé pour libérer les troupeaux d'éléphants roses.

– Pourquoi des éléphants roses ? S'étonna Lucas.

– Il paraît que quand on est saoul, on a d'étranges visions, et certains prétendent voir ce genre de bestioles, avança Bernadette. J'espère bien que toi, tu n'en apercevas jamais.

– Ça doit être amusant. J'aimerais bien les voir, moi, les éléphants roses, dit Nicole.

Ne jugeant pas que ces dernières et audacieuses paroles méritaient qu'on s'y attardât, Jean poursuivit :

– Quelques jours plus tard, une grande foule s'était rassemblée sur une vaste place, semi-ombragée d'énormes baobabs, aux troncs colossaux. Plus d'une centaine de chèvres et de moutons rôtissaient en tournant lentement autour de longues broches manipulées par toute une escouade de gamins, fiers d'accomplir leur office, tandis que d'autres approvisionnaient les feux. Une bonne cinquantaine de joueurs de tam-tams se préparaient à distiller de puissants décibels, installés non loin de plusieurs gros tonneaux et d'un amoncellement de Calebasses de noix de coco ou de courges séchées. Quelques tapis supportaient un magnifique siège de bois de rose incrusté de nacre et de perles, où le prince devrait s'asseoir pour honorer la fête de son ineffable présence. Dans ses oracles, la prophétesse avait annoncé le retour de cet homme qui libérerait le royaume de la tyrannie, et le fait qu'il soit enfin revenu était suffisant pour remplir la population de

joie. Quand Hypal prit place, accompagné des dignitaires, il fut fortement acclamé, et dut s'adresser à la foule. Que pouvait-il leur dire d'autre que son intention d'écraser la vermine d'Ippoté qui les tyrannisait de son despotisme, et qu'il était bien content d'être là pour libérer son papa qui se languissait dans un sombre cachot, en se demandant quand le fiston allait se décider à le réintégrer dans le palais ? Toutefois, il omit de leur dévoiler sa satisfaction d'avoir troqué son état de pauvre berger contre celui d'un prince adulé et couvert d'honneurs, avec des serviteurs zélés pour lui frotter le dos quand il se prélassait dans son bain. Mais, honnêtement, le désir de tous était qu'il fût bref dans son discours, et que la fête commençât, afin que les calebasses ne continuassent pas à se dessécher davantage sous le soleil de la savane. C'est pourquoi, dès qu'il ferma son clapet, tous hurlèrent leur vénération pour leur prince, afin de marquer le coup, et se précipitèrent vers les tonneaux, pour les ponctionner comme on le fait à un malheureux cirrhosé atteint d'ascite.

– Mais c'est horrible. C'est quoi, un sirosé et l'acite ? Demanda la fillette.

– C'est quand on veut voir les éléphants roses, répondit sa maman. Les gens qui boivent trop d'alcool risquent d'en devenir très malades. Leur foie peut être atteint d'un trouble qu'on appelle une cirrhose, et il se produit de l'ascite, un liquide qui se répand dans leur ventre, qui les fait gonfler, et qu'il faut évacuer en leur enfonçant une grosse aiguille dans le bide.

– Ils pourraient éclater, autrement ?

– Ce n'est pas impossible. Mais les tonneaux, eux, ne risquaient rien. N'est-ce pas, Jean ?

– Assurément. Quoique sous le soleil, avec les vapeurs, on ne sait jamais. Ces gens préféraient jouer la carte de la prudence.

– Ça m'étonnerait bien que ce soit la raison pour laquelle ils se sont précipités vers les barriques, affirma Bernadette.

– Sans doute, sans doute, opina Jean. Mais peut-on faire la fête sous le soleil sans se rafraîchir la glotte ? Plusieurs groupes dansaient, virevoltaient, dans de beaux costumes bigarrés. Des cavaliers faisaient des prouesses d'acrobatie, et démontraient leur valeur en décapitant au grand galop quelques misérables chevreaux qui tentaient de fuir en poussant de pitoyables bêlements, et dont les dépouilles étaient ensuite données aux plus démunis parmi le peuple.

– Alors, ça, c'est vraiment pas gentil, s'indigna Nicole.

– Pour qui ? Demanda sa maman. Pour les bêtes ou pour les malheureux ?

– Ben... Pour les petits chevreaux, bien sûr.

– Doit-on te dire et redire qu'il faut bien que les gens mangent, lui répondit son frerot.

– Oui, mais quand même...

– Bien, dit Jean, dans le courant de l'après-midi les carcasses rôties étaient à point pour qu'on les dégustât, et, avec de longs couteaux, les gens se taillaient de gros morceaux dans lesquels ils mordaient à pleines dents, l'air ravi. Par déférence, on présentait les meilleures parts au prince, sur des plateaux de cuivre brillant, qu'Hypal ne dédaignait pas et engloutissait sans se forcer. Sa petite brebis était blottie contre ses pieds, ressentant sans aucun doute toute l'horreur de voir ainsi sa parenté cuite et



dévorée, mais remerciant vraisemblablement le ciel d'échapper au carnage. Ces festivités se prolongèrent toute la nuit, et au petit matin, seuls les os, dépouillés de toute leur viande, étaient abandonnés aux chiens. Il ne restait plus rien à boire, et chacun, après avoir salué le prince, qui était quelque peu fatigué, s'en retourna chez soi. Quelques jours plus tard, l'expédition était prête pour le mener là où vivait la prophétesse Alonique. Des chevaux, des dromadaires pour porter les bagages et les vivres, sans oublier quelques présents pour la diseuse d'oracles, s'étendaient sur une centaine de mètres. A ton avis, Lucas, combien aurait-il fallu de caravanes comme celle-ci pour qu'elles s'étalent sur un kilomètre ?

– Ben, un certain nombre. Cent mètres, du dis... Dans un kilomètre, on a... Euh, maman, ça fait combien de mètres, un kilomètre ?

– Mille, gros cancre.

– Alors, on divise mille par cent et ça devrait faire... dix, tonton.

– Bravo. Une cinquantaine de soldats et autant de tambourineurs accompagnaient le convoi, mais parcourraient le chemin sur leurs deux pieds, de même que la brebis d'Hypal qui faisait partie de l'aventure, mais elle, bien entendu, trotterait sur ses quatre pattes. Voyager dans la savane était périlleux car il s'y trouvait... Dites, les enfants, qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir dans cette région qui soit un péril pour les voyageurs ?

– Les moustiques, avança la fillette.

– Oui, sans doute, mais encore ?

– Les ronces et les épines, ajouta son frère.

– On peut effectivement l’ajouter. Mais quoi d’autre ?

– Vous n’avez jamais entendu parler des lions, des panthères, des crocodiles, des hyènes, des guépards, et aussi des rhinocéros, des buffles et des éléphants, leur demanda Irène.

– Sans oublier les anthropophages et les cannibales. Euh... Je crois que c’est la même chose, en fait, ajouta Bernadette.

– Ben dis donc, tonton, il était dangereux, ton pays, dit Nicole.

– Plutôt, oui, poursuivit Jean. C’est pour cette raison qu’un déplacement dans une telle contrée devait être bien préparé, et les soldats étaient armés de longues lances et de leurs sabres, tandis que, pour faciliter les choses, les autres se tenaient autour du convoi et frappaient de gros tam-tams pour effrayer les bestioles. Cependant, il arrivait qu’un lion, ne se rappelant plus qu’il devait être intimidé, s’approchât tout près, dans l’espoir que ces étranges singes qui faisaient du vacarme fussent plus comestibles que ces espèces de créatures bizarres dont ils frappaient à coup redoublés les peaux tendues pour les amener à gémir en un grand raffut.

– Alors, que se passait-il ? S’inquiéta la fillette.

– Ben, ils se faisaient bouffer, pardi, assura son frangin.

– Lucas, tu sais que je n’aime pas quand tu parles comme ça, le réprimanda sa mère. Et tu oublies les soldats avec leurs lances qui étaient là pour les protéger.

– Oui, maman, mais si le lion était bien caché, ils n’avaient peut-être pas le temps de venir les défendre. Hein, tonton, que c’est vrai.

– Certainement, car il était inévitable, hélas, que certains se fissent manger par les fauves. C’est pourquoi on voyageait toujours en troupe assez nombreuse, afin qu’en dépit des pertes, il restât suffisamment de monde pour demeurer efficace jusqu’à l’arrivée. La nuit, c’était une autre affaire. Que pouvaient-ils bien faire pour éloigner tous ces monstres et avoir l’esprit tranquille afin de dormir ?

– Ils se relayaient, et faisaient la garde à tour de rôle, avança la petite gamine.

– Je dirais plutôt qu’ils devaient faire du feu, car ça fait peur à toutes les bêtes, proposa Bernadette, qui finissait par oublier que cette histoire était pour égarer les enfants, et leur était bien sûr réservée.

– Exactement, reprit Jean, mais vous avez raison toutes les deux. On se relayait pour entretenir les feux, et ainsi chacun pouvait avoir quelques heures de sommeil en une relative sécurité. Hélas, l’expérience a montré que certains animaux ignoraient qu’ils devaient avoir peur du feu, et dégustaient les gens, les surprenant dans leur sommeil, et leur offrant le plus terrorisant des réveils. Généralement, on se réveille d’un cauchemar, mais là, c’est le contraire, on s’y réveillait. Certains fauves ont été de terribles fléaux, et on cite le cas de plusieurs lions qui ont chacun tué des centaines de personnes, avant qu’ils ne soient eux-mêmes abattus. Quoiqu’il en soit, à force de marteler les tam-tams et de bivouaquer sous les étoiles, la caravane se rapprochait du lieu où vivait Alonique, la prophétesse. C’était une petite bourgade du nom de Trouperdhu.

Dodo, les enfants, suite au prochain numéro.

C'est ainsi que jour après jour Jean poursuivait cette histoire.

– La prophétesse, continua Jean le lendemain, vivait dans une maison de bois, toute bariolée de couleurs vives, et rehaussée de nombreuses sculptures représentant des lézards, des crocodiles, des tortues, des serpents, apparemment que de bestioles se traînant plus ou moins sur le sol. La caravane s'installa dans une espèce de caravansérail, constitué d'une longue clôture d'arbustes épineux atteignant cinq mètres de haut, ce qui faisait une barrière quasi infranchissable pour les fauves. Seuls des sauriens auraient pu se glisser en se faufilant dans une éventuelle faille étroite, mais ces redoutables gloutons préféraient se contenter des rives du grand fleuve et des nombreux bancs de sable, où, après s'être prélassés au soleil pendant des heures, ils se mettaient en quête de proies venues se désaltérer, malgré un danger toujours omniprésent.

– Faut vraiment avoir soif pour risquer de se faire dévorer, fit Lucas.

– Malheureusement, ce n'est pas en suçant des cailloux qu'on se réhydrate, et boire est vital. Les bestiaux n'ont que deux options : hasarder de se faire boulotter, ou bien être assurés de mourir de soif. Pour sûr qu'ils préfèrent tenter leur chance, et la plupart ne se font pas trucider, sinon il y a belle lurette qu'il n'y en aurait plus, et même les crocodiles finiraient par mourir de faim, remarqua Irène. Mais ces monstres sont sages, ils ne mangent que ce qu'il faut, et laissent le gibier se reproduire.

– Très juste, opina Jean. Des cases couvertes de palmes se dressaient à l'intérieur du vaste enclos, permettant aux voyageurs de dormir abrités d'éventuelles pluies, mais pas des moustiques, des tiques et d'occasionnels serpents, sans parler de méchantes fourmis ou des scolopendres aussi venimeux que les scorpions qui pullulaient dans les broussailles et se terraient sous les pierres. Et la nuit, il était nécessaire de conserver ses chaussures ou de s'emmitoufler les pieds, pour éviter d'être saigné par les vampires, qui vous mordaient sournoisement le gros orteil, pendant votre sommeil, et léchaient le sang qui s'écoulait en hémorragie, vu qu'ils vous salivaient un produit anticoagulant dans la blessure.

– J'connais pas tous les mots, mais je comprends que c'est pas drôle. Je préfère voyager à la maison, où il n'y a pas toutes ces sales bêtes, affirma Nicole, horrifiée.

– Tu n'es qu'une petite trouillardarde, lui lança son frère.

– Parce que ça te plairait, à toi, qu'on te suce le sang pendant que tu dors ?

– Moi, je serais riche, et j'aurais des serviteurs qui veilleraient sur moi et chasseraient même les moustiques, mademoiselle la peureuse.

– Excuse-les, Jean, dit Irène. Ils adorent se chamailler. Donc ?

– Le lendemain, Hypal envoya un serviteur auprès d'Alonique pour obtenir une entrevue. Il lui confia une bourse gonflée de pièces d'or sonnantes et trébuchantes, pour offrir à la prophétesse en échange de ses oracles. Cet homme ne vit que la servante, qui, après avoir disparu un long moment avec l'or, revint

pour dire que sa maîtresse recevrait le prince dans l'après-midi. Donc, le moment venu, toujours accompagné de sa petite brebis galeuse, Hypal se présenta devant le portail coloré de l'étrange demeure. L'un de ses soldats donna un coup de maillet, qui était suspendu à une chaîne, sur une forte cloche au bronze brillant, accrochée à un gros anneau à côté d'un vantail. La servante se présenta, toute vêtue de noir comme le sont la plupart des femmes âgées, et le prince fut stupéfait dès qu'il la vit.

– Mais tu es la vieille que j'ai défendue près de l'oasis, alors que des brigands voulaient te dérober tes quelques bêtes. Que fais-tu ici, ou bien plutôt, que faisais-tu là-bas ?

– Ici, répondit-elle d'une voix douce, ce n'est pas moi qui répond aux questions, mais ma maîtresse. Je vois que tu as bien traité la brebis que je t'ai donnée pour te remercier de ta générosité et de ton courage. Elle peut te suivre, mais que ton serviteur attende ici, dans cette pièce.

C'était ce qu'on pourrait appeler une salle d'attente, expliqua Jean, meublée de poufs et décorée de plats de cuivre ciselé posés sur des tables basses semblables à de larges tabourets, qui supportaient de petits verres multicolores et de grandes théières miroitant dans la lumière. C'était là que patientaient les gens qui venaient consulter la prophétesse, et on leur offrait du thé à la menthe très sucré, qu'on versait dans les gobelets en un mince filet de liquide tout en relevant la théière, pour faire mousser et en dégager l'arôme, coutume qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Hypal s'imaginait qu'Alonique était, comme la servante, une vieille femme aux cheveux blancs plus ou moins hirsutes, ridée comme une vieille pomme,

aussi bronzée qu'un ancien parchemin, et vêtue d'une austère tunique de poil de chameau, terne comme la poussière des pistes. On l'introduisit, au bout d'un corridor aussi bariolé que la façade de la maison, dans un vaste salon au milieu duquel d'étranges objets reposaient sur une grande table de bois noir. Un fourneau se tenait dans un coin, sous une petite marmite, et des meubles à étagères donnaient asile à nombre de pots aux couvercles bombés, comme chez les anciens apothicaires. Une bibliothèque était chargée de gros livres donnant l'impression de dater d'une vénérable antiquité. Quelques sièges recouverts de peau de léopard et de sempiternels poufs complétaient le mobilier. La servante l'invita à s'asseoir, et l'informa que la prophétesse ne tarderait pas à le rejoindre. Hypal observait avec intérêt toutes les choses étranges qui étaient là, et sa brebis se blottissait à ses pieds, toute timide. Finalement, une bonne heure plus tard, Alonique pénétra dans la pièce, par une porte décorée de multiples clochettes, qui tintèrent en un étrange carillonnement quand elle l'ouvrit. Hypal fut littéralement stupéfait de découvrir une très belle jeune femme, aux cheveux aussi noirs et brillants que le plumage des corbeaux, serrés dans de jolis colliers de perles, et portant une longue tunique toute revêtue de petits coquillages dont la nacre étincelait dans le soleil, qui inondait la pièce de sa clarté, par une vaste baie. Elle était ceinturée d'un chapelet de médailles en or, qui soulignaient sa taille de guêpe. Ses yeux frangés de longs cils recourbés étaient aussi sombres que ses cheveux, et le blanc de l'œil montrait une parfaite pureté. Ses dents, qui auraient rendu jalouse la plus belle des porcelaines, éblouissaient derrière des lèvres vermeilles. Son teint

était d'un rose pale, et elle semblait exsuder la santé par tous les pores. Elle avait des babouches violettes, toutes recourbées sur le devant, et terminées par de gros cabochons d'ivoire. Cette apparition était d'autant plus étrange que la population de cette région était noire.

– Ben dis donc, elle était vraiment belle, la prophétesse, reconnut Nicole. Mais c'est quoi, exsuder ?

– Ça veut dire filtrer à travers quelque chose, se répandre doucement, comme la sueur quand il fait très chaud et que tu chahutes avec ton frère. Cette femme avait une telle force de vie que cela semblait couler hors de son corps, comme une délicieuse senteur qui s'exhale d'une fleur très odorante. Hormis la déesse qui venait le rencontrer dans ses rêves, Hypal n'avait jamais vu de femme aussi belle, et il la regardait attentivement, tout ébloui. Il s'était levé quand elle parut, mais elle l'invita à se rasseoir. Elle se posa délicatement sur un siège à côté de la table, dans un doux froufroutement de nacre, et le regarda, sans que la moindre expression n'apparût sur son visage aussi lisse qu'une peau de pêche. Elle le fixa ainsi silencieusement pendant plusieurs minutes, qui mirent le prince terriblement mal à l'aise. Finalement, elle ouvrit son admirable bouche.

– Tu es donc le prince Hypal, le fils du sultan Dheim. Tu as une grande œuvre à accomplir, et tu devras affronter seul les épreuves qui t'attendent. Aucun autre que toi ne pourra redonner le trône à ton père. Ecoute attentivement ce que je vais à présent te dévoiler. Ippôté le félon tire toute son autorité des sortilèges du mage Hicien. Aussi longtemps que celui-ci possèdera son pouvoir, l'usurpateur



demeurera invincible. Une seule chose peut paralyser ce terrible sorcier et lui ôter toute la force de ses maléfices : le venin du serpent Thin. Tu devras en enduire une aiguille et en piquer le redoutable mage, comme le fait une guêpe qui se sent menacée. Cela le rendra aussi vulnérable que le commun des hommes, et annulera tous les sortilèges dont il afflige le peuple. Il se trouvait dans le royaume des jumelles dont la beauté ravissait l'âme de tous ceux qui avaient le privilège de les contempler. Bien que leur magnificence fût égale, leur cœur était très différent. L'une était tournée vers le bien, l'autre vers le mal. Des années après avoir, grâce au pouvoir d'Hicien, usurpé le trône, Ippoté tomba sous le charme de ces deux sœurs, et voulut les épouser. L'une accepta, ravie, mais l'autre refusa avec une grande opiniâtreté, voulant rester fidèle au sultan ton père. Tous les efforts d'Hicien furent vains pour la faire changer d'avis et l'amener à accepter les avances du félon. Ce dernier, brûlant de colère devant ce refus, commanda au sorcier de la punir, et elle fut frappée d'une grande malédiction dont elle ne sera délivrée que par le venin de Thin, quand Hicien en sera empoisonné. Ippoté n'a que quelques milliers d'hommes qui lui sont authentiquement fidèles, les autres sont aveuglés par les sorcelleries de son âme damnée d'acolyte. Quand elles auront disparu, il sera aisé à ton armée de les vaincre et de rétablir le sultan dans le royaume. Mais le temps presse, car il souffre et il est à craindre qu'il ne périsse si tu ne vas pas rapidement lui porter secours.

– Le sorcier ne m'empêchera-t-il pas d'approcher cette bête ?

– Il ignore tout de cet animal et du danger qu’il représente pour lui. Son pouvoir de divination a des limites.

– Où se trouve ce serpent, afin que je puisse obtenir son venin, et comment faire ?

– La jeune-femme de tes songes te dira où le trouver. Mais tu devras l’affronter seul, comme je te le disais, et deviner comment l’occire. Son venin ne peut être conservé que dans une fiole de pizzaline, c’est pourquoi je vais t’en donner une.

– Tu connais la fée de mes rêves ? Comment peux-tu savoir de telles choses ?

– Prince, tu n’as pas à connaître cela. N’oublie pas que je suis une grande prophétesse, et que je pénètre des domaines qui te sont inconnus et interdits.

– Et Hicien, comment pourrais-je l’approcher ? Si c’est un grand sorcier, il se méfiera et connaîtra mes intentions.

– Le mage sait que tu es le seul qui puisse le terrasser. C’est pourquoi il a voulu te faire périr après ta naissance, et que ta mère t’a sauvé en te cachant dans la caravane où se trouvait le dromadaire qui portait le panier, où les bédouins t’ont trouvé. Tu devras découvrir comment faire pour le piquer du dard empoisonné.

– Vais-je réussir ? Je n’ai pas été élevé dans l’art de la guerre, et ne suis qu’un humble berger qui vient, voici seulement quelques jours, de découvrir qu’il était prince. Tout mon art consiste dans le maniement de la fronde. En dehors de lancer des cailloux et d’élever des moutons, je ne sais vraiment pas faire grand-chose.

Alonique ne répondit pas, mais versa dans un plat un liquide verdâtre qu'on aurait pu prendre pour de la bave de crapaud, ou du fiel de triton, et saupoudra dessus une poussière rouge qu'elle puisa dans un pot ventru. Ensuite, avec une longue cuiller d'ivoire, elle remua lentement le tout, puis, quand la surface du liquide légèrement visqueux devint lisse comme un miroir, elle se pencha et le scruta. Sa figure demeurerait toujours parfaitement impassible. Elle se contentait de cligner des yeux, dans un mouvement sublime de ses paupières de déesse. Finalement, après une bonne demi-heure, elle redressa son beau visage et regarda de nouveau son visiteur.

– Le destin a refusé de me dévoiler si tu réussiras ou non. Je n'ai vu que ton courage, et la droiture de ton cœur. Tu as toutes les capacités pour être victorieux, mais, n'étant qu'un homme, tu pourras également échouer et en perdre la vie. Il te serait possible de refuser de courir un tel risque, d'abandonner le royaume aux mains de ce cruel despote, et de laisser ton père périr dans l'humidité de la prison où il se languit. Tu pourrais profiter de la vie dans l'oisiveté et le luxe que ton état de prince te permet, tout en envoyant tes hommes guerroyer à ta place, comme le font la plupart des potentats. Personne ne choisira pour toi.

– Est-ce toi qui as envoyé ta servante me donner cette brebis en échange d'un service que je lui ai rendu ?

– Je me dois de te redire qu'il y a des choses que tu n'as pas à savoir, prince Hypal.

– Dis-moi, sublime Alonique, si je réussis et libère mon père le sultan, accepterais-tu de devenir mon épouse ? Ta beauté merveilleuse me trouble.

La jeune-femme resta de marbre, se contentant toujours de fixer impassiblement son visiteur, sans que le moindre frémissement de son visage ne trahît une quelconque émotion. Finalement, de sa voix subtilement séraphique et douce, elle lui rétorqua :

– Prince Hypal, cette étrange demande n’a rien à voir avec la raison pour laquelle tu es venu me consulter. Toutefois, si tu vaincs Hicien, et que tu le désires toujours, tu me reposeras cette question. Il est temps à présent que tu partes, je n’ai plus rien à ajouter.

La prophétesse Alonique se leva avec grâce dans le son délicat des petits coquillages qui la recouvraient, et, sveltement, gagna la porte aux mille clochettes pour disparaître dans un concert carillonnant. La servante vint le prier de la suivre, et le reconduisit au grand portail, accompagné du soldat et de sa petite brebis. Troublé par l’étrange rencontre qu’il venait de vivre, il ne dit rien à la vieille femme, et se contenta d’offrir une petite caresse sur la tête de son humble bestiole, seul endroit de son corps qui fût plus ou moins présentable. Elle trottinait à côté de lui, toujours aussi misérable en dépit du bon savonnage dont elle avait bénéficié.

– Tu crois qu’elle acceptera de se marier avec le prince ? S’inquiéta la petite Nicole. Elle semble si jolie... Mais peut-être que ça plairait pas à la fée qui vient le voir dans ses rêves. Elle est peut-être jalouse, non ?

– Tu n’as qu’à attendre, et tu verras bien, remarqua son frère.

– Oui, mais j’aime bien savoir, moi.

– Une vraie pipelette. Ne fais pas attention, Jean, et continue.

– Quand il revint au caravansérail, le capitaine lui demanda si cette entrevue avait porté des fruits. Le prince lui répondit qu’il le saurait le lendemain, et qu’il était plus que satisfait d’avoir rencontré la prophétesse. Durant la nuit, la fée vint le rencontrer dans le jardin paradisiaque, où Hypal se sentait si bien. Elle paraissait encore plus resplendissante qu’Alonique, et se montrait comme nimbée d’une auréole de lumière. Il est vrai que tout est généralement bien plus beau en rêve que dans la réalité.

– La prophétesse m’a dit que tu me dévoilerais le lieu où je pourrai trouver le serpent Thin, afin que je lui prenne son venin. Peux-tu m’aider, toi, ineffable déesse de mes songes ?

La superbe apparition lui indiqua nettement là où il devait se rendre. L’antre de la bête se situait dans le cratère du vieux volcan Iladézel, au cœur du royaume où sévissait le cruel Ippoté. Néanmoins, elle ne lui dit pas comment il fallait s’y prendre pour l’abattre ni quelle était sa taille. De plus, il devrait voyager seul, et ne recevoir aucune aide pour accomplir sa périlleuse mission. Il ne pourrait qu’avoir sa brebis comme unique compagnie, en plus de quelques dromadaires. Avant que le songe ne se dissipât, elle ajouta ce qu’elle avait dit à chacune de ses apparitions : Délivre-moi.

Hypal, comme le temps pressait, selon les dires de la prophétesse, repartit derechef avec sa petite troupe pour Bledpomé, où il devait se préparer à un périple solitaire long et périlleux, menaçant d’être riche en tribulations.

Tout ceci étant dit, il était temps que les enfants dorment. Jean commençait à avoir un peu mal à la

gorge à force de parler, surtout après les deux longues années de silence où il vécut en ermite fugitif. Le lendemain soir, tous attendaient la suite, femmes comprises, avec une réelle impatience.

Jean reprit donc sa narration.

– Comme il devait, pour une mystérieuse raison, voyager avec sa brebis comme seule compagnie, il chargea trois dromadaires de dattes, de galettes, de fruits, d'outres d'eau, d'une bourse garnie de pièces d'or et de vêtements de rechange, s'arma de sa fronde et d'un simple cimeterre brillant, se hissa sur un quatrième méhara, et, après avoir reçu les encouragements de toute la population pleine d'espoir, et les vivats de ses soldats, quitta Bledpomé pour se diriger vers le volcan Iladézel, où régnait le serpent Thin. Il s'était vêtu d'un simple burnous, pour avoir l'air d'un nomade ordinaire, comme on en voit tant dans le désert, car il craignait que le mage Hicien ne découvrit son voyage et ne cherchât à l'éliminer en envoyant les sbires d'Ippoté à sa poursuite. Il cheminait surtout la nuit, en évitant les campements, et recevait régulièrement les instructions de son énigmatique fée des songes, qui lui indiquait, entre autres, les oasis où il pouvait renouveler ses provisions en toute sécurité. Sa brebis trottaït auprès de lui sans se plaindre, et se montrait fort courageuse. Une fois, il fut menacé par un lion, probablement égaré, dans un défilé rocheux. Les dromadaires étaient effrayés et la petite brebis tremblait comme une feuille secouée par le vent. Hypal exhiba son cimeterre, mais le fauve semblait ignorer le danger qu'une telle arme pouvait représenter et poursuivait son avance en rugissant fortement, ce qui dévoilait des crocs pour le moins terrorisants. Le jeune homme

avait un respect pour tout ce qui vit, et tuer un animal, même agressif, lui répugnait ; en outre, en cette occasion particulière, la chose était très périlleuse, et pour lui et pour le fauve. C'est pourquoi, plutôt que de tenter d'occire ce redoutable carnivore à coups de son sabre recourbé et tranchant, avec l'issue très incertaine qu'une telle confrontation pouvait laisser entrevoir, il se saisit de sa fronde, y ajusta une caillasse bien dure, et la balança avec puissance sur le croupion de la bête. Le lion, qui n'avait pas vu venir le projectile, en ressentant cette violente douleur tout à fait inattendue, poussa un formidable couinement et détala aussi vite qu'il le put, en boitant.

– Il a dû avoir drôlement peur, Hypal. Moi, devant un lion, je préférerais avoir un gros fusil, confessa Nicole.

– Heureusement, ces fauves ne vivent pas par ici, remarqua Bernadette. Tu n'as donc pas à t'inquiéter pour tes petits mollets.

– Moi, ajouta Lucas, je lui jetterai du sable dans les yeux, et je ferai un nœud avec sa queue autour d'un arbre, comme ça il ne pourrait pas me courir après.

– Tu dis n'importe quoi, rétorqua sa petite sœur. Tu sais pas qu'il y a pas d'arbres dans le désert ? Et là où Hypal a vu le lion, c'était un défilé rocheux, il n'y avait donc pas de sable. Réfléchis un peu dans ta petite caboche avant de dire des bêtises.

– Et toi, tu tremblerais tellement que tu le raterais, le lion, avec ton fusil, et tu te ferais dévorer. On ne retrouverait que tes chaussures.

– C'est vraiment n'importe quoi, les enfants, interrompit Irène. On en était donc sur le chemin du volcan Iladézel. Alors, Jean ?

– Bien. Après quelques semaines de ce périlleux voyage, où il vit à plusieurs reprises les cavaliers d’Ippoté soulever de la poussière dans le lointain, probablement à sa recherche, il finit par arriver sur les contreforts du volcan. Des champs de lave aussi noire que l’âme du diable, fracturés d’innombrables crevasses, comme un puzzle géant et chaotique, recouvraient le sol sur une vaste étendue. Des pitons de basalte, des roches ruinformes aux teintes s’étalant des ocres clairs aux bruns foncés, des précipices, des failles, des gouffres, des ravins escarpés, formaient un paysage minéral lunaire. Aucune herbe, et, surtout, un silence presque surnaturel. Le prince s’engagea dans un petit défilé qui sinuait vers le pied de cette montagne brûlée, surgie depuis les entrailles de la planète. Non loin du cratère, il attacha les dromadaires au pied d’un roc effilé comme une aiguille, ainsi que sa brebis. Il leur donna à boire, les nourrit, puis se munit d’un petit sac de dattes, d’une outre d’eau, et s’éloigna pour reconnaître les lieux. Le cratère était un véritable gruyère : des grottes, des galeries, un dédale complexe de salles souterraines, aussi sombres que devait l’être l’enfer. Jugeant peu prudent de s’aventurer dans ces obscurs labyrinthes fracturés et raboteux, de plus aucune Ariane n’étant là pour lui tendre un fil, et, surtout, n’ayant aucune idée de la nature du monstre venimeux qu’il venait combattre, car la fée était restée muette concernant cela, il considéra plus sage d’attendre de voir la bête avant de songer à l’affronter.

– C’est quoi, cette histoire d’une Ariane et du fil ?  
Demanda Lucas.

– Une aventure qui s’est passée voici bien longtemps, où il était aussi question d’un redoutable monstre, répondit Bernadette. Jean vous la racontera



une autre fois. Pour l'instant, restons-en au serpent Thin.

– Notre héros se cacha donc derrière une roche et attendit, écoutant attentivement. Les seuls sons qui parvenaient jusqu'à lui étaient les lointains bêlements de sa brebis et quelques blatètements de ses dromadaires. Ce furent peut-être ces bruits qui aguichèrent le serpent, car, au bout de quelques heures, Hypal entendit un frottement sur les pierres, en provenance d'une caverne. Le cœur battant, il scrutait avec anxiété ce qui allait bien pouvoir émerger de ces ténèbres angoissantes. Des roches s'entrechoquaient, des cailloux roulaient les uns sur les autres, comme les galets de la plage quand les vagues les agitent. De terrorisants sifflements résonnaient sur les parois du cratère, criblées de cavités. Finalement, le monstre apparut au grand jour. Bien que d'aspect effrayant, il était magnifique. Il devait bien faire trente mètres de long, avec un corps énorme, semblable à un gros tronc d'arbre. Sa langue aussi rouge qu'une flamme sortait de sa gueule impressionnante, tâtant de sa pointe fourchue les pierres environnantes. Ses yeux fixes brillaient comme deux escarboucles géantes. Ses écailles dessinaient des figures géométriques de diverses couleurs, et étincelaient sous le soleil, chatoyantes. Elles semblaient le revêtir de pierres précieuses, et le volcan tout entier ne devenait plus qu'un somptueux écrin pour ce merveilleux joyau vivant.

– Mais qu'est-ce qu'il mangeait ? S'étonna Nicole. Maman nous a dit que ce n'est pas en suçant des cailloux qu'on peut boire. Ça doit être pareil pour se nourrir, non ?

– Un serpent, ça ne s'alimente pas souvent. Beaucoup à la fois, mais avec de grands intervalles, qui peuvent atteindre parfois plusieurs mois. Le serpent Thin devait avaler des dromadaires sauvages qui tombaient dans le cratère. Il est probable que si l'on eût fouillé les cavernes, on aurait retrouvé des paquets d'ossements.

– A l'école, on nous a dit que les serpents ingurgitent les proies entières, et digèrent même les os. Ce sont les hiboux qui rejettent les os et les poils, et ça s'appelle des pelotes de déjection, affirma scientifiquement Lucas.

– Sans doute que le serpent Thin n'est pas un serpent ordinaire, proposa Irène.

– Exact. Donc, devant le gigantisme de la bestiole, et, surtout, en découvrant sa beauté, Hypal répugnait à le tuer. D'ailleurs, il ne voyait pas comment il aurait pu faire, car il est évident que sa fronde se serait montrée inutile, et l'attaquer au sabre eût été d'une dangerosité particulièrement démente. Il imagina donc un stratagème. Après être retourné vers ses méhara, il fit un gros ballot avec ses vêtements, qu'il enveloppa de la couverture grossière dans laquelle il se protégeait la nuit. Il l'accrocha à une longue corde, et choisit de gros cailloux pointus pour sa fronde. Ainsi équipé, il retourna se cacher derrière son rocher, au bord du cratère. Il jeta dedans le paquet de tissu, tout en ayant pris soin de bien attacher la corde à une grosse pierre. Comme le monstre était retourné dans sa caverne, Hypal fit dévaler des rochers pour faire du bruit, afin de l'inquiéter et le faire ressortir de son antre obscur. Il ne fallut pas longtemps pour que le gros animal pointe le bout de son nez. Il se dirigea vers cette boule qui l'intriguait, car tout serpent est la

curiosité même. Alors qu'il l'étudiait de la langue, pour découvrir si c'était comestible, Hypal lui jeta ses cailloux avec puissance, en faisant vrombir la fronde. Cela mit la bête en colère, et elle mordit de ses grands crochets venimeux l'étrange objet en forme de sphère, estimant probablement que c'était là la source des douleurs qu'elle ressentait dans les flancs. Sans doute très mécontent, le serpent regagna sa tanière, ayant trouvé cette chose particulièrement immangeable. Avez-vous une idée de la raison pour laquelle le jeune-homme a fait ça ?

– Il avait mis du somnifère dans ses vêtements, et espérait endormir Thin pour aller ensuite lui voler son venin, proposa Nicole.

– Pas du tout, dit son frère, il espérait qu'en avalant la boule, il s'étoufferait et serait facile à tuer.

– Tu te rappelles pas que le prince ne voulait pas lui faire de mal, parce qu'il le trouvait trop beau ? Insista la petite.

– Bon, les enfants, c'est beaucoup plus simple que ça. Hypal récupéra sa couverture et ses défroques en les tirant avec la corde, car il craignait de descendre dans le fond du cratère, ce qui est bien compréhensible, vu le monstre qui y vivait. Ensuite, il pressa le tissu comme on le fait d'un citron, pour récupérer le venin dans sa fiole de pizzaline, que lui avait donnée la prophétesse Alonique. Le serpent en avait craché suffisamment pour que le flacon fût bien rempli. La mission du prince était donc à moitié accomplie, mais le plus délicat restait à faire. Si vous le voulez bien, nous découvrirons demain comment il s'y est pris.

C'est ainsi que le soir du surlendemain de la veille :

– Hypal avait donc sa jolie fiole en pizzaline pleine de venin du serpent Thin. Il devait maintenant atteindre Hicien pour lui en faire goûter. Il était à craindre que le puissant sorcier ne fût particulièrement méfiant, et au fait que le fils du sultan, le seul et unique capable de lui nuire, fût maintenant en possession d'une arme secrète capable de le détruire, car, comme vous le savez, il ignorait qu'il pût s'agir du fameux poison de ce monstre, sinon il est certain qu'il eût envoyé ses troupes près du volcan pour empêcher Hypal de s'approprier cette dangereuse substance. Et il est plus que probable qu'il aurait fait abattre le puissant reptile pour éliminer cette source potentielle de troubles.

– Il a quand même eu de la chance, le serpent, remarqua la fillette.

– Effectivement, Nicole. Hypal retourna ensuite vers ses dromadaires et sa brebis, qui commençaient à se demander s'ils n'avaient pas tout simplement été abandonnés au bout de leur corde. Il prit donc la route du palais Donquebo, qui étalait sa magnificence à Naipalède, la capitale de Thépamoche. Les patrouilles du pseudo prince Ippoté devenaient de plus en plus nombreuses, aussi notre héros dut user d'un stratagème pour pouvoir approcher de la ville. Il se déguisa en bédouine, et put se joindre à une grande caravane qui traçait son lent cheminement vers Naipalède, pour l'approvisionner en soieries et en dattes provenant des meilleures oasis, très grosses, transparentes et extrêmement sucrées, des merveilles qui vous coulaient dans le gosier avec délices. Après d'autres semaines de crapahuts dans le sable et les

caillasses, à côté des dromadaires et en compagnie de sa brebis, Hypal parvint avec la caravane devant une porte monumentale, au pied des hautes murailles de la ville, dont on apercevait les minarets et les nombreuses tours du palais depuis fort loin. Il n'avait jamais vu quoi que ce soit d'aussi monumental, et il en était tout émerveillé. Une escouade de soldats vinrent fouiller toutes les marchandises ainsi que les hommes. Ces malhonnêtes en profitèrent pour perpétrer quelques rapines, et dérobèrent plusieurs sacs de dattes. Le prince, habilement déguisé en femme, échappa à ces investigations, et put ainsi pénétrer dans la cité. Il laissa ses bêtes parmi les animaux de la caravane, qui devait demeurer là plus d'une semaine, non seulement pour se reposer, mais également pour constituer un nouveau chargement, à savoir de l'huile et des lingots de fer. Il conserva son déguisement, et déambula dans de tortueuses ruelles avec sa brebis, qui attirait des réflexions de dégoût de la part de tous ceux qui posaient leurs regards sur ses vilaines croûtes. L'ancien berger n'aurait jamais pu imaginer que des choses aussi belles que la résidence royale eussent pu être bâties par des hommes. Connaissant la perversité de la nature humaine, il préféra miser sur l'innocence des petits enfants, c'est pourquoi il demanda à une fillette où se trouvait la maison du mage Hicien. Elle lui répondit qu'il vivait dans le palais, auprès du prince, et que si elle voulait l'apercevoir, elle aurait cette occasion le surlendemain, quand il se promènerait dans le grand parc de la ville, entouré de nombreux soldats. Elle ajouta qu'il ne fallait jamais l'approcher de moins de trente mètres, sinon ses gardes vous coupaient promptement en morceaux, qui étaient ensuite

mangés par les chiens errants, ce qui évitait le souci des funérailles. Elle avertit Hypal, toujours maquillé en bédouine, qu'il fallait être méfiant, car, quand la chair manquait pour les toutous fossoyeurs, le périmètre de sécurité pouvait se voir élargi selon le bon plaisir des hommes d'armes, ce qui fait qu'à chaque sortie du grand mage, les animaux étaient assurés d'avoir leur pitance.

– Mais c'est horrible, s'exclama Nicole.

– Comment les gens pouvaient-ils bien accepter ces méchantes gens sans se révolter ? Demanda Lucas.

– Ils connaissaient les pouvoir d'Hicien, et savaient qu'il était pour ainsi dire invincible. Celui qui se serait rebellé aurait été maudit d'un maléfice bien pire que de se voir transformé en nourriture pour chiens. C'est pourquoi, quand il sortait au milieu de ses sbires, tous se terraient chez eux, barricadés derrière les portes et les volets, et seuls des étrangers, ignorant les usages en vigueur à Naipalède, se voyaient débités en gigots, à moins que ce ne fussent des paralytiques ou bien des aveugles, qui tardaient à s'enfuir, ou encore des distraits qui avaient oublié que le mage devait sortir ce jour-là.

– Heureusement que ce n'est qu'une histoire, remarqua la fillette. C'est impossible que de telles choses puissent arriver en vrai. Personne ne peut être assez méchant pour tuer d'autres gens, comme ça.

– Oh, petite Nicole, que Dieu puisse t'entendre, dit Jean, qui avait été témoin d'abominations infiniment plus affreuses, et avait découvert que des démons peuvent avoir une forme humaine. A présent, le prince étudiait comment il pourrait bien accomplir sa mission et délivrer son père et le peuple. Il se

promenait dans le vaste parc, et eut une idée, vraisemblablement la seule possible. Le lendemain, il se rendit chez un potier, et se fit fabriquer un hérisson, soi-disant pour en faire cadeau à une amie qui était censée décorer sa maison avec des bestioles étranges. Il utilisa ce stratagème pour n'éveiller aucun soupçon. L'objet était constitué d'une boule d'argile en forme de ce petit animal, dans laquelle étaient plantées des aiguilles, une bonne centaine. Une fois cuite, la chose était bien solide, et il fallait la manipuler avec précaution pour ne pas se piquer les doigts.

– Je ne voudrais pas d'un truc comme ça chez moi, dit Bernadette. Je me passe très bien de ce genre de bibelot.

– C'est comme les coussins de belle-mère, ajouta Irène. Mieux vaut ne pas s'y frotter.

– C'est quoi, maman, les coussins de jolie maman, curiosa Nicole.

– De belle-mère, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Ce sont des cactus tout ronds, et pleins d'épines.

– C'est pas gentil, de leur donner ça pour s'asseoir...

– On dit ça, car on prétend que les maris n'aiment pas la maman de leur femme, et aimeraient leur offrir ce genre de siège... Sans doute pour les faire partir de la maison. Mais ce n'est pas vrai, les belles-mères sont bien aimées par la plupart de leurs gendres. Écoutons Jean, pour qu'il nous dise ce qu'Hypal voulait faire avec son hérisson, conclut Bernadette.

– Le soir, reprit Jean après s'être assuré que les dames n'avaient rien à rajouter, Hypal confia sa

brebis à une vieille femme de la caravane, avec qui il avait lié amitié, et, avec son dangereux hérisson et sa fiole en pizzaline regorgeant du venin du serpent Thin, il se dirigea vers le parc, et, quand il fut assuré de ne pas être vu, grimpa dans un gros arbre aux feuilles vernissées, aussi touffu qu'un tel végétal puisse l'être, et choisit le meilleur endroit où il pourrait mettre son dessin à exécution. Le matin, alors que le soleil illuminait toute la nature de sa radieuse clarté, Hypal aperçut un groupe armé se diriger vers le parc. Un homme tout vêtu de rouge, avec des grandes bottes de cuir et un volumineux turban, se tenait au milieu d'eux, et le prince jugea qu'il ne pouvait s'agir que d'Hicien. Seul le cou du magicien n'était pas recouvert d'épais vêtements. Hypal versa du poison sur toutes les aiguilles du hérisson de poterie, et le plaça dans sa fronde. Il n'aurait qu'une chance, et la cible était petite et mouvante. Son cœur battait très vite, et il avait réellement une grande angoisse. Néanmoins, il se ressaisit, fit tourner son arme là où les branches le permettaient, et lança le dangereux projectile. Un sifflement, puis un terrible hurlement, tandis que le sorcier portait les mains à son cou, où les aiguilles empoisonnées s'étaient fichées avec violence. Voulant arracher cette chose qui lui mord les chairs, il se pique les doigts, et le venin le pénètre par les mains et la nuque. Il se démène comme un diable, proférant de terribles imprécations. Aussitôt ses sbires se répandent dans le parc, à la recherche du coupable. Hypal se camoufle au plus profond du feuillage, et les pouvoirs de la providence le rendent probablement invisible, car les gardes scrutent chaque arbre, chaque taillis, chaque cachette d'où le projectile aurait pu être tiré. Hypal



reste ainsi dans sa cachette jusqu'au soir, et attend la nuit pour quitter son abri et se faufiler jusqu'à la caravane. Toute la journée des clameurs ont retenti, car quelques centaines de malheureux sont passés au fil du cimetière, pour venger l'affront fait au mage, qui languit à présent dans le palais, l'air hagard, et sent que quelque chose de terrible vient de lui arriver.

– C'est bien fait pour lui, remarqua Nicole.

– Pour une fois, je suis bien d'accord avec toi, renchérit son frère.

– N'est-ce pas, les enfants... Après cela, Hypal la bédouine se fit oublier en restant incognito parmi la caravane avec ses méhara et sa brebis. Les gardes de l'usurpateur avaient suffisamment massacré de monde la veille, et s'étaient calmés, ne pouvant décemment pas occire tous les milliers d'habitants, qui étaient indispensables pour que la vie pût se poursuivre, même au palais, de nombreux serviteurs logeant en ville. Tout le monde ne parlait plus que de cela, personne ne sachant exactement de quoi il retournait, et ignorant ce qui était arrivé au grand sorcier. La semaine écoulée, la caravane quitta la cité, et, dès que Naipalède disparut dans le lointain, la fausse bédouine s'en sépara, avec ses quelques dromadaires et la petite brebis, et reprit la route de Bledpomé.

Un gros dodo, c'est l'heure, les enfants.

Ce soir-là, Jean et les deux femmes conversèrent dans le salon, en sirotant une bonne infusion de tilleul-menthe, qui n'a peut-être pas les propriétés de la fleur d'oranger pour procurer une nuit paisible, mais, en revanche, s'avère délicieuse.

– Tu n’as pas peur de leur faire faire des cauchemars, avec ces massacres... demanda Irène.

– J’espère que non. Mais, si je peux me permettre, je suppose qu’au catéchisme, ils sont censés lire la bible. Or, si l’on veut bien y réfléchir, dans ce livre, ce n’est qu’une suite de tueries, de grandes hécatombes, et de terribles atrocités, comme le récit de la crucifixion. Je suis malheureusement bien placé pour savoir que l’horreur est une incontournable réalité sur cette terre. Veux-tu que j’arrête mon histoire ?

– Non, certainement pas, les enfants ne nous le pardonneraient pas. Qu’en penses-tu, maman ?

– J’aime beaucoup et j’ai hâte de connaître la suite. Jean a raison, je pense qu’il faut être au fait des réalités. Nous sommes en guerre, et nous n’entendons parler que de morts et d’estropiés. Il y a quand-même un côté positif à ça : en voyant toute la souffrance, on est heureux de pouvoir y échapper, et peut-être même un peu plus reconnaissant envers la vie quand on traverse de grandes périodes de paix. Il y a tant de petits enfants malheureux, qu’il n’est peut-être pas judicieux de se cacher la réalité. Le mieux, c’est de le demander aux gamins. Ils te diront eux-mêmes ce qu’ils en pensent et s’ils ont fait de mauvais rêves.



## **Chapitre cinq**

### **Réintroniser Dheim**

– Hier, nous avons vu qu’après avoir quitté la caravane, Hypal se dirigeait vers Bledpomé. Mais avant de poursuivre ses aventures, je crois que votre maman a quelque chose à vous demander.

– J’espère tout simplement, leur dit-elle, que vous ne rêvez pas trop de batailles et que cela ne vous fait pas peur.

– Oh non, maman, assura la fillette. Au contraire, j’aime bien les histoires que nous raconte Jean. Cette nuit, j’ai rêvé du beau jardin de la fée, et j’aurais bien aimé la rencontrer.

– Moi, ajouta Lucas, j’étais avec une fronde, et je lançais des pierres au serpent. Il essayait de s’enfuir en se tortillant sur son gros ventre, et ça me faisait rire. Et tous ces gens qui se font couper en rondelles, on sait bien que ça ne peut pas exister. En tout cas, maintenant que le sorcier va perdre son pouvoir, j’aimerais bien savoir ce qui va arriver à Hypal et au sultan Dheim.

– Ah oui, moi aussi, affirma Nicole.

– Et moi également, dit Bernadette.

– Très bien. Qu’attends-tu, Jean, pour nous raconter la suite ? Proposa Irène de sa voix mélodieuse.

– Le prince Hypal se dirigeait donc lentement vers Bledpomé, au rythme de ses vaisseaux du désert, car c’est aussi comme cela que l’on appelle les méhara. Il avait ôté ses défroques de bédouine, et évitait toujours de rencontrer les soldats d’Ippoté. Quelques jours plus tard, alors que par une belle nuit il dormait tout emmitouflé dans sa grosse couverture, sur un gigantesque matelas de sable, il se retrouva de nouveau dans le jardin paradisiaque. Il en profitait pour savourer les fruits délicieux, quand la fée se présenta. Elle était radieuse, et elle le remercia de l’avoir délivrée. Plus tard, quand vint l’aurore, il sentit une main sur son épaule qui le secouait doucement. Ouvrant les yeux, il la vit qui lui souriait, son beau visage auréolé de ses cheveux d’or dont les volutes formaient de multiples boucles miroitant dans la lumière.

– J’avais l’impression de me réveiller, mais je suis toujours en train de rêver. Que me veux-tu, belle fée ?

– Tu ne rêves pas, prince Hypal.

– Comment serait-ce possible, vu que je ne te vois que dans mes songes ?

– Ne t’ai-je pas remercié de m’avoir délivrée ? Te souviens-tu de ta petite brebis, toute misérable et galeuse ?

– Bien sûr. Mais, où est-elle, car je ne la vois pas. Habituellement, elle reste auprès de moi, à mes pieds, et ne bouge pas de toute la nuit.

– Cette pauvre bête, c’était moi. J’étais la sœur de celle qu’a épousée le prince Ippoté, après qu’elle lui

eut fait chasser toutes ses femmes et vider le harem, pour mieux pouvoir le dominer. Comme je refusais les avances de ce tyran, son âme damnée de mage Hicien m'a jeté un sort, et m'a transformée en cette hideuse bestiole. Toi seul pouvais me libérer de ce maléfice, et pour cela il fallait que tu détruisisses son pouvoir néfaste. Tu as été très courageux, et mérites grandement le titre de prince. Comme un mouton ne peut parler, je ne pouvais que t'apparaître dans tes rêves pour converser avec toi.

– Toi, c'était toi, ma petite brebis que j'aimais tant... Comme tu es belle... J'ai l'impression de rêver tout éveillé. Il faut quand même que je m'assure de ne plus être dans un songe.

Il se leva, et enserra la jeune-femme, pour se persuader que ce n'était pas une simple vision, un mirage comme il s'en trouve dans le désert, et qu'elle n'allait pas disparaître comme une bulle de savon que l'on tente d'attraper et qui, éclatant, devient invisible, ne laissant qu'un peu d'humidité savonneuse derrière elle. Non, elle était bien réelle. C'est alors qu'il remarqua qu'elle portait les vêtements de bédouine avec lesquels il s'était déguisé pour pouvoir entrer dans Naipalède.

– Tu as mis ces horribles défroques ? Où donc est ta robe d'azur dans laquelle tu m'apparaissais ?

– Je n'ai pas pu l'emmener avec moi. Elle appartient au pays des rêves. Cette nuit, le venin du serpent Thin a achevé son effet, et Hicien a perdu tout son pouvoir. Le sortilège dont il m'avait accablée s'est évaporé, et j'ai retrouvé ma forme corporelle, mais... toute nue, comme je l'étais en tant que brebis. Heureusement que tu dormais profondément. Je savais

où tu avais mis ces vêtements, et je m'en suis revêtue pour être décente quand tu te réveillerais.

– Comment t'appelles-tu, jolie demoiselle ?

– Graciella.

– Je découvre, adorable Graciella, que ce ne sont pas les habits qui embellissent celles qu'ils revêtent, mais le contraire. Sur toi, ces grossières guenilles deviennent des parures de reine. Et qui était cette vieille femme qui t'a donnée à moi ?

– Ma fidèle nurse, qui s'est enfuie pour me protéger.

– Tu étais en grand danger, Graciella. Que ce serait-il passé si l'on t'avait égorgée pour te faire rôtir et te transformer en méchoui ?

– Le mage Hicien m'avait métamorphosée en une bête si vilaine et lépreuse que je ne risquais pas grand-chose. Qui aurait voulu manger un animal aussi affreux ?

– Peut-être un lion.

– Il n'est pas nécessaire d'être un mouton pour cela. Tu as bien failli être dévoré toi aussi, rappelle toi. Heureusement que tu avais ta fronde.

– Graciella, il est plus que temps de poursuivre notre route. Il faut délivrer le sultan avant qu'Ippoté ne se venge et le fasse périr, en découvrant qu'Hicien a perdu tout pouvoir.

– Ça alors, la brebis était la fée... s'étonna Nicole.

– N'importe quoi, la rabroua son frère. C'est tout le contraire, c'est la fée qui était la brebis.

– N'empêche que le prince devait être très content de la retrouver en chair et en os, même habillée en bédouine.

– Bah, l’habit ne fait pas le moine, hein, maman.

– Laissez donc Jean poursuivre son histoire, les enfants.

– Merci. Hypal aida Graciella à s’installer sur un des dromadaires, bien adossée contre la bosse toute emplie pour une longue randonnée dans le désert. Ces animaux se couchent pour permettre qu’on les monte sans avoir besoin d’une échelle, mais le prince devait montrer ainsi sa courtoisie, comme le monsieur qui ouvre la portière de la voiture à la dame, alors qu’elle pourrait très bien le faire elle-même. Il lui donna ensuite une bonne portion de dattes, qu’elle pouvait déguster tout en cheminant. La nuit, il lui abandonnait sa couverture, et se pelotonnait contre un des animaux pour ne pas avoir trop froid. Il est certain qu’il vivait plus confortablement quand Graciella était encore une brebis. Toutefois, il est peu probable qu’il regrettait qu’elle ait retrouvé sa forme humaine. Une dizaine de jours plus tard, ils atteignaient Bledpomé, sans avoir été inquiétés par les hommes du prince Ippoté.

Comme toujours, dans le désert, les nouvelles, sans qu’on sache bien pourquoi, se propagent mystérieusement, c’est pourquoi le vieux vizir était au courant qu’une petite caravane avec un couple s’approchait de la bourgade. Des soldats vinrent à leur rencontre, et quand on sut que c’était le prince, une petite foule accourut pour l’accueillir. Hypal et Graciella furent reçus par le vieillard sans plus attendre.

– Je te reconnais, dit-il à la jeune-femme. Tu es Graciella, la sœur de Perfidia, qui a épousé Ippoté. Tu as disparu sans que personne n’ait su ce que tu étais devenue, et tout le monde te croyait morte.



– Elle était sous l’emprise des sortilèges du mage Hicien, expliqua Hypal. Grâce à la prophétesse Alonique, j’ai pu obtenir le venin du serpent Thin et l’inoculer à ce misérable fourbe, qui en a perdu tout son pouvoir, c’est pourquoi Graciella, qui avait été transformé en une vilaine petite brebis, a retrouvé sa véritable apparence, et j’avoue que je la préfère grandement maintenant.

– C’était donc toi la bestiole galeuse qui suivait le prince comme un petit chien... Hicien était un misérable, car il faut une grande méchanceté pour transformer une telle beauté en un animal aussi affreux. Prince Hypal, quand le peuple va apprendre que tu as réussi ta mission, il voudra t’acclamer. Nous allons donc, comme pour ta première apparition parmi nous, organiser une grande fête. D’ici là, prince, tu auras sans doute bien besoin de te reposer de toutes tes tribulations. Et ensuite, quelles seront tes ordres ?

– Ippoté ne bénéficie plus du pouvoir d’Hicien. Il est probable que la plupart de ses soldats, à présent qu’ils ne sont plus aveuglés par les sortilèges de ce démon, vont préférer accorder leur allégeance au sultan, et se joindre à nous. Combien de temps estimes-tu nécessaire pour que les hommes soient prêts à aller délivrer Naipalède ? Il faut faire vite.

– Une dizaine de jours, prince Hypal.

– Dans trois jours, pendant la fête, nous célébrerons mes noces avec la princesse Graciella.

– Certainement, prince. Ce sera l’occasion d’une grande joie pour tous.

La belle jeune femme était ravie. Il n’était pas nécessaire qu’elle possédât le pouvoir d’Hicien pour

que le prince succombât à son charme. La beauté est certainement la plus puissante ensorceleuse qu'on puisse trouver sur terre. Mais, depuis que le monde est monde, jusqu'à présent, personne ne s'en est jamais plaint.

Plusieurs centaines de moutons payèrent les frais de la fête et des noces, et l'on peut légitimement se demander s'ils étaient ravis de tourner autour des broches.

– Ça me donnerait mal à la tête, j'en aurais le tournis, remarqua la petite Nicole.

– Au moins, ils étaient bien au chaud, ils ne risquaient pas de s'enrhumer, ajouta son frère.

– Méchant, et tu dis que tu aimes les bêtes...

– Lucas a raison, il ne fait pas froid au-dessus des braises, poursuivit Jean. De nombreuses barriques de vin de palme étaient propices à cette liesse générale, et le prince avec la princesse furent acclamés si fort qu'il y avait de quoi avoir mal aux oreilles. Hypal avait revêtu une tenue d'apparat, toute brodée d'or, Graciella resplendissait dans une robe blanche ornée de jolis motifs bleus azur, et ses cheveux étaient les écrins d'un beau diadème, qui étincelait sous le soleil. Les soldats, sabres au clair, démontrèrent leur vaillance au grand dam de nombreux chevreaux, et cette journée resterait marquée comme une pierre noire dans la mémoire ovine. La fête se poursuivit pendant trois jours, ensuite de quoi chacun s'en retourna chez soi, ravi, repu, rassasié, titubant, et épuisé.

Quelques jours plus tard, Hypal, à la tête d'une troupe de plusieurs milliers de cavaliers et de méharistes, quittait Bledpomé pour se diriger vers

Naipalède, la capitale où Ippoté fomentait ses mauvaises actions de despote. De nombreux dromadaires suivaient, chargés comme des mulets de provisions et d'eau, ainsi que d'avoine et de paille pour les chevaux. Comme le prince l'avait pressenti, plusieurs escadrons de l'armée du tyran se joignirent à eux, tandis que les autres se sauvèrent pour se mettre à l'abri derrière les puissantes murailles de Naipalède, dont on commençait à apercevoir les hautes tours. La princesse Graciella demeurait en sécurité à Bledpomé, et son époux dormait dans une confortable tente que ses serviteurs lui installaient chaque soir. Des soldats montaient la garde tout autour, pour veiller à ce qu'aucune de ces grosses vipères cornues, très dangereuses, qui vivent dans les sables du désert, ne vinssent l'incommoder, et l'ancien berger à la médaille de cuivre commençait à trouver bien agréable d'avoir un papa sultan. Il se disait parfois que s'il avait perdu sa chaînette lorsqu'il était enfant, il serait passé à côté de bien des choses... Heureusement, elle n'était que d'un métal sans valeur, car, eût-elle été d'or, il est plus que probable qu'il en aurait ignoré l'existence.

– Pourquoi ? Demanda naïvement la petite.

– T'es pas dégourdie, toi, mais parce qu'on lui aurait volée, bien sûr, lui dit son frère.

– Tu crois que tout le monde est malhonnête ? On dit toujours qu'on considère les autres comme soi-même, rétorqua la fillette.

– Je t'en prie, Jean, ne fais pas attention et continue, proposa Irène.

– Bien, je disais donc qu'Hypal était particulièrement content d'être un prince. Toutefois,

ayant connu l'humble vie d'un enfant trouvé et de pauvre berger, il n'était pas orgueilleux ; il traitait tout le monde avec respect, et ses hommes l'aimaient beaucoup. Tous étaient prêts à se faire couper en rondelles pour lui. Finalement, le prince et son armée arrivèrent devant les portails monumentaux de Naipalède, qui étaient barricadés. De nombreux soldats, restés fidèles à Ippoté, se tenaient au haut de la muraille, et étaient prêts à lancer leurs flèches par toutes les meurtrières. Il fallait donc trouver un moyen pour entrer dans la ville, et libérer le sultan des griffes d'Ippoté. Comment vous y seriez-vous pris, les enfants ?

– A l'école, dans les livres d'histoire, expliqua Lucas, on raconte comment on assiégeait les châteaux forts. Les ennemis coupaient un gros arbre, et en faisaient un bélier. Ils s'en servaient pour frapper le balaise de portail, qu'ils broyaient et pouvaient ainsi entrer. Ceux qui défendaient la place essayaient de les en empêcher en leur jetant des pierres ou de l'huile bouillante, c'est pourquoi les autres avaient des boucliers pour se protéger. Il y avait quand-même beaucoup de morts.

– Moi, l'huile bouillante, j'aurais pas aimé, dit Nicole.

– Il y avait peut-être un moyen plus facile et moins dangereux, ajouta son frère. Ils auraient peut-être pu construire un dromadaire en bois, y cacher des soldats, l'abandonner devant la porte, puis aller se cacher. Les gens de la ville auraient cru que ce n'était qu'une statue ; ils l'auraient tirée dans la ville et mise sur une grande place, pour fêter la victoire. La nuit, les soldats en seraient sortis et auraient pu ouvrir les portes, sans avoir besoin d'un tronc d'arbre, surtout

que ça doit être difficile d'en trouver un dans le désert.

– Très juste, Lucas, mais ce stratagème a déjà été utilisé voici bien longtemps, et, comme tout le monde en a entendu parler, il est peu probable qu'Ippoté eût pu tomber dans ce piège, remarqua Jean.

– Quel sartagème ? Demanda Nicole.

– Le cheval de Troie, mademoiselle l'ignorante, répondit Lucas, et c'est stratagème, pas sartagème, qu'on dit.

– C'est quoi cette histoire ?

– Ça s'est passé lors d'une grande guerre, dans l'antiquité, dévoila Irène. Jean vous en parlera une autre fois, s'il le veut. Mais pour l'instant, revenons-en devant les murailles de Naipalède.

– Hypal devait donc trouver le moyen d'investir la ville, continua le narrateur. Mais je propose qu'on lui laisse la nuit pour y réfléchir. On verra demain ce qu'il aura bien pu imaginer. Bonne nuit.

Jean avait lui aussi besoin de ce laps de temps pour réfléchir. Avant de s'endormir, il pensait à ce qu'il allait bien pouvoir raconter aux enfants le lendemain. C'eût été beaucoup plus simple de prendre un livre et de se contenter de leur faire la lecture, mais c'était un perfectionniste, et il n'appréciait pas particulièrement de cheminer dans les ornières creusées par des devanciers. Il préférerait une autre saveur que celle des sentiers battus, mais c'était au prix de la sueur de ses neurones.

– Donc, continua Jean le lendemain soir, Hypal avait médité toute la nuit sur la meilleure solution pour prendre Naipalède d'assaut. Il avait tenu un long conseil avec ses capitaines, qui étaient de divers avis.

Certains préconisaient une attaque en force, avec des échelles, au prix d'un vrai massacre dans leurs rangs. D'autres suggéraient un siège, pour priver la ville de tout approvisionnement et en réduire la population à la famine. Comme le prince répugnait de voir mourir ses hommes, et que, pour le sultan, le temps pressait, il résolut d'user d'une tactique fort différente, basée sur la cupidité inhérente à la nature humaine. Il fit recouvrir des grappins de vieux haillons, afin de les rendre silencieux. Après avoir choisi le meilleur emplacement pour mettre son projet à exécution, la nuit, il fit jeter un peu plus loin un sac de pièces d'or au sommet de la muraille, sur le chemin de ronde. Préparé pour cet effet, il se rompit en envoyant les belles rondelles de ce métal doré et précieux s'éparpiller dans le tintement universellement connu qu'elles murmurent quant elles roulent et trébuchent.

L'instinct leur tenant lieu de raisonnement, tous les soldats qui veillaient, dont les oreilles perçurent cette merveilleuse mélodie, se ruèrent là d'où venait le son, et, à quatre pattes, cherchaient et ramassaient ces objets précieux, en tâtonnant dans l'obscurité. Hypal en profita pour faire jeter les grappins qui, sans bruit, s'accrochèrent au sommet du rempart. Il suffit à une dizaine d'hommes de se hisser prestement au sommet, et d'endormir les orpailleurs avec un bon coup de gourdin derrière les oreilles.

– C'est quoi, un orpailleur, demanda Lucas.

– Un chercheur d'or. C'est ce qu'ils faisaient, non, en cherchant les pièces ? Donc, après les avoir envoyés au pays des songes, les hommes d'Hypal les dépouillèrent de leurs uniformes et s'en revêtirent, afin de passer inaperçus et d'être pris pour une des escouades qui assuraient la relève des postes de guet.

Sans toutefois se faire remarquer, ils se dirigèrent vers le grand portail de la ville, et firent mine d'être les remplaçants des gardes qui veillaient là. Bien que ce fût plus tôt que prévu, ces derniers ne trouvèrent rien à redire et allèrent se reposer, la nuit étant plus propice au sommeil qu'à s'opiniâtrer à garder les yeux ouverts. Une fois la place libérée, nos amis, dans le plus grand silence, ôtèrent les lourdes poutres qui bloquaient les vantaux, qu'ils ouvrirent lentement, pour que les grincements des énormes gonds n'alertassent pas toute la garnison.

– Et après, toute l'armée du prince Hypal a pu rentrer tranquillement dans la ville, dit Lucas.

– Exactement. Alors, quand le soleil se leva à l'horizon, et que les soldats d'Ippoté virent qu'ils étaient livrés aux mains de leurs ennemis, ils préférèrent se rendre plutôt que de sacrifier leur vie pour une cause qu'ils savaient parfaitement être injuste. C'est de cette façon qu'Hypal prit possession de Naipalède sans que la moindre goutte de sang fût versée, et seuls quelques hommes souffrirent d'un bon mal de crâne, mais s'en remirent bien vite. Ippoté, le tyran, se voyant abandonné par tous, crut sa dernière heure arrivée. A cette époque, les criminels étaient exécutés de différentes façons, toutes plus terribles les unes que les autres. Ecorchés, empalés, brûlés, fouettés, écartelés, bref, rien de bien réjouissant. Hypal se contenta en un premier temps de le faire lier, et enfermer avec sa félonne d'épouse, sous bonne garde, dans un des salons du palais, puis ordonna d'être conduit dans les prisons où il espérait retrouver son père le sultan en vie. Ce dernier languissait dans un cachot exigü, auquel on ne pouvait accéder qu'au bout de longs couloirs sombres

et tortueux, au cœur d'une puissante citadelle. Le malheureux n'avait que des guenilles pour cacher son pauvre corps terriblement amaigri. Il gisait sur un grabat puant, étendu sous des lambeaux de couverture, et, ce qui était un étrange paradoxe, n'attendait plus de la vie que la mort.

Il se demanda bien ce qui lui arrivait quand on l'extirpa de son trou où il survivait depuis une bonne vingtaine d'années, pour le plus grand plaisir d'Ippoté qui venait sporadiquement se réjouir en contemplant sa souffrance et son profond désespoir. Il ignorait quel était cet homme, en habits princiers, qui semblait être l'auteur de sa délivrance. Mais il ne savait pas s'il devait se réjouir ou bien se lamenter, ignorant si on ne venait pas le quérir pour le mener au supplice. Il fut conduit dans le palais, où il se trouva, comme le fut Hypal à Bledpomé, baigné, pomponné, habillé et copieusement nourri. Les valets lui expliquèrent que le despote avait été démis de son pouvoir par un valeureux chef de guerre, sans que quiconque perdît la vie. Quand, grâce à leurs bons soins, il fut de nouveau présentable, dans ses habits royaux, on l'invita dans la somptueuse salle du trône, et tous les dignitaires vinrent lui jurer allégeance, en grande pompe. Cette cérémonie étant accomplie, Hypal se présenta. Il avait l'impression de se trouver dans le paradis d'Allah, tant la magnificence du palais était grandiose. Des statues semblant toutes d'or, des tentures splendides, des décorations tarabiscotées, et un mobilier dont on ne peut soupçonner l'existence tant qu'on ne l'a pas vu de ses propres yeux...

Il s'inclina très respectueusement devant le sultan, qui, naturellement, retrouvait sa superbe, tout en se



demandant par quel miracle les choses se passaient ainsi.

– Seigneur, lui dit-il, je me permets de te présenter ceci.

Le prince lui tendit sa petite médaille de cuivre au bout de son humble chaîne. Le sultan l'examina soigneusement, avec une grande attention.

– Où l'as-tu trouvée, comment te l'es-tu procurée ? Questionna-t-il en scrutant le jeune homme d'un regard inquisiteur.

Hypal lui expliqua tout, comme il l'avait déjà fait pour l'ancien vizir.

– Mon fils, tu es mon fils... Mais comment as-tu pu vaincre ce perfide Ippoté, qui a usurpé le titre de prince, pour me redonner le trône ?

Hypal lui dévoila le déroulement de l'histoire, avec la prophétesse, le serpent, les rêves, Graciella, le mage Hicien vaincu par le venin de Thin, la fidélité du vizir...

Après avoir entendu tout cela, le sultan Dheim se leva de son magnifique trône d'ébène tout incrusté d'ivoire, et se prosterna sur le sol, en l'occurrence un remarquable dallage taillé dans des agates polies, tout encombré d'épais tapis, et prononça à haute voix : « Sois béni, ô toi tout puissant Allah, pour avoir préservé mon fils et lui avoir offert un cœur courageux et loyal, et pour lui avoir donné la force de vaincre l'usurpateur et de me délivrer ». Ensuite de quoi, il enserra son fils sur sa poitrine, et le baisa avec grande affection. Devant ce spectacle, tous les notables qui emplissaient la grande salle crièrent à l'unisson : « Longue vie au sultan Dheim et au prince Hypal ».

Ensuite, le maître de cérémonie fit sonner les trompettes pour rassembler tous les habitants de Naipalède sur le grand parvis du palais, afin que tous sussent que le sultan avait été réintrônisé en tant que leur roi, après les vingt années de règne du cruel Ippoté. Quand le monarque, accompagné du prince, fit son apparition dans toute sa gloire, une foule impressionnante l'acclama en de tonitruantes démonstrations. Puis toute l'armée défila devant son seigneur, et lui renouvela son allégeance. De même qu'à Bledpomé, une grande fête fut annoncée, pour que le peuple pût se réjouir et célébrer le retour de leur grand souverain.

Le lendemain, Hypal se présenta devant lui.

– Père, le mage Hicien, Ippoté, son épouse renégate et ses soldats, au nombre de cinq mille, attendent tes jugements. Ils sont maintenant entre tes mains.

Le monarque les fit tous réunir, pieds et poings liés, sur la grande place. Les hommes étaient placés derrière l'usurpateur et baissaient la tête, dans l'attente de la terrible exécution qui les attendait. Il se tint devant Ippoté, le toisant avec colère.

– Tu avais bien du plaisir à venir voir ton maître dans la geôle où tu l'avais jeté. Tu sembles bien moins fier et arrogant, à présent.

Le prisonnier avait perdu toute sa superbe, et, au comble de l'angoisse, regardait le sol, n'osant lever les yeux sur le redoutable sultan, assoiffé de vengeance.

– Et toi, vil serpent, dit-il en s'adressant à Hicien, tu as perdu ton invulnérabilité. Te voilà aussi faible

qu'un chevreau. Tu as bien raison de craindre le sort épouvantable qui t'es réservé.

Puis, s'adressant aux soldats qui avaient imprudemment embrassé la cause du despote :

– Quant à vous autres, misérables, je ne sais si la terre aura suffisamment soif pour s'abreuver de tout votre sang.

– Quel est le châtiment que tu décrètes, Seigneur ? Lui demanda l'officier chargé des bourreaux, qui se tenait parmi l'escorte des dignitaires.

– Ce sont les prisonniers de mon fils. Hypal, ces hommes sont à toi. Décide maintenant de leur sort, et de comment ils vont payer leur dette, si c'est par le pal, le feu, ou les peignes de fer.

Ces tortures étaient effroyables, pouvaient durer de nombreuses heures avant que la mort ne vînt délivrer les coupables, et une insoutenable terreur emplissait l'âme de tous les rebelles. Les tortionnaires étaient très expérimentés, et rien que l'idée d'avoir affaire à eux était déjà un trépas en soi. Le prince se tint devant les condamnés, leur commandant de le regarder bien droit dans les yeux. Cela nécessita un long moment pendant lequel il réfléchissait et écoutait les sentiments de son cœur. Il détestait la violence, et ressentait que la vengeance était une réaction indigne d'un potentat. Il ne pouvait accepter l'idée de se rabaisser au niveau des tyrans assoiffés de sang et puants de cruauté.

– Toi, vil traître, quel est le châtiment que tu penses mériter ? Dit-il à l'un des soldats, tout en le toisant sévèrement.

L'homme ne répondait pas et gardait les yeux baissés, estimant sa dernière heure venue.

– Je te somme de répondre à ton prince, renégat.

Avec peine, le misérable s’efforça de soutenir le regard terrifiant et courroucé d’Hypal. Il finit très difficilement par pouvoir murmurer :

– Très certainement la mort, altesse.

– Tu dis vrai. Que choisis-tu pour quitter ce monde ? Le pal ? L’écorchage ? Je t’ordonne de parler.

Le soldat, incapable de répondre, tomba sur ses genoux, en tremblant.

Hypal le poussa du pied, comme on le fait à un chien qui vous importune.

Il posa ces mêmes questions à une douzaine d’autres militaires, sans plus de résultats, les coupables étant trop terrorisés pour pouvoir s’exprimer. Mais pouvaient-ils choisir entre plusieurs atrocités intolérables ? Tous tremblaient comme ces personnes âgées qui ont des problèmes nerveux et qui sucent les fraises. Après un long silence qui n’augurait rien de bon pour les rebelles, il reprit la parole.

– Voici donc le jugement que je prononce.

A ces mots, les criminels frissonnèrent d’effroi, en proie à une affreuse épouvante.

– La mort serait une punition bien trop douce pour vous, vils renégats. Ippoté, toi et ton épouse, je vous condamne à l’exil. Vous irez résider à Trouperdhu, où vous garderez les chèvres jusqu’à votre mort, et vivrez dans l’humilité. Toi, Hicien, tu habiteras dans le cachot où a souffert le sultan mon père, et chaque jour tu balayeras la place du marché. Et vous autres, misérables soldats qui vous conduisiez en vils malfaiteurs et volaient le bien les pauvres, je veux

bien croire que vous étiez dominés par l'influence du perverse mage Hicien. Si, de suite, vous jurez fidélité au sultan Dheim, votre punition sera de réintégrer son armée, et d'être prêts à offrir votre vie pour sa sécurité et celle de la ville, et de ne plus jamais commettre d'exactions envers la population. Si, par la suite, que ce soit toi, Ippoté, ou bien toi, son épouse, ou encore toi, Hicien, où n'importe lequel d'entre vous, soldats, qui dérogez à cette sentence, vous subiriez le supplice du pal doublé du peigne de fer. J'ai dit. Qu'on les débarrasse de leurs entraves, à présent, afin que la sentence s'accomplisse.

Au fur et à mesure que les soldats étaient libérés de leurs liens, ils se précipitaient aux pieds d'Hypal, dégoulinants de larmes, et le vénéraient tout en lui témoignant toute leur gratitude et leur respect. Ils s'inclinaient ensuite devant leur maître le sultan et lui juraient la plus totale fidélité. Nul doute qu'à présent ils se seraient faits dépecer jusqu'au dernier pour leur seigneur, et lui seraient à jamais indéfectiblement loyaux, eux qui se voyaient déjà en proie à de terribles tortures. Quand Ippoté, sa femme et Hicien se virent détachés, ils firent de même, et il est plus que probable que leur cœur fut changé, tant le pouvoir du pardon est plus fort que celui du fouet. La population, ayant appris le verdict du prince, fut émerveillée devant une telle bonté, et l'acclama avec tant de force que le tonnerre lui-même n'eût pu faire plus de vacarme. Quant au sultan, habitué qu'il était à une justice expéditive, cette clémence l'étonna grandement, mais il admira la grandeur d'âme de son fils et reconnut qu'il valait mieux être aimé que craint. Quoi qu'il en soit, la terrible menace faite aux coupables pour le cas où ils dérogeraient à la sentence

les maintiendrait dans leur devoir. Hicien avait en réalité écopé de la peine la plus lourde. Il réintégrerait le cachot chaque soir couvert de crachats, car, par ce signe de mépris, le peuple se vengerait des malheureux qu'il assassinait pour nourrir les chiens, et sa vie serait grandement raccourcie par les coups que beaucoup ne pourraient s'empêcher de lui donner en passant. Mais il le méritait bien.

– Ça, c'est vrai, remarqua Nicole.

– Pour sûr, ajouta Lucas.

– Toutefois, ce qu'il devrait endurer était bien moins terrible que la condamnation à laquelle il s'était exposé dans sa grande méchanceté, et que la bonté du prince avait considérablement adoucie. Néanmoins, la providence sembla veiller sur lui, car il mangea de la viande avariée, en attrapa une méchante intoxication et en périt, ce qui mit fin à ses justes tribulations et le délivra de la honte qu'il subissait chaque jour.

La fête fut beaucoup plus impressionnante qu'à Bledpomé, et, outre les innombrables méchouis et tonneaux, des montagnes de loukoums, de dattes, de belles oranges juteuses participèrent aux réjouissances. Tout le monde était heureux de voir le sultan Dheim de nouveau sur le trône, et honorait un si bon prince, son fils, qui le remplacerait un jour. Quand le sultan apprit que le vieux vizir Conium était resté fidèle et vivait toujours, il manifesta le désir qu'il revienne auprès de lui à Naipalède, occuper son ministère.

– Hypal, mon fils, dans quelques années tu seras prêt, et tu prendras ma place à la tête de Thépamoche. En attendant, tu me seconderas et assimileras les arcanes du règne.

– Certainement, Seigneur. Toutefois, en attendant, il me faut retourner à Bledpomé rejoindre mon épouse et y accomplir d'autres formalités. Je reviendrai auprès de toi dans une année.

– C'est parfait.

Le sultan Dheim aurait bien des choses à faire en attendant, comme de se repeupler un harem, car, comme on le sait, dans ce pays, les hommes ont plusieurs épouses, du moins pour ceux qui sont assez riches pour pourvoir les entretenir. Le pauvre homme, après la prise de pouvoir par Ippoté, avait tout perdu, et ignorait qu'il lui restait un fils, qui venait juste de venir au monde.

Après cela, Hypal repartit à Bledpomé, où Graciella l'attendait anxieusement, craignant que son époux n'eût péri dans une quelconque échauffourée. Les retrouvailles furent émouvantes. Les femmes, dans ce pays, sont heureuses que leur mari puisse avoir d'autres épouses, et c'est pourquoi quand Hypal lui fit part de son intention d'aller à Trouperdhu pour demander la main de la prophétesse Alonique, elle fut enchantée et désira l'accompagner. Ils partirent donc quelques jours plus tard, toujours avec une grande escorte en prévision des bêtes féroces, éternellement affamées et dangereuses. Une fois arrivés, ils cherchèrent en vain la maison toute bariolée où vivait la jeune femme. Ils interrogèrent les habitants, mais tous affirmèrent qu'aucune prophétesse n'avait vécu dans la région, et qu'ils n'avaient jamais vu la moindre maison ressemblant à la description qu'ils en donnaient.

– Je n'ai quand-même pas rêvé, murmura Hypal. Dis-moi, fée de mes rêves, peux-tu m'expliquer cette étrangeté ?

– Il y a des choses que tu n’as pas à savoir, sans doute, lui répondit Graciella.

Cette parole de son épouse le stupéfia. Il finit par se demander si cette étrange prophétesse et sa femme n’étaient pas la même personne. C’est sans doute un mystère qu’il ne pourrait jamais élucider. Il y a parfois des choses absconses que l’on doit accepter dans la vie, sans chercher à les comprendre, ce qui évite d’attraper un inutile mal de tête.

De retour à Bledpomé, Hypal interrogea le vieux vizir au sujet de cette énigmatique prophétesse, qu’il lui avait conseillé d’aller consulter.

– Une prophétesse, à Trouperdhu ? Jamais entendu parler, prince. Je t’aurais proposé de lui rendre visite ? Impossible, ou bien je perds la tête. Tu auras sans doute rêvé de tout cela.

Notre héros en fut tout décontenancé. Aucun des soldats qui l’avaient accompagné à Trouperdhu la première fois ne se rappelait de quoi que ce soit. Avait-il vécu ces choses en songe ? Pourquoi sa sublime Graciella semblait-elle en savoir plus que ce qu’elle voulait bien dire ? Incapable de trouver une explication, il relégua toute cette histoire dans le coin de l’esprit où se terrent les plus impénétrables énigmes ; il se contenta d’aimer son épouse, et de jouir de la vie. Il regrettait seulement de ne pas avoir pu prendre Alonique comme deuxième femme, car elle restait comme un joyau de prix dans son cœur. Tout cela n’avait au demeurant pas une grande importance, car quand il serait sultan à son tour, il se constituerait un harem de quelques centaines de concubines. Finalement, une de plus ou de moins... Le vizir Conium réintégra le palais Donquebo, à Naipalède, en compagnie du prince Hypal et de sa



fée. Et, comme dans ces histoires qui finissent bien, ils vécurent... Ils vécurent...

– Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants, poursuivit Lucas.

– C'est ce que j'allais dire, reprit Nicole. Mais c'est vrai que les sultans avaient autant de femmes ?

– Monsieur le curé ne vous a pas raconté que dans la bible, il est écrit que David en avait six cents, et son fils, Salomon, un millier ?

– Non, affirma Lucas, l'air étonné. Mille femmes... Ça, c'est une famille nombreuse... Je me demande comment les enfants savaient laquelle était leur maman, et comment faisait leur papa pour leur souhaiter un gros dodo le soir.

– Il devait probablement confier cela à ses serviteurs.

– Ça sert à rien d'avoir mille femmes si on n'a pas le temps de s'occuper de ses petits garçons et de ses petites filles..., susurra la mignonette Nicole, toute pensive.

– Je suis tout à fait d'accord avec toi. Après toutes ces aventures, Hypal rechercha la famille qui l'avait accueilli lorsqu'il fut trouvé dans le panier, sur le dromadaire mort, et qui s'était montrée bonne envers lui. Il la combla de cadeaux, et plusieurs des enfants vinrent vivre au palais Donquebo. Il avait de la gratitude et avait le pouvoir de remercier ceux qui lui étaient venus en aide. Chaque année, il organisait un voyage jusqu'au volcan Iladézel, et offrait de gros morceaux de viande au serpent Thin, qui s'y était accoutumé et sortait de sa caverne dès qu'il entendait la voix de son ami à deux pattes. Le prince avait promulgué une loi, stipulant que personne ne devait

faire du mal à cet animal, sous peine de mort. Pour se faire bien voir de leur monarque, nombreux étaient ceux qui venaient nourrir ce beau monstre, ce qui l'amena à devenir obèse, à tel point qu'il ne pouvait plus circuler dans les tunnels pour regagner son antre, et demeurait à l'air libre. Toutefois, il ne semblait pas s'en plaindre. Comme quoi même les serpents peuvent être gourmands.

– Dis, tonton, tu ne nous as pas parlé des femmes d'Ippoté. Il n'en avait qu'une ? Questionna Lucas.

– Il aurait bien voulu en avoir plusieurs, mais son épouse était jalouse comme une tigresse et ne l'aurait pas toléré. Comme je l'ai déjà dit, elle n'avait accepté de se marier avec lui qu'une fois qu'il eut chassé toutes les autres. Elle le dominait complètement.

– Tu vois bien que t'écoutes pas quand on parle, Lucas, lui lança sa sœur.

– Je m'en rappelais plus. Et le mage Hicien ? Il n'avait pas de femme avant de mourir ?

– Il était pour ainsi dire marié à sa magie. Les sorciers payent souvent leurs pouvoirs par des sacrifices. Il vivait seul, et il est probable qu'une épouse aurait eu bien peur de partager sa vie. Comme cela, il ne laissa pas de veuve derrière lui. Allons, mes petits amis, les meilleures choses ont une fin, et nous sommes au terme de notre histoire.

– J'aimais bien, admis la fillette. Tu nous en diras encore d'autres ? Maman a promis que tu nous raconteras celle du fil d'Ariane, et je voudrais bien connaître ce qui est arrivé avec le grand cheval de bois.

Jean avait là matière à occuper de nombreuses soirées au coin du lit, ce qui ravissait les petits et, très

certainement, les deux femmes aussi. Il est certain que les meilleurs souvenirs de la petite enfance sont ces moments privilégiés où les parents racontent des histoires avant que le marchand de sable ne vienne clore les paupières. Au-delà du conte ou de l'aventure ainsi narrés, ils sont tout simplement comblés par la présence et l'attention qui leur sont accordées, dans une manifestation de l'amour que l'on a pour eux.

Cela faisait maintenant trois mois que Jean vivait à la scierie, et il avait vraiment l'impression de faire réellement partie de la famille. Il en prenait parfois conscience, et ça le mettait franchement mal à l'aise. Non seulement il s'attachait beaucoup trop à ces gens, mais de plus, quand le mari, le vrai papa, reviendrait de la guerre, toutes les choses seraient faussées et il endurerait un autre arrachement douloureux. Sa vieille besace était accrochée à un clou dans la remise, et il redoutait de devoir se la retriballer par monts et par vaux.

## Chapitre six

### Le délateur

Jean, après ces quelques mois, ne donnait plus du tout l'impression d'être maladif, mais semblait au contraire se requinquer et retrouver une excellente santé. Il avait de nouveau l'aspect d'un homme de son âge, jeune et vigoureux, ce qui n'en faisait certainement pas un candidat pour être réformé du service militaire. Marcel, qui le voyait littéralement rajeunir de jour en jour, commença à se poser des questions. Il avait toujours été ébloui par la beauté d'Irène, et, presque inconsciemment, maintenant que le mari avait débarrassé le plancher pour accomplir son honorable devoir sous les drapeaux, se sentait le maître dans la place. Il envisageait la possibilité, au cas où le cher soldat se vît casser sa pipe, de peut-être se retrouver sur la liste des favoris, les hécatombes du front ayant considérablement réduit le nombre des prétendants potentiels. En outre, ce qui ne gâchait en aucune façon la chose, il connaissait bien le travail, et savait comment faire tourner la scierie. Il caressait donc cet espoir naissant quand ne voilà-t-il pas que ce cousin, soi-disant crevard, fait son apparition. Dans la

mesure où il était débilité au point de subir l'ignominieuse humiliation de se voir refuser le grade de combattant, alors que le pays manquait cruellement d'hommes dans ses armées, il ne posait pas de réels problèmes. Mais, quand ce pauvre malheureux se métamorphosa peu à peu en un solide gaillard débordant d'énergie, Marcel vit là un émule dangereux, qui s'appropriait la place même qu'il convoitait. Il vivait dans la maison, les enfants le considéraient mieux qu'ils ne le faisaient pour leur père, et, dans son imagination, il le soupçonnait même d'avoir tout simplement obtenu le rôle de mari suppléant.

Il s'en aigrit considérablement, ce qui le rongea presque autant que le pinard qui minait régulièrement son misérable foie, chaque soir, à l'estaminet, où la gentille Louise, tout en lui remplissant son verre de gros rouge, regrettait qu'il se détruisît ainsi la santé, car elle le trouvait sympathique et se reconnaissait un petit faible pour lui. Il développa une profonde jalousie envers cet intrus de Jean, qui se cristallisa peu à peu en une véritable animosité. Toutefois, n'étant pas stupide, il cachait ses sentiments inamicaux, se contentant de renforcer une éventuelle ascendance sur le cousin, en le commandant dans le travail et en tentant de lui octroyer les basses besognes, comme de débarrasser la sciure qu'il fallait brouetter dans un espace réservé, où elle se transformait, au rythme de la pluie et des années, en un terreau de piètre qualité que des jardiniers venaient acheter à bas prix pour amender leurs potagers. Jean faisait cela de bon cœur, estimant que c'était là plus son rôle que celui du pauvre boiteux, avec sa patte folle, ou bien des femmes qui devaient parfois, avant

sa venue, se coltiner cette ingrate besogne. Toutefois, il ressentait clairement que le triste délaissé avait une dent contre lui, si l'on peut appeler ainsi un chicot, et il en discernait la raison, qui était bien compréhensible. Que ce soit chez les bêtes ou les hommes, la rivalité pour les femelles n'est jamais anodine. Il aurait bien voulu lui dire qu'il n'avait, lui, aucune vue quelconque sur une femme mariée, et qu'en conséquence il n'empièterait en aucun cas sur ses brisées, si toutefois brisées il y avait. Néanmoins, l'affaire était délicate, et il préférait fermer les yeux et rester aimable avec le laissé pour compte qui devait bien assez souffrir comme ça.

Comme toute situation de ce genre non clarifiée ne peut qu'empirer, l'épave de Marcel en développa presque une idée fixe, qui le hantait, et que même les canons de chez Arlette ne parvenaient plus à anesthésier. Les vapeurs que le jus de la treille dégage une fois fermenté ayant la remarquable propriété de délier les langues, il bavait avec les autres poivrots du bistro, pire qu'une limace.

– L'est pas clair, l'Jean. N'a pas du tout l'air d'un crevard. Ça m'étonnerait ben qu'il ait été réformé, l'gaillard. Y a quelque chose qu'y nous cache, et j'craîns pour l'Irène et ses mioches.

– Ben c'est vrai, bégaya un pied de vigne, quand on l'voit faire ses livraisons, y parait pas plus faiblard, maint'nant, qu'un gars costaud et qui s'porte bien.

– Laissez-le donc tranquille, dit Arlette, les femmes en sont très contentes, et quand elles viennent faire quelques courses, elles en ont que du bien à la bouche. Et elles ont ben besoin d'lui à la scierie, tu suffisais plus, mon pauv Marcel. Et nous dis pas

qu'avec ta patte folle, t'es pas content d'avoir d'l'aide.

– La boutique a toujours bien tourné, même avant qu'y pointe son nase de faux jeton. J'demandais pas mieux qu'd'en faire plus, moué. N'avions pas besoin d'lui, et j'm'inquiète pour les femmes, pas pour mon boulot.

– L'a raison, l'Marcel, ajouta un vieux aux yeux chiasseux, en s'essuyant la lippe de la manche. C'est pas prudent d'laisser ces pauvres femmes avec un mec louche. J's'rais toi, l'Marcel, j'irais en parler au commissaire. Sinon, on pourrait ben t'accuser de non-assistance à personne en danger. Faut pas rigoler avec ces trucs-là, ça peut se r'tourner contre toi.

– Ce qu'elles ont surtout besoin, Irène et Bernadette, c'est qu'on leur foute la paix. Elles sont ben assez grandes pour s'défendre, s'il le faut, dit Louise, qui écoutait cette édifiante conversation tout en essuyant des verres.

– P't'ête ben, ajouta Marcel, mais j'y réfléchirai quand même. On peut pas abandonner ces pauvres femmes comme ça, avec un gars qu'est p't'ête un gangster. J'y réfléchirai, et ça, personne m'en empêch'ra.

– C'est ça, c'est ça, souligna Arlette en rigolant, vas donc cuver en attendant, et on en r'parlera d'main, quand t'auras les idées claires et les yeux en face des trous.

– Ouais, mais quand même, ajouta le boiteux, tout en portant son verre à ses lèvres, pour écluser la dernière goulée afin de ne rien gaspiller, étant capable de boire tout en gardant sa cigarette éteinte à la bouche, ce qui fait qu'il devait parfois engloutir des

cendres avec le jus de la treille, qui tenait plus de la mauvaise vinasse que du grand cru.

Ce qu'avait sorti l'autre picoleur sur la responsabilité de porter assistance à personne en danger le turlupina, devenant une véritable obsession, et, finalement, germa dans son esprit le sentiment qu'il avait un devoir à accomplir pour secourir la veuve et l'orphelin, comme les braves chevaliers d'antan. C'était une question d'honneur, à laquelle il ne pouvait se dérober. Il avait des principes, quand-même !!!

– J'me vomirais, si j'faisais point mon d'voir, affirma-t-il avec grandiloquence, tout en éclusant ses chopines, accoudé au bar de chez Arlette, le mégot ancré à la commissure des lèvres, quelques jours plus tard. Quoi donc, v'la deux pauvres dames en péril, et moi, j'frais rien... j'vas lui montrer, moué, c'que c'est qu'un homme, et un vrai, pas un minet qui sait faire que d'la musique avec l'piano. J'm'en vais aller l'vouère, l'commissaire. J'ai trop perdu d'temps.

– T'as ben raison, ajouta un vieux, sous sa casquette maculée, en levant la tête de son jeu de cartes, alors qu'il prenait une bonne raclée à la belote, et voyait sa mise de haricots fondre à vue d'œil, a raison d'un les cinq points. Avec moué, y a longtemps qu'c'aurait été fait. T'as trop tardé, et j'suis sûr que l'commissaire, y va te r'monter les bretelles, l'Marcel.

– M'en fout. Mieux vaut tard qu'jamais. Y va vouère c'qu'y va vouère.

Marcel appuya son vélo contre le mur du commissariat de la petite ville, honorée du grade de chef-lieu de canton, à une dizaine de kilomètres du



bourg, et, après avoir ôté sa gampette, humblement, sournoisement, poussa la porte et pénétra dans cet antre inquiétant.

– C’est pourquoi ? Demanda un planton, sans même se donner la peine de répondre à la timide salutation du visiteur.

– Est-ce que j’pourrais voir m’sieur le commissaire, c’est pour une affaire importante.

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Euh... C’est un peu confidentiel, et ce s’rait mieux que j’lui explique, à lui.

– Comme vous voudrez. Asseyez-vous, je vais aller voir s’il peut vous recevoir.

L’homme disparut dans un couloir et, cinq minutes plus tard, revint pour demander à Marcel de le suivre.

– Vous avez de la chance, dit-il, le commissaire peut vous entrevoir maintenant. Habituellement, il faut un rendez-vous, on ne peut le rencontrer aussi facilement. C’est un monsieur très occupé.

Le bureau était modeste, avec des étagères croulant sous des dossiers poussiéreux, et, pour les visiteurs, deux chaises pailées, inconfortables, n’invitant pas à s’y éterniser. Le commissaire avait dans les soixante ans, jovial derrière une petite bedaine, de grosses moustaches, et les dents gauches de sa mâchoire brunies par une pipe qui semblait être un signe de naissance, car elle faisait littéralement partie de sa personne. Une lumière jaunâtre frayait son chemin à travers des vitres crasseuses, et une araignée avait pu trouver la paix dans un coin du plafond, où personne ne venait nuire à sa toile. Ces insectes sont non seulement utiles en débarrassant des pestes ailées, mais on dit qu’elles portent bonheur. Et comme

certaines peuvent vivre plus d'une quinzaine d'années, il était bien difficile d'estimer quand le plumeau avait fait son dernier passage.

– Asseyez-vous, monsieur, dit-il, en posant son stylo et en mettant le document qu'il feignait d'étudier sur une pile de papiers hétéroclites, encombrant un coin de la grande table recouverte d'un cuir vert tout usé, derrière laquelle il se tenait sur un fauteuil dont même un brocanteur peu tatillon sur la marchandise eût refusé d'encombrer un bric à brac, croulant sous les chiures de mouche, dans une remise.

– Je vous écoute, monsieur Marcel. Vous êtes bien le contremaître de la scierie de Morteville, chez Irène Bontemps, n'est-ce pas ? Avant tout, comment va la patronne ?

– Très bien, du moins pour l'instant. C'est justement pour ça que j'avais voulu vous voir, monsieur le commissaire.

– Qu'est-ce qui vous inquiète ?

– C'est une drôle d'histoire, monsieur le commissaire. Ça va faire plus de quatre mois, un traînard est venu s'incruster à la scierie. C'était soi-disant son cousin, un certain Jean, réformé du service, comme moi, et qui venait donner la main. Au début, y tenait à peine du bout, et on aurait bien cru qu'il était crevard, même au bout du rouleau.

– Oui, et alors ?

– Ben, en fait d'être crevard, il s'est bien rétabli, et maintenant y se porte comme un charme. Un vrai costaud, monsieur le commissaire, qui serait bien capable de tenir le fusil, comme les copains. Pas comme moué, que j'étais bien la réforme, avec ma pauvre patte. Vous voyez, tout ça m'apparaît bien louche, et j'en suis

dit : Marcel, mon gars, v'la p'têt'e un maraudeux qui cache son jeu, et qu'attend p'têt'e l'bon moment pour faire un mauvais coup. C'est que j'l'estime ben, moi, la Irène, et pis y a ses gosses, deux beaux p'tits mioches, qui sont p'têt'e en danger, on sait jamais. C'est pas non plus impossible qu'il ait tué l'vrai cousin, pour prend'e sa place. Ça s'est déjà vu, des choses pareilles, c'est pourquoi j'ai jugé qu'c'était mon devouère de v'nir vous prév'nir. C'est que j'tiens pas à c'qu'on puisse m'accuser d'non-assistance à personne en danger, vous comprenez, m'sieur l'commissaire.

– Vous avez bien fait, monsieur Marcel. C'était votre devoir de venir m'avertir, car avec des femmes seules, il faut être très prudent. Je vais m'occuper de cela.

– Ah, et pis j'allais oublier. C'est qu'il peut êt'e dangereux, l'animal. Y m'a dit que quand y boit un coup d'trop, ça l'rend complèt'ment barjo. Y prend la première chose qui lui tombe sous la main, et il la balance dans la tronche du pauvre malchanceux qui s'trouve à sa portée. Imaginez qu'il écluse un gorgeon, chez la Irène, et qu'ce soit un des petiots qui trinque. Moi, j'peux pas tolérer ça.

– Raison de plus pour que j'ouvre l'œil. Est-ce qu'il est porté sur la bouteille ?

– L'midi, à table, on boit que d'l'eau. Mais l'soir, j'suis pas là à l'surveiller.

– Il va souvent au café ?

– A vrai dire, l'est v'nu qu'une fois.

– Et il a bu ?

– S'est méfié. L'a éclusé qu'une grenadine à l'eau, p't'ête qu'il a eu peur d'moué, que s'il voulait

m'balancer un tabouret dans l'portrait, j'me laisserions point faire. L'est pas bête, l'gaillard.

– Bien, encore merci, monsieur Marcel. Je vais voir de quoi il retourne.

Ceci dit, le commissaire raccompagna son visiteur à la porte, lui signifiant que l'entrevue était terminée. Tout fier de lui, Marcel reprit son vélo, et, après avoir regagné Morteville et souffert dans plusieurs côtes étendues, fit une longue halte chez Arlette, pour se réhydrater la glotte.

– Alors, le Marcel, où ça en est avec le Jean ? T'as quand-même prévenu qui il fallait ? Lui lança un habitué de la chopine qui faisait pour ainsi-dire parti des meubles.

– J'ai rien à dire d'plus que c'que j'ai déjà dit. Ça r'garde personne, c'que j'fais ou c'que j'fais pas. C'est mes oignons.

– Ben, les épulche pas là, tes oignes, tu vas nous faire pleurer, ajouta Arlette. Sacré Marcel, va.

Ce soir-là, le contremaître descendit encore plus de canons que de coutume, ce qui fait que le lendemain, ce fut Jean qui dut assurer les livraisons. Un chargement devait être véhiculé chez le négociant de matériaux, et la belle Josette le réinvita à boire le café, comme la première fois. Il accepta par courtoisie, et aussi parce que ce qui sortait de sa cafetière n'avait rien à voir avec du jus de chaussette.

– Les temps sont bien durs, dit-elle en s'asseyant en face de lui. Cette guerre, on se demande bien quand on en verra la fin. Bientôt, il ne restera plus que des femmes. J'espère que vous n'êtes pas trop surchargé de travail, aujourd'hui.

– Non, je ne dirais pas que c’est calme, mais ce n’est pas toujours le coup de feu.

– Vous êtes un sacré pianiste, Jean. Les copines et moi, on a été impressionnées. Vous avez de l’or dans les mains.

Elle commençait à minauder, et se passait ses longs doigts dans la chevelure, en un geste gracieux et très féminin.

– Vous êtes le cousin d’Irène... Vous êtes célibataire ? On se demandait, un gars comme vous, c’est pas banal...

– Je suis veuf.

– Pauvre monsieur, c’est bien triste.

Josette le regardait, tout en brassant doucement son café de la cuillère, pour faire fondre le sucre. Elle se pencha ostensiblement vers lui, les coudes sur la table, le menton dans les mains. Jean la fixait dans les yeux, refusant de laisser errer les siens dans ce redoutable décolleté qui l’avait tant fait souffrir.

– Mon mari est bien gentil, mais... Il n’est pas du genre tendre, si vous voyez ce que je veux dire. Il préfère caresser la bouteille... Ça ne doit être facile tous les jours, d’être seul, pour un homme comme vous. Si vous recherchez un peu de compagnie, vous pourriez toujours venir me voir, ça me fera plaisir. Vous savez que vous êtes un homme séduisant ? Mais je suppose que vous ne manquez peut-être pas de contacts, avec toutes ces veuves et femmes seules. Vous devenez une denrée rare, par les temps qui courent.

Jean comprenait parfaitement ce que Josette lui proposait. Toutefois, il ne voulait pas la froisser, et ressentait les frustrations dont elle pouvait souffrir,

comme beaucoup de femmes à cette époque troublée. Bien sûr, il était absolument hors de question qu'il répondît favorablement à ses avances, ayant des convictions inébranlables. Il avait vécu une expérience merveilleuse. L'amour sublime, la joie inénarrable qu'il ressentit dans la lumière, aux portes de l'au-delà, étaient profondément gravés dans son esprit, et rien ne pourrait l'effacer. Son unique désir était de retrouver ces sentiments d'extrême bien être, et aucune chose sur terre ne pouvait procurer une telle jouissance. Il savait avec la plus grande certitude que ce bonheur incomparable ne pourrait lui être donné que sur la base de la droiture et de la fidélité à ce qu'il ressentait être vrai, que la vie est sacrée, et que jouer avec les pouvoirs de procréation est une abomination qui ne laisse que de l'amertume dans le cœur. Il ne pouvait plus agir comme s'il ignorait ces réalités. Risquer de faire venir dans des conditions misérables ces êtres délicats et fragiles que sont les enfants, en dehors d'une famille bien établie, tout cela pour satisfaire des pulsions, dans un égoïsme massif et un mépris pour les conséquences souvent dramatiques, lui était inconcevable. Il n'aurait jamais pu se pardonner une telle faiblesse, et se serait vomi pour le reste de ses jours. Cette vision l'avait recouvert d'une grande responsabilité envers sa famille, son Dieu, et son véritable bonheur. C'est pourquoi, voulant éviter ces situations troubles, et sachant combien la langue féminine est prompte à colporter les nouvelles, il utilisa un stratagème tout à fait semblable à celui du tabouret dans le portrait après la première goutte d'alcool. Ne pas donner de la confiture aux cochons consiste parfois à préférer se faire plaindre de ne pouvoir donner libre cours à ses vices, plutôt que de

se voir inutilement méprisé pour avoir dévoilé des convictions de moralité et de principes de droiture.

– Non, je ne peux pas vraiment dire que je souffre de solitude. Ou plutôt si, mais pas de la façon que vous pouvez imaginer. Quand je vois toutes ces femmes privées d'un homme, et que je suis impuissant à consoler, quelle tristesse. Je vais vous faire une confidence. Il m'est arrivé une grande catastrophe. Ma femme et moi, on a eu le malheur de se trouver au mauvais endroit et au mauvais moment, lors d'un bombardement. Elle a été tuée sur le coup. Affreux. Certains perdent la vie, d'autres des guiboles ou des bras, moi, ce fut... Enfin, à cause de cette saleté d'éclat d'obus, adieu la bagatelle. En Arabie, j'aurais trouvé facilement un emploi dans un harem. Bah, finalement, mieux vaut en rire que d'en pleurer. La guerre ne fait pas que des morts... Mais avec la situation actuelle, quelle misère quand je vois tout ce qui me passe sous le nez. Même si ça n'empêche pas de respirer, c'est bien pénible. Parfois, je me dis que j'aurais encore préféré perdre une patte. Enfin, on ne choisit pas son destin. Surtout, Josette, gardez ce secret. C'est humiliant de ne plus être un homme. Enfin, ça fait du bien d'en parler à quelqu'un. Vous êtes bien sympathique.

– Mon pauvre monsieur, s'apitoya-t-elle, c'est bien triste. Comme si la bouteille ne suffisait pas à refroidir les hommes...

– Il en reste quand-même quelques-uns, comme Marcel.

– Parlons-en, de celui-là. Chaque fois qu'il vient, il cherche à m'asticoter, comme un vrai cochon. Si zieuter dans les corsages rendait aveugle, il y a belle lurette qu'il verrait plus clair. Et vu l'état de ses dents

et de l'odeur qui sort de son gosier, il n'est vraiment pas appétissant. C'est n'est certainement pas ici qu'il aura du succès, le pauvre bougre, c'est pas le genre de la maison, comme on dit. Je ne crois pas qu'une seule femme aimerait sa compagnie. Les poivrots patentés, boiteux de surcroît, c'est pas recherché dans la région.

Ce fut la dernière fois que Jean se trouva harcelé par cette femme, néanmoins, à chaque livraison, elle avait du plaisir à parler avec lui, le trouvant cultivé et d'une très intéressante conversation. Après avoir ainsi raconté un gros mensonge ignominieux, il est évident qu'il serait regardé avec mépris, mais aucune tentatrice ne viendrait tendre ses rets, pour qu'il s'y engluât comme une mouche sur une toile d'araignée.

Deux jours plus tard, Josette rencontra Irène tandis qu'elle faisait quelques courses en ville.

– Je comprends mieux pourquoi ton cousin est aussi chaud qu'un glaçon. Il t'a dit qu'en plus de sa femme il a perdu sa virilité dans un bombardement ? Pauvre gars, ça a dû être bien pénible pour lui. Au moins, tes petits ne risquent rien.

Irène fut surprise d'entendre ces confidences, car Jean ne lui en avait jamais parlé. Et ce qu'il lui avait raconté à propos de la tentation que son amie lui avait fait subir ne semblait pas concorder. Peut-être que cela avait réveillé en lui des sentiments douloureux... C'était une énigme délicate à démêler, et un sujet nécessitant beaucoup de discernement et de tact, pour ne froisser personne. Elle trouvait quand-même étrange que cet homme ait pu faire des confidences aussi particulières à une quasi inconnue. Finalement, elle aurait dû s'en désintéresser complètement, cet homme n'étant rien pour elle, mais néanmoins elle fut interloquée et ressentait une curiosité bien féminine



l'incitant à en avoir le cœur net. Après un instant, elle répondit :

– C'est curieux qu'il t'ait raconté ça. Généralement, ce n'est pas le genre de choses dont on se vante. Ne l'aurais-tu pas encore titillé sur les bords ?

– Si, bien sûr, et comme ça, il a clarifié la situation. C'était certainement gênant pour lui de se voir proposer l'impossible. Au moins, maintenant, il est sûr qu'on va lui foutre la paix.

– Au fait, mieux vaut garder la chose secrète. Ce serait inutile qu'on le ridiculise.

– Bien entendu, assura Josette, qui avait déjà essaimé la nouvelle comme le vent répand les graines de pissenlit.

Le soir, Irène en parla à sa mère.

– C'est ce qu'il a raconté à Josette ? Alors qu'il t'a dit qu'il luttait pour ne pas te prendre dans ses bras ? Et que sa femme serait morte lors d'un bombardement et non dans les chambres à gaz ? Non, tu vois, je n'y crois pas. Je ne puis imaginer un seul instant que Jean ait pu nous mentir. Ces choses-là, vois-tu, on les ressent. A mon avis, c'est un peu comme pour trinquer avec Marcel, quand il a inventé cette histoire de tabouret. Beau comme il est, et le seul jeune dans la région, c'est compréhensible, vu qu'il veut rester fidèle à sa femme, qu'il ait inventé ça pour qu'on le laisse tranquille.

– Tu crois ?

– C'est quasiment certain. Je te déconseille quand-même d'aller le lui demander. C'est pas une chose à faire, de toute façon. Finalement, ça ne nous regarde pas.

– Oui, tu as sans doute raison. Il faut quand même reconnaître que si c’était vrai, ce serait un beau gâchis. Un homme qui ne court pas, qui ne boit pas, qui raconte des histoires le soir aux enfants...

– Moi, je te répète que ce bombardement, c’est une invention. Et je te redis encore une fois que celle qui tombera dessus, et bien, elle ne sera pas déçue, si je peux me permettre cette ânerie.

– Tu peux te permettre, et je suis bien de ton avis. Mais... comment être certaines qu’il ne cache pas son jeu ?

– On ressent ces choses-là. Crois-moi, ma fille, un homme comme ça, ça court pas les rues. Et je n’ai jamais vu des enfants aimer leur père comme les tiens l’aiment.

– Faut dire qu’il n’a rien à voir avec André. C’est quand-même étrange qu’avec tout ce qu’il a souffert, la vie ne l’ait pas brisé, et qu’il ait conservé ses principes.

– Tout ce que je sais, conclut Bernadette, c’est que j’aurais rêvé d’avoir un mari comme lui.

Dans le courant de la semaine, le policier se présenta à la scierie.

– Bonjour, monsieur le commissaire, l’accueillit Irène. C’a fait plaisir de vous voir, surtout que vous êtes toujours si occupé.

– Bonjour, Irène. J’espère que vous allez bien, toi et ta mère.

Après quelques échanges de convenance, l’homme l’informa qu’il avait quelque chose de délicat à voir avec elle, aussi, assis dans le salon, tout en sirotant le sempiternel café, il entra dans le vif du sujet.

– Irène, il paraît que tu as un nouvel employé.

– Oui, c’est mon cousin Jean, qui est venu donner la main, car il est réformé.

– Tout va bien avec lui, tu en es satisfaite ?

– Parfaitement. C’est vraiment un gars bien.

– Il tâte de la bouteille, comme le Marcel ?

– Pas du tout, jamais une goutte d’alcool.

– Ça vaut mieux, surtout pour rouler avec le camion. Si tu permets, j’aimerais quand même le voir.

Le commissaire avait entendu parler de ce vagabond qui traînait dans les bois. Il était bien difficile de devenir invisible, et, malgré sa prudence, Jean s’était fait remarquer lors de son errance. Comme il ne faisait de tort à personne, le fonctionnaire n’avait pas jugé bon de l’appréhender. Il détestait cette guerre et toute la misère qu’elle engendrait, et ne voulait pas en rajouter. Un type inoffensif qui se terrait en forêt, ne méritait pas qu’on rajoutât à sa peine.

Marcel avait vu la voiture du commissaire entrer dans la cour, et jubilait intérieurement quand Irène vint chercher Jean sous le hangar, lui demandant de venir avec elle, que quelqu’un souhaitait le rencontrer.

– C’est le commissaire de police. Il a entendu parler de toi, et veut te voir.

– Hum, avec tous les ragots qui circulent, ça devait arriver.

Le policier, toujours la pipe à la bouche, se leva quand Jean pénétra dans le salon.

– Bonjour, dit-il courtoisement, ainsi vous êtes le cousin d’Irène. Je suis content de vous rencontrer. Il est vrai qu’elle avait bien besoin d’aide, son contremaître à la patte folle ne pouvant pas tout faire.

Toutefois, par les temps qui courent, vous comprendrez volontiers qu'il faut être prudent. N'y voyez pas d'inconvénient, mais pourriez-vous me montrer vos papiers ?

– Hélas, je les ai perdus. On a été bombardés, la maison a brûlé, et ma carte d'identité avec.

– Oui, je comprends. Toutefois, c'est bien embêtant, et il va falloir remédier au plus vite à cette situation. Irène m'a dit qu'elle était très contente d'avoir votre aide.

– Je dois vous avouer, commissaire, confessa Irène qui était assise à côté de Jean, qu'il n'est pas vraiment mon cousin. En fait, c'est le frère d'André. On l'appelle cousin comme ça, peut-être parce que c'est plus court.

– C'est sans importance. Alors, dites-moi, monsieur Jean, êtes-vous marié, avez-vous de la famille, des enfants ? Vous plaisez-vous à la scierie ?

Jean expliqua qu'il était veuf et seul, et qu'il se trouvait bien à donner la main à sa belle-sœur, en attendant que son frère revienne du front.

– C'est parfait. Il y a quand-même cette histoire de papiers qu'il faut mettre au clair. Quand vous pourrez, le plus rapidement possible, passez à mon bureau, avec quelques photos d'identité. Je m'occuperai de cela. Je ne veux pas qu'Irène puisse avoir des ennuis.

En disant ces dernières paroles, il se frottait la joue, comme pour calmer une douleur quelconque.

– Vous souffrez d'une dent, n'est-ce pas, remarqua Jean.

– Vous avez remarqué ? Foutue guerre, vraiment. Le seul dentiste qui restait dans la région vient de nous faire une crise cardiaque, et ce n'est pas au

cimetière qu'il peut vous soigner. Personne pour reprendre sa place. Quelle poisse.

– Vous permettez que je jette un œil ?

– Vous vous y connaissez ?

– J'étais dentiste, avant de perdre ma femme et mon cabinet sous les bombardements. Cette guerre fait bien des misères.

– Alors ça, c'est vraiment triste pour vous, mais intéressant pour moi.

L'homme ouvrit largement la bouche, ce qui l'obligea à ôter sa pipe et à la tenir à la main. Un début d'abcès se manifestait sous une dent cariée.

– Il y a longtemps que vous souffrez ?

– Une bonne semaine, mais ça empire.

– Il faut vous soigner en urgence, sinon ça ne peut que s'aggraver.

– Vous pourriez vous en occuper, monsieur Jean ?

– Mes diplômes ont brûlé en même temps que le reste, hélas.

– Qu'importent les certificats. Ce ne sont pas eux qui vont me soulager. Ecoutez, je connais bien la veuve du dentiste. Elle ne verra aucun inconvénient à ce que vous utilisiez le cabinet, si je lui demande. Dites-moi, Irène, pourriez-vous me confier votre cousin, s'il peut se libérer une heure ou deux, pour qu'il m'accompagne ?

– Oui, bien sûr. S'il y a urgence, vous pouvez partir de suite.

Marcel fut ravi de voir le commissaire quitter la scierie, en emmenant avec lui l'intrus. De le voir ainsi désincrusté des lieux lui prouvait qu'il avait eu bien raison d'aller avertir les autorités. Plus tard, en

croisant Irène, il lui demanda le plus hypocritement du monde pourquoi Jean était parti avec le policier.

– Le commissaire souffrait d’une rage de dent. Vu que le cousin est dentiste, il l’a accompagné pour le soigner au cabinet du vieux Lachaise, qui vient de décéder voici quelques jours.

Dentiste... En plus, il était dentiste, ce faux-jeton. Si ça se trouve, c’était un mensonge, et ce n’était qu’un imposteur. Le commissaire allait bien vite s’en rendre compte, pensa le boiteux.

La veuve accepta de bon cœur de prêter le cabinet de son mari, ayant confiance en ce brave fonctionnaire. S’il affirmait que ce gars qui travaillait à la scierie était aussi dentiste, ce ne pouvait qu’être vrai. Le matériel était moderne, de bonne qualité, permettant des prestations de haut niveau. Le patient s’allongea sur le siège, sous l’œil inquisiteur de la grosse lampe, juste au-dessus de sa tête.

– Ouvrez bien grand... Oui, nous allons aujourd’hui préparer le terrain pour une obstruction. En attendant, il faut assainir la place. Je vais vous prescrire un analgésique, et un antibiotique pour une semaine. Donc, dans huit jours, on se revoit et je vous remets tout cela en bonne condition. En attendant, évitez de mâcher dessus, je vous ai fait un pansement provisoire. Comme je n’ai pas de voiture et que je ne tiens pas à emprunter l’auto d’Irène, encore moins le camion, et que ça fait loin pour venir en vélo, il faudrait que vous veniez me prendre à la scierie... Et aussi que madame Lachaise nous ouvre le cabinet...

– Pas de problème. Mais n’oubliez pas de venir me voir avec des photos d’identité, que je vous refasse

vos papiers. Cela peut vous éviter bien des tracasseries.

Quand Marcel vit le commissaire ramener Jean à la scierie, il en fut profondément désappointé et aigri. Non seulement il n'était pas arrêté, mais en plus ils se quittèrent avec une courtoise poignée de mains. C'était donc vrai, qu'il était dentiste. Pour ce malheureux laissé pour compte, c'était une profession très honorifique. Sa jalousie ne fit que le tenailler davantage, tellement même qu'il en avait des brûlures à l'estomac, comme s'il eût attrapé un méchant ulcère.

En milieu de semaine, Jean, muni de ses portraits miniatures en noir et blanc, fut introduit dans le bureau du chef, au commissariat.

– Je suis bien content de vous voir, monsieur Jean. Ma dent va beaucoup mieux, et je ne souffre plus. C'est une bénédiction que de vous avoir. Vous avez vos photos ?

– Oui. Faites voir, que je vérifie si les antibiotiques font leur effet.

Le commissaire ouvrit encore bien grand sa bouche, délogeant sa pipe.

– Parfait. Tout se présente bien. Dans deux jours, on n'en parlera plus.

– Bon, nous allons nous occuper de vos papiers, à présent. Donc : Nom, prénoms, date et lieu de naissance, profession et adresse.

Jean donna des indications imaginaires, pensant que le fonctionnaire pouvait être abusé.

– Vous dites né à Trifolle les Agnes ? Combien d'habitants, dans ce bled ?

– Environ deux cent, je crois.

– C’est trop petit. Vous devriez plutôt choisir une ville importante, on y passe plus facilement inaperçu. Pourquoi pas Le Havre ? Les dossiers d’état civil ayant disparu lors des bombardements, personne ne pourra vous contredire.

En disant cela, l’homme à la pipe le regardait intensément, et Jean comprit que son interlocuteur ne le croyait pas, mais savait ce qui le concernait. Il ressentit que ce n’était pas un imbécile, qu’il n’était nullement trompé, mais agissait ainsi par bonté d’âme, et pour ne pas nuire à Irène.

– Voyez-vous, ajouta-t-il, cette guerre déchaîne la méchanceté, libère tous les mauvais sentiments. Je ne vous cacherai pas que j’ai fait une enquête discrète sur vous. Sur vous comme sur ce vagabond qui errait dans la forêt. Je n’aurais pas permis que des femmes seules avec de petits enfants pussent être en danger. Je suis convaincu que vous êtes un homme bien. Et, par les temps qui courent, il faut des papiers en règle pour ne pas risquer d’être tracassé par l’administration. Pour moi, vous êtes réellement le beau-frère d’Irène. Je ne vous poserai qu’une question : quelles sont vos intentions la concernant ?

– Mes intentions envers Irène ? Je saisis mal ce que vous entendez par là. Elle est mariée, je n’ai donc aucune visée à son égard. Je reconnais que c’est une femme magnifique, douce, bonne mère, avec d’adorables enfants, mais ça s’arrête là. Je ne me suis jamais permis de lever les yeux sur elle. Elle est parfaitement respectable.

– Oui, c’est vrai, elle est mariée... Bon, ceci dit, je viens vous prendre après demain, en début d’après-midi.



– Monsieur le commissaire, je ne sais comment vous remercier.

– En évitant de me faire trop mal quand vous me charcuterez.

Ils se serrèrent chaleureusement la main. En partant, Jean était profondément troublé. Cet homme était donc au courant de sa venue chez Irène, et, tout en connaissant la loi, avait volontairement fermé les yeux, sans négliger une petite investigation. Il se demandait bien comment il pouvait savoir tout cela, et pourquoi il avait attendu si longtemps pour se manifester. Quoi qu’il en soit, il avait éprouvé une grande joie de se voir de nouveau dans un beau cabinet dentaire, et de ressentir toutes ces effluves de produits divers, qu’on retrouve toujours dans ce genre d’établissement. Le soir, après que les enfants furent couchés, il s’entretint avec les femmes.

– Le commissaire était au courant de mon arrivée ici, et il n’a rien dit. Pourquoi ?

– C’est un homme vraiment bon. Il était très ami avec mon mari, reconnu Bernadette. Ils allaient à la pêche ensemble. C’est sans doute pour cela, et sachant que nous avons besoin d’un homme ici, qu’il a fermé les yeux.

– Mais quand-même, de là à me refaire des papiers d’identité, sans documents officiels, c’est plutôt rare.

– Il savait très bien que tu ne pouvais pas lui en fournir. Il a horreur des dénonciateurs, et veut nous éviter de te perdre, si tu avais le moindre problème avec les gendarmes. S’ils t’avaient interpellé, nul doute qu’il n’aurait rien pu faire.

– Tout ce que je peux dire, c’est que ce n’est pas du tout le genre de commissaire qui nous a arrêtés,

ma famille et moi, à Paris. Heureusement qu'il y a encore des gens comme lui, sur terre.

– Il est content de tes soins ?

– Oui, mais il redoute que je lui fasse mal.

– Tu sais, c'est toujours comme ça que ça se passe, avec cette odieuse roulette...

– Plus maintenant. On ne devrait plus souffrir, chez le dentiste.

Deux jours plus tard, le policier vint prendre Jean, comme convenu. Le pauvre homme était crispé, pensant qu'il allait en endurer comme les quelques fois où il s'était allongé sur ce siège de cuir blanc, la bouche grande ouverte.

– Ne vous inquiétez pas. Je vais vous faire une petite pique de rien du tout, pour vous insensibiliser, et vous ne ressentirez rien.

Effectivement, une injection quasi indolore dans la gencive lui donna l'impression de n'avoir plus qu'un bloc de pierre inerte dans la mâchoire. Il entendait le bruit de l'affreuse roulette et en ressentait les vibrations, mais absolument aucune douleur. Une vingtaine de minutes plus tard, tout était terminé, et une belle dent presque neuve était prête à reprendre du service pour de nombreuses années.

– Et voilà. Dans une heure ou deux, l'anesthésiant cessera son effet, et il n'y paraîtra plus.

– Formidable, mon ami. Je n'ai rien senti. Vous êtes un très bon dentiste. Meilleur que le père Lachaise, de la vieille école, qui vous torturait. Au fait, voici vos papiers. Vous êtes un homme honorable. J'aurais un service à vous demander.

– Oui ?

– Je vais dans quelques jours dîner à la scierie, Irène m’a invité. Jean, il me plairait que vous me racontiez votre histoire. J’aimerais savoir pourquoi un homme tel que vous se laissait mourir dans les ronciers. Et ce n’est pas le commissaire qui vous le demande. Lui, il sait officiellement que vous êtes la personne qui est indiquée sur votre carte d’identité, Jean Bontemps. Non, c’est l’ami, qui vous apprécie. Au fait, combien vous dois-je ?

– Pourquoi m’insultez-vous de la sorte, si vous êtes mon ami ? Répondit Jean en riant. C’est plutôt moi, qui vous suis infiniment redevable. Et entre nous, quel plaisir d’avoir pu vous soigner dans ce beau cabinet. Cela fait si longtemps que ça ne m’était pas arrivé...

Avant de repartir, ils passèrent voir la mère Lachaise pour lui rendre les clefs.

– Monsieur Jean, j’ai dit à des amies que vous utilisiez le cabinet de mon mari pour soigner monsieur le commissaire. Je n’aurais jamais pensé qu’une telle nouvelle pouvait se répandre si vite, mais il y a une dizaine de personnes qui voudraient vous rencontrer pour un rendez-vous. Et j’en reçois de nouveaux chaque jour. Si vous êtes intéressé, je pourrais vous louer le cabinet, qui servirait au moins à quelque chose. Mon pauvre mari venait de le remettre à neuf, avec une installation moderne, de ce qui se fait de mieux, juste avant de nous quitter.

– Nous en sommes bien désolés, ma pauvre dame, dit le policier. Qu’en pensez-vous, Jean ?

– C’est à voir. Si Irène me laisse deux ou trois après-midi par semaine, je pense que ce serait

possible. Combien loueriez-vous le cabinet, madame Lachaise ?

– Pas bien cher. En fait, je ne prendrai qu’un petit pourcentage sur vos honoraires, disons cinq pour cent. Comme cela, vous ne me paieriez que si vous êtes sûr d’avoir de la clientèle.

– Ça tient debout. Au cas où ce soit possible, quand pourrais-je commencer ?

– C’est déjà fait, si je ne m’abuse. Mais pour monsieur le commissaire, vous ne me devez rien, bien entendu. Je serais très contente de voir de nouveau du monde ici, et je pourrais vous servir d’assistante, comme je le faisais pour mon mari. Tout ce beau matériel n’aurait pas été installé inutilement. Surtout, n’oubliez-pas qu’il y en a qui comptent beaucoup sur vous, et qui sont impatients de vous rencontrer.

Quand le fonctionnaire à la pipe reconduisit Jean à la scierie, il en profita pour participer à la conversation.

– Je suis sûr que vous aurez une importante clientèle, surtout que je vais vous faire de la publicité. Bien soigné, sans souffrir... Je ne croyais pas ça possible. Bravo.

– Trois après-midi par semaine, pourquoi pas, admit Irène. Mais que va-t-il se passer si tu as trop de monde ? Vas-tu refuser de les prendre ?

– Nous n’en sommes pas encore là, assura Jean, avec une moue dubitative. Et espérons que ton mari va bientôt revenir. Cette guerre ne va pas durer cent ans. Du moins, on se doit de le croire.

Quelques jours plus tard, le fonctionnaire était attablé pour un diner amical. Il souhaitait qu’on en finisse avec les “monsieur le commissaire”, et pria

qu'on l'appelât Pierre, vu que c'était son prénom. Il était très satisfait des soins qui lui avaient été prodigués par ce soi-disant cousin.

– Tu sais bien, Irène, que je n'ai pas cru un seul instant que Jean fût ton beau-frère. Mais, voyant quel excellent dentiste il est, j'ai voulu connaître son histoire. Rassurez-vous tous, il est officiellement Jean Bontemps, à présent, et personne ne saurait remettre cela en doute. Aucune langue de vipère ne pourra désormais lui nuire. Je n'en dirai pas plus, pour éviter des zizanies. Maintenant, mon ami, si vous nous racontiez un peu ce qui vous est arrivé ?

Jean retraça alors sa douloureuse histoire, tandis que Pierre l'observait avec un grand intérêt. Il tirait de petites bouffées de sa pipe, qu'il pouvait fumer plus d'une heure sans la recharger en tabac.

– Et tout ça pour la première épouse de votre père... Quelle misère. C'est pour de telles raisons que je préfère mener une petite enquête avant d'appliquer une loi aveugle et trop souvent inique. Tu as été courageuse, Irène, en recueillant Jean. Tu risquais gros, mais tu as bien fait. Ta mère et toi êtes des femmes respectables. Au fait, vous avez décidé quelque chose pour le cabinet ?

– Oui, je vais l'ouvrir trois jours par semaine. En mettant un coup de collier le reste du temps, tout se passera bien à la scierie. De plus, il n'est pas certain que j'aie suffisamment de clientèle pour remplir ces quelques journées. L'affaire se présente donc bien. J'y ai déjà traité des patients durant deux jours, et mon carnet de rendez-vous est plein pour demain. Madame Lachaise est ravie, on ne peut demander mieux. Et ça grâce à vous, Pierre. Encore merci.

– Sincèrement, suggéra le commissaire, vu que vous êtes maintenant le seul dentiste dans toute la région, je suis convaincu que vous devrez refuser beaucoup de monde, même en exerçant à temps plein.

Tout ceci était effectivement bien beau, mais, en dépit de ces bonnes nouvelles, Irène commençait à sérieusement s’angoisser. Ce qui étonnait un peu Jean était le manque total de courrier d’André, le mari de sa bienfaitrice. Même Pierre n’en avait fait aucune allusion, comme si le fait de savoir si le soldat se portait bien n’intéressait personne. Un peu plus tard, en se délectant d’un excellent café, le policier fit part d’une rumeur concernant la réputation de pianiste émérite qu’était Jean.

– J’avoue que j’aimerais bien vous entendre. J’ai toujours adoré le piano, et ai bien regretté de ne pas avoir pu l’apprendre quand j’étais gosse. Même les cours de solfège coûtaient trop cher pour mes parents, qui, hélas, ne sortaient pas de la cuisse de Jupiter. Déjà bien qu’ils m’aient payé mes études, les braves gens. Vous pourriez nous interpréter du Mozart ?

– Vaste programme, avec ce compositeur éclectique. Je vais vous jouer son requiem. Ce n’est peut-être pas son œuvre la plus connue, mais c’est celle que je préfère.

– Va pour le requiem, mon ami.

Après quelques beaux morceaux qui ravirent le mélomane de commissaire, celui-ci ne put retenir ces mots :

– Vous êtes un type vraiment épatant, Jean. Il faudra que je revienne avec ma femme vous entendre. J’espère que vous n’y verrez pas d’inconvénient ?

– Vous serez toujours le bienvenu, avec ou sans épouse, affirma Irène. Bien sûr, que cela nous fera très plaisir. N'est-ce pas, Jean ?

– Inutile de répondre à une telle évidence.

– Mais dites-moi, Jean, poursuivit le policier, avez-vous encore beaucoup d'autres cordes à votre arc ? Dentiste, virtuose, quoi encore ?

– Conteur, affirma Bernadette. Il invente des histoires, qu'il lit le soir aux enfants. Ils en raffolent, et je peux vous dire qu'il a de l'imagination.

– Vous devriez les écrire, qu'on puisse en profiter. La scierie est presque devenue un sanctuaire des arts. Dites-moi, Jean, accepteriez-vous de donner des récitals ? Ça relancerait le théâtre qui fait rarement salle comble. Vous n'y gagneriez pas une fortune, mais une juste réputation. Je pourrais m'occuper de tout, avec mes relations. Nous manquons de vrais artistes, et vous feriez beaucoup de bien, car, comme on dit, la musique adoucit les mœurs. Qu'en dites-vous ?

– Je ne sais pas ce que ces dames en pensent, mais ça me ferait bien plaisir. J'ai déjà tâté des planches, à Paris, dans de petites salles, et j'aimais bien.

– Très bonne idée, Pierre, et nous irons applaudir le maestro, dit Bernadette, enthousiaste.

C'est ainsi que, assez brutalement, Jean se retrouva propulsé dans une vie sociale très active, qui l'éloignerait probablement de plus en plus de la scierie. Finalement, celle-ci avait très bien fonctionné sans lui, et nul n'est indispensable. A telle preuve, que les cimetières sont pleins de gens irremplaçables. Toutefois, il viendrait donner la main à toute occasion, et continuerait de raconter des histoires aux petits, en attendant le retour de leur papa.

## Chapitre sept

### Rédemption

Les semaines s'écoulaient, et Jean débordait de clientèle. Les trois journées hebdomadaires ne suffisaient pas pour qu'il pût honorer toutes les demandes. Il devenait nécessaire de clarifier cette situation.

– Les patients me harcèlent, et ne comprennent pas pourquoi le cabinet est si peu ouvert. Je reçois même des demandes des villes voisines. Il y a au moins une chose que je vais faire, Irène, c'est m'acheter une voiture. Tu es bien gentille de me prêter la tienne, mais ça me gêne. Je gagne suffisamment maintenant, avec ces quelques jours d'ouverture, pour me la payer. Madame Lachaise est ravie, et me rabâche sans arrêt que je devrais travailler à plein temps au cabinet, et elle me propose même un bel appartement juste au-dessus. Elle serait même prête à me vendre le fond et les murs, pour un prix très raisonnable. Bien entendu, il n'est pas question que je vous laisse tomber à la scierie, à moins que vous ne trouviez quelqu'un pour me remplacer, ou qu'André soit libéré du service militaire. A ce propos, avez-vous des nouvelles ?



– Plus ou moins, confessa Bernadette, on entend des rumeurs. Il paraît qu’il va bien.

– Quand il rentrera, il est évident que je partirai. Mais j’aime tant les enfants... C’est fou ce qu’ils me manqueront. Ils sont si gentils... Ils me consolent presque des miens, qui m’attendent dans la lumière...

– Eux aussi seront terriblement tristes quand tu t’en iras, murmura Irène. Mais évitons de parler de ces choses lugubres, cela va me donner le bourdon. Pour changer de sujet, Pierre a appelé. Il t’a réservé le théâtre pour vendredi soir. Tu auras un beau piano à queue. Il demande confirmation. Tu es d’accord ?

– Tout à fait. Je propose même qu’on invite Marcel. Ça pourrait lui plaire.

– Pourquoi pas ? Approuva Bernadette. C’est peut-être un mélomane qui s’ignore. Dis-nous, Jean, est-ce que tu te plais toujours à la scierie ? Peut-être que tu préférerais prendre l’appartement et vivre ailleurs ?

– Non, je suis parfaitement bien ici, enfin, presque. Je crois qu’Irène comprend ce que je veux dire. Néanmoins, étant dentiste, il est normal que je préfère exercer dans ce domaine plutôt que dans le bois. Mais je serais le dernier des ingrats de vous quitter, alors que vous avez réellement besoin de moi, et m’avez littéralement sauvé la vie. Jamais je ne partirai sans être remplacé, je vous en donne ma parole. Tant pis pour ceux qui continueront à avoir mal aux dents, à moins que je ne fasse des heures de nuit...

– Tu sais, Jean, il ne faut pas te sentir obligé, dit Irène. Les gens ne comprennent pas quand ils te voient conduire le camion, après être passés entre tes mains au cabinet. Ils en sont tout surpris.

– Qu'ils soient surpris, alors. Ce n'est pas une raison pour que j'abandonne mon travail à la scierie. Et entre nous, c'est un peu de la faute du commissaire. S'il n'avait pas souffert d'un abcès, tout ça ne serait pas arrivé. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas pu contrôler ce réflexe d'arracheur de dents, quand j'ai vu qu'il avait mal. Mais j'avoue que si j'avais su, j'y aurais réfléchi à deux fois, avant de lui demander d'ouvrir la bouche. D'un autre côté, que je sois honnête : je suis bien content de pouvoir de nouveau exercer. Ce qui m'ennuie, c'est cette situation un peu compliquée où je me trouve. Puisqu'on en parle, j'aimerais vous confier un secret.

– Quoi donc ? Demanda Irène.

– C'est délicat, mais c'est au sujet d'André, ton mari. Il faudrait bien qu'il revienne. Je suis dans une position très particulière. Si tu étais veuve, je tenterais ma chance auprès de toi, car tu es la seule femme avec laquelle j'aimerais refaire ma vie. Et je dois avouer que plus le temps passe, plus c'est clair en moi. J'ai vraiment l'impression, ici, d'être avec ma famille. J'ai maintenant une grande certitude. J'ai affreusement souffert de la perte des miens, et ça me fait toujours très mal. Je sais à présent que quand il me faudra partir d'ici, ce sera de nouveau un calvaire que je devrai endurer. Le mal est hélas déjà fait, comme une carie qui a atteint la racine.

Les femmes le regardaient avec attention, surprises qu'il leur fasse de telles révélations, lui d'ordinaire si pudique dans ses sentiments.

– Dis-nous, Jean, qu'as-tu été raconter à Josette, au sujet d'un certain bombardement ? Demanda Irène, ne pouvant retenir ces quelques mots qui lui sortirent involontairement de la bouche.

– Je vois que ma petite ruse a bien fonctionné. Comme cela, non seulement elle a cessé de me provoquer, mais la réputation du dentiste est telle qu’aucune patiente ne lui minaude après. De même que personne ne m’offre l’apéritif.

– Ce ne serait-pas un peu comme un loup recouvert d’une peau de brebis, pour mieux être admis dans la bergerie ? Plaisanta Bernadette.

– Excellente image, en effet. Mais moi, la bergerie ne m’intéresse pas. Je n’aime pas marcher sur des tapis de billes. On peut s’y casser le nez.

Marcel, par principe, fit le bougon quand on lui proposa d’assister au récital de Jean, dans le théâtre, mais finit par accepter sans trop se faire prier. Il revêtit ses meilleurs vêtements, trouva même le moyen de dégoter une vieille cravate, abandonnée depuis bien des années dans une obscure penderie, sous un tas de frusques fripées, plus ou moins épargnées par la crasse mal lavée. Les enfants étaient ravis d’entendre le tonton, et les dames avaient mis leurs plus beaux atours. Irène avait roulé sa natte en un volumineux chignon, et rayonnait de toute sa beauté. Le maire en personne était présent, dans une salle comble de six cent personnes. Le prix du billet d’entrée était très modique, et cela permettait aux spectateurs de passer une agréable soirée. La plupart avaient entendu parler du nouveau dentiste, et savoir qu’il allait donner un récital de piano avait titillé leur curiosité, car la chose était pour le moins inhabituelle de la part d’un tourmenteur de mâchoire. Ce fut l’édile en personne qui vint présenter l’artiste, qui fut quelque peu applaudi quand il entra en scène.

Jean joua environ une heure et demie, interprétant de beaux airs connus et populaires de musique

classique. Ravie, la modeste foule l'ovationna avec enthousiasme, et la soirée fut un total succès. A l'issue de la représentation, le maire, en compagnie du commissaire, désira avoir une petite entrevue avec lui.

– Très très bien, dit l'homme à l'écharpe tricolore. Un vrai triomphe, que votre prestation. J'ai entendu des rumeurs, et les gens vont en redemander. Nous aimerions avoir des soirées comme celle-ci, régulièrement. Une fois par mois, ça vous irait ?

– C'est raisonnable. Ça me conviendrait tout à fait, dit Jean.

– Autre chose. Nous souhaiterions ouvrir un petit conservatoire, et votre aide serait plus que bienvenue. Que diriez-vous d'une place de professeur de piano ? En aménageant les horaires, ce ne serait pas incompatible avec votre cabinet.

– Je vous remercie, mais actuellement, j'ai déjà des difficultés à me partager entre la scierie et les soins dentaires. Sincèrement, je n'en aurai pas le temps.

– Peut-être pour des cours privés, à domicile ?

– J'en donne déjà aux enfants de madame Bontemps, et ai dû refuser de m'occuper de la fille d'une de ses amies. Malheureusement, je ne puis rajouter d'heures supplémentaires aux vingt-quatre de la journée. Toutefois, en ce qui concerne de petits récitals comme ce soir, comme je vous le disais, ce serait parfait pour moi.

– C'est quand même dommage, remarqua le commissaire, que cette pénurie de main d'œuvre, où il ne reste plus que des vieux ou des handicapés. C'est un peu du gâchis, non, de vous voir scier du bois et conduire un vieux bahut. Malheureusement, je ne

connais personne qui pourrait vous remplacer chez Irène. A moins que...

– Que quoi ? Demanda le maire.

– Il serait peut-être possible d’avoir un ou deux prisonniers. Ceux qui sont condamnés pour de petites peines peuvent servir dans des œuvres d’utilité publique. Ça pourrait s’appliquer avec la scierie, surtout en ce moment où le pays a tant besoin de bois d’œuvre.

– Ce serait probablement une bonne solution. Si c’était le cas, pourrions-nous compter sur vous, monsieur Bontemps ? Demanda l’édile.

– Ça changerait certainement les choses, messieurs. Quelle qu’en soit l’issue, je vous remercie de l’honneur que vous me faites. Toutefois, concernant l’aide de prisonniers, ce serait à Irène et Bernadette de décider de ce qu’elles veulent. Elles auraient probablement beaucoup de questions à poser là-dessus.

– Cela va de soi, reconnut le maire.

Ce soir-là, Marcel avait découvert quelque chose de vraiment grand. C’était la première fois qu’il assistait à un récital, et il n’avait jamais eu l’occasion d’entendre de la musique classique. Ce n’est pas le genre des bals musette, où il errait le quatorze juillet, en admirant d’un œil envieux les couples qui virevoltaient sur la piste. En ressentant les émotions que ces belles sonorités faisaient naître en son âme, il en oubliait que c’était cette grosse enflure de Jean qui maniait les touches d’ivoire, semblables aux dents qu’il réparait dans son espèce de salle d’opération. A la fin de la représentation, il avait envie de remercier son rival pour la joie qu’il venait de lui donner, un

peu comme s'il avait ouvert une porte quelque part dans son esprit, dont il ignorait même l'existence, et qui avait libéré quelque chose de beau dans son cœur. Il avait même failli pleurer, subjugué, et il se demandait vraiment ce qui lui arrivait, car c'était une expérience toute nouvelle qu'il venait de vivre.

En revenant au bourg, dans la voiture, il s'en ouvrit à Jean.

– Ben dis donc, qu'est-ce que c'est beau, c'que t'as joué. J'avais encore jamais entendu d'trucs pareils. L'piano, c'est quand même qu'e'que chose. Quand j'vas dire ça chez Arlette, y vont pas en rev'nir. Tu sais, j'aimerais ben t'entendre encore, quand tu r'fras une aut r'présentation, comme on dit.

– Ça me fait bien plaisir que ça t'ait plu, reconnu Jean. Pour toi, les places seront toujours gratuites.

– Dommage qu'y soit si tard, sinon j'vous aurais ben payé un verre, proposa Marcel en passant devant chez Arlette, voyant les portes fermées et les poivrots partis. Pour une fois, j'aurais ben bu une grenadine à la flotte, comme vous autes.

– Tu sais, Marcel, susurra la petite Nicole, nous aussi, on sait jouer du piano. Pas comme tonton, mais quand-même un peu. C'est lui qui nous apprend. On aime bien.

– Bande de p'tits veinards, moi aussi, j'aurais ben aimé avoir un tonton comme ça.

Dès ce moment, le boiteux regarda Jean d'un autre œil. Il ressentait de l'admiration pour lui, et reconnaissait qu'en ce qui concernait Irène, entre lui et cet homme, il n'y avait pas photo, selon cette expression populaire venue tout droit des champs de courses.

Dans le courant de la semaine suivante, Jean eut l'occasion de rapporter les propos du commissaire.

– Il a suggéré une possibilité concernant de la main d'œuvre. Il estime que vous auriez toutes les chances d'avoir un ou deux tolards pour travailler à la scierie. On n'en a pas parlé en détails, mais il est probable que ces gars sont surveillés et ne sont pas dangereux. Beaucoup de pauvres types se retrouvent en cabane pour des délits mineurs, souvent commis sous l'emprise de la boisson... Quand ils se retrouvent à l'eau, ils se comportent bien. Y doit y avoir beaucoup de braves types en tôle, qui ont fait un faux pas, mais qui marchent habituellement bien droit.

– Ce serait une bonne idée, après tout, dit Irène. Et toi, tu partirais ?

– A moins que tu ne me demandes de rester, mais je n'aurais plus rien à faire ici. Le mieux serait que je m'occupe exclusivement du cabinet.

– Et les enfants ?

– Là, deux cas de figure : ou on se dit adieu, ce qui se ferait pour moi dans les larmes, ou bien je rentre tous les soirs à la scierie, et je continue de leur raconter des histoires et de les aider dans leurs devoirs.

– Toi, Jean, que préférerais-tu ?

– S'il te plait, Irène, ne me pose pas ce genre de question.

Jean recevait ses clients, une bonne quinzaine par jours, et son agenda était plein pour des semaines, mais beaucoup de patients se voyaient reportés pour faire place aux urgences. Madame Lachaise fit entrer Louise, la servante de chez Arlette, qui venait pour une carie sur une molaire.

– Bonjour, Louise, ça fait bien plaisir de vous voir. Pas trop grave, j’espère ?

– Non, mais fallait quand-même que je fasse quelque chose. C’est dommage qu’on ne vous voie jamais au café. On a toujours de la grenadine qui vous attend.

– Promis, je passerai faire un tour.

La jeune femme continuait de parler, le temps qu’elle prenne place, car, une fois la bouche grande ouverte, il était impossible de poursuivre la moindre conversation.

– J’aimerais bien que Marcel soit comme vous, qu’il arrête de picoler. C’est un gars bien, seulement il a pas eu de chance. Il mérite pas de finir comme les épaves qu’on voit. J’suis sûre qu’il aurait fait un bon papa. Ça parait pas, mais il a un bon fond. Je l’ressens. Vous savez, ça a d’l’intuition, une femme.

– Vous n’en auriez pas un peu le béguin, Louise ?

– J’dirais pas ça, mais j’l’aime bien, et ça m’fait mal au cœur, de l’voir comme ça. Vous pourriez peut-être l’aider à changer, à s’rendre compte qu’il n’y a pas qu’le vin dans la vie...

Pendant que Jean la soignait, avec douceur, après l’avoir insensibilisée, il tenait un monologue.

– Marcel a beaucoup apprécié le récital au théâtre. Il voudrait assister à d’autres. Pourquoi ne l’accompagneriez-vous pas ? Il y en a justement un après-demain. Si vous voulez, on vous prend en passant. Je vous offre l’entrée. C’est un brave gars, que ce Marcel. Depuis que je le connais, je lui découvre de grandes qualités. Il en a tellement bavé, dans la vie, que c’est un peu compréhensible qu’il se soit réfugié dans la boisson. Mais il pourrait s’en



sortir, s'il se savait aimé. L'amour est un puissant thérapeute, peut-être le plus grand.

Quand Louise put reparler, après s'être rincé la bouche et craché dans le réceptacle prévu à cet effet, elle demanda :

– Vous y allez aussi, au récital après-demain ?

– Bien obligé, vu que c'est moi qui le donne.

– Et vous pourriez m'y emmener ?

– Comme je vous le disais. Vu qu'on prend Marcel chez lui, rien ne nous est plus facile que de s'arrêter en passant devant chez Arlette. Vous logez là-bas, je crois.

– Oui, une chambre de bonne à l'étage.

– Alors, a après-demain vers vingt heures. Arlette pourra vous donner votre soirée ?

– Oui, bien sûr. Je vous remercie.

– Louise, j'ai du plaisir à parler avec vous, mais hélas, la salle d'attente est pleine. A bientôt, donc, dit-il en lui serrant la main.

La jeune femme avait comme un cierge allumé en elle, qui commençait à éclairer doucement une vie de solitude et d'humilité. Si Jean avait ressenti tout le bien qu'il venait de faire à cette âme douce et effacée, il en eût été profondément ému.

Chose promise, chose due, et quand Louise revint du théâtre, elle était songeuse.

– C'était si beau, si beau, disait-elle. Et toi, Marcel, tu as aimé ?

– Beaucoup, beaucoup. C'est quand-même quelqu'un, m'sieu Jean.

Il salua tout le monde, et descendit en compagnie de Louise, devant chez Arlette, déserté, car il était tard.

– Que dirais-tu, Louise, d’boire un coup ? Ça s’fête, une soirée comme ça, tu trouves pas ?

– Si tu veux, Marcel, approuva la jeune femme d’une voix douce. Elle était néanmoins triste à l’idée de ce qu’il allait encore ingurgiter.

Elle posa les verres sur le bar, et prit l’habitude vinasse pour en emplir celui de son ami.

– Non, pas ce soir. Donne-moi plutôt une grenadine à l’eau, comme pour l’Jean. J’crois qu’il a raison, d’pas picoler. Son histoire de tabouret, j’y crois plus. L’est trop intelligent pour ça. T’as vu l’grand musicien qu’c’est. Quand on est avec lui, on s’sent meilleur.

– Ça me fait bien plaisir, que tu boives pas ce soir. Sûr que tu d’v’rais arrêter. Tu t’fais du mal.

– Serait-y qu’t’as d’l’amitié pour moué, Louise ? Même avec ma patte folle ?

– Un peu, oui, avoua-t-elle timidement. J’m’en moque ben, d’ta guibole. Tu crois que j’suis parfaite, moi ?

– Moi aussi, j’t’aime ben. J’pensais pas qu’une fille comme toi pouvait avoir d’l’intérêt pour un gars qu’même l’armée a pas voulu.

– Tu sais, Marcel, si tu bois d’la grenadine, les aut’es, y vont s’foute d’toi.

– C’est pas que j’m’en fous, mais quand même. Faut ben s’faire un peu respecter. Ben tiens, quand tu m’serviras des canons, sans rien dire, tu m’mettras d’la grenadine. Ils y verront qu’du feu, les aut’es poivrots. Ça a la même couleur, et m’sieu Jean, l’a

ben raison, ça empêche pas d'trinquer. T'auras qu'à l'dire à Arlette, qu'elle s'trompe pas. Et comme ça, j'pourrais rentrer tout seul à la maison.

– J'ai toujours dit qu't'étais un gars bien, Marcel.

– Me l'dis pas trop, parce que j's'rais ben capable de t'manquer d'respect, Louise. Bon, y s'fait tard, et d'main, j'suis comme toi, j'travaille.

Là-dessus, il lui fit, pour la première fois, un bisou, et sortit, en ressentant de l'estime de soi, pour avoir bu cette grenadine, qui, finalement, n'était pas mauvaise du tout et ne méritait pas d'être exclusivement réservée pour les enfants. Cette nuit-là, le fantôme de Louise vint le hanter, et il avait grand hâte d'être le lendemain soir pour la retrouver. Elle avait cette saveur suave et sucrée du sirop, et il ne pourrait jamais dissocier les deux choses.

Quelques jours plus tard, Marcel et Jean chargeaient le camion.

– Tu sais, Jean, je voudrais te r'mercier. T'es l'meilleur homme qu'j'ai jamais rencontré. Et ça, ça m'fait trop mal.

– Pourquoi tu m'dis ça ?

– Faut que j't'avoue, car ça m'ronge. Quand l'commissaire est v'nu t'voir, c't à cause d'moué. J'ai été l'trouver, pour lui dire qu't'étais v'nu à la scierie, et qu't'étais p'tête dangereux pour les femmes et les gosses. J'pensais qu'elles avaient besoin d'êt'e protégées, et j'en ai grand honte. Et j'dois dire qu'j'avais aussi l'béguin d'Irène. L'est si belle. Mais tout ça, c'est ben fini.

– Je savais que c'était toi qui m'avais dénoncé au commissaire, Marcel. Mais ne le regrette pas. Tu as bien fait, c'était pour éviter que les femmes ne

puissent être trompées. Et tu m'as finalement rendu un grand service. C'est grâce à toi que j'ai retrouvé un cabinet dentaire, et que je peux donner de petits récitals au théâtre. En réalité, tu mériterais une récompense. Concernant Irène, comme elle a André, je n'ai aucune vue sur elle.

– Tu sais, j crois qu'avec Louise, ça pourrait marcher. C'est une fille épatante, et elle est pas mariée, elle. Du coup, j me suis mis à la grenadine, tout comme toi. Comme j lui ai dit, l coup du tabouret, j y crois point. C'est toi qu'as raison. Les aut'es croiront qu'j'écuse du pinard, y z'y verront qu'du feu. Avec ta musique et Louise, j'ai pu du tout envie d'boire.

– J'en suis bien content, Marcel. Je l'ai eue dans mon cabinet, pour un petit problème qu'elle avait à une molaire. On en a profité pour discuter un peu. Je suis sûr que tu ne lui es pas indifférent. Je t'ai dit que tu méritais une récompense. Si tu veux abandonner ton éternel mégot, je veux bien te refaire les dents, et je t'assure que tu seras un homme nouveau. Toi aussi, tu as le droit au bonheur.

– Tu f'rais ça pour moué ? Vraiment ? L problème, c'est qu'j'ai pas un rond. J'vois pas comment j'pourrais t'payer.

– Je te l'offre.

– Pourquoi t'es si gentil avec un mec qui t'a poignardé dans l dos ?

– Tu as eu raison, il ne manque pas de gars dangereux qui rodent et on n'est jamais assez prudent. J'en aurais fait tout autant.

– Alors, tu m'en veux pas ?

– Je te l’ai dit, mon ami. Si tu veux, le soir, on passe boire un canon de grenadine pour que tu dises un petit bonjour à Louise et Arlette, et on file au cabinet où je m’occupe de toi. Il faudra une quinzaine de séances. D’accord ? On commence ce soir ?

– Ben oui, affirma Marcel, en jubilant, et en crachant son rouleau de nicotine.

Il est certain que ce brave homme aurait bien du mal à abandonner ses mauvaises habitudes, mais l’amour d’une femme est le plus puissant des médicaments, champion toutes catégories, jusqu’à cette heure. En outre, l’amitié de Jean, sa gentillesse, et le pardon inconditionnel qu’il lui accordait après qu’il l’eût dénoncé, le troublaient profondément. C’était la première fois de sa vie que quelqu’un lui accordait de l’intérêt, voire de l’importance, et il en était bouleversé. Bien souvent, il n’en faut pas plus pour changer un individu, pour lui ouvrir les portes de la lumière.

En revenant de faire les livraisons, Jean expliqua aux femmes ce qu’il avait décidé avec Marcel.

– Et tu crois vraiment qu’il va se tenir à ce qu’il a dit ? Demanda Bernadette, dubitative.

– Accordons-lui sa chance. On a tous le droit de changer, non ? Louise est une jeune femme intelligente et très douce ; je crois qu’elle est réellement amoureuse de Marcel. C’est la seule chose qui peut le guérir, et j’ai foi en lui.

– Faut reconnaître que ce serait ce qui pourrait lui arriver de mieux.

Quand, cet après-midi-là, les enfants rentrèrent de l’école, ils firent l’habituel bisou à leur mère et à leur grand-mère, et se précipitèrent dans les bras du

tonton. Quelques instants plus tard, installés sur ses genoux, ils faisaient leurs quelques devoirs.

– Tonton, dit Lucas, demain on doit faire une rédaction sur la fable du lièvre et de la tortue. Il faut pas raconter la même histoire, mais imaginer quelque chose qui lui ressemble. Tu as une idée ?

– Voyons, que je réfléchisse un peu. Ah, j'ai trouvé. Les enfants, ce sera le thème de ce que je vais vous raconter au lit. Mais à présent, j'ai quelque chose à faire, et j'essaierai d'être de retour pour le dîner. Je vous fais un gros bisou et vous dit à tout à l'heure.

Il partit en voiture avec Marcel, et ils firent une pause chez Arlette.

– Bonjour la compagnie, tonitrua le boiteux. Louise, deux canons, s'il te plaît.

– Hé, tu vas pas faire boire le dentiste, sinon gare au tabouret dans ton râtelier, prévint un des pieds de vigne, bien attablé devant un pernod, le menton dans la main, et les yeux dans le vague.

– L'est guéri, y craint plus rien.

Tandis que la jeune femme leur servait la grenadine, toute préparée dans une bouteille de vin, de sorte que tous n'y vissent que du feu, le contremaître lui disait des mots amicaux, se souciant si tout allait bien pour elle, ce qui la ravissait. Pour tenter de lui manquer de respect, ce n'étaient pas les malotrus qui manquaient. Mais elle recherchait quelque chose de plus beau, et, dans sa solitude et son dénuement social, elle avait ressenti toute la misère affective qui accablait le pauvre type, et en avait éprouvé de la compassion, qui s'était muée en intérêt, pour finalement se métamorphoser en ce qui pouvait

bien être tout simplement de l'amour. Au bout de quelques minutes, il était temps de partir.

– Bon, hé ben, on a à faire, dit Marcel. Salut tout l'monde.

– T'as rien bu, c'soir. Tu pars déjà, l'gosier encore sec ?

– T'occupe, l'ami. Quand j'ai plus soif, j'ai plus soif.

Jean, en examinant la dentition du malheureux, vit qu'il aurait beaucoup à faire. C'est pourquoi il s'attaqua à la besogne sans tarder. Il gagnait suffisamment d'argent à présent pour se permettre d'offrir ce cadeau à un ami. Une heure plus tard, en laissant son copain chez lui, il lui fit remarquer que son intérieur aurait besoin d'un petit coup de plumeau.

– C'est vrai, mais j'avais pas l'goût. A vrai dire, j'm'en foutais. Mais à présent, si j'invite Louise, faut que j'fasse du propre.

– Je serais toi, je lui demanderais un petit coup de main. Je suis convaincu qu'elle ne sera pas scandalisée, mais au contraire heureuse de savoir que tu n'es plus le même homme. Et ça, crois-moi, c'est bien plus important que de la vaisselle propre ou des armoires bien rangées. C'est au cœur qu'elles regardent, les femmes, et le cadre où il bat est beaucoup moins important à leurs yeux.

– Comme tu parles bien, Jean. J'aimerais bien te r'ssembler.

– Rien ne t'oblige à rester ignorant. Ce ne sont pas les bons livres qui manquent. Louise aimera avoir un homme cultivé à ses côtés. Je t'assure, mon ami, la

vie mérite d'être vécue, même si parfois on traverse l'enfer.

– J'ai l'impression qu'tu l'as traversé, toi, quand on voit dans l'état où t'étais quand t'es arrivé ici. L'bombardement, ta femme tuée... T'as pas dû être à la fête tous les jours.

– Comment tu sais tout ça ?

– Tout l'monde en parle, chez Arlette.

– Donc, on doit savoir aussi que je ne suis plus un homme, si je comprends bien.

– Ça, ça me r'garde point. Mais tu sais, c'que j'crois, c'est qu'c'est l'même coup que pour l'tabouret. C't'un gros mensonge pour qu'on t'foute la paix. Et si tu veux pas jouer avec toutes ces f'melles en manque, c'est tes affaires, et les oignons d'personne. Mais même si c'était vrai, ça r'tir'rait rien à ta musique ou à ta roulette. Tu sais, Jean, j'ai du respect pour toi.

Ce soir-là, le tonton raconta donc une allégorie aux enfants, qui aimaient tout autant que les dames ces agréables histoires qu'il leur narrait. C'était devenu une tradition incontournable dans cette maison, qui ferait cruellement défaut quand le papa reviendrait reprendre possession de ses pantoufles.

– Avant que le marchand de sable ne passe, je vais vous conter l'aventure des petites graines, qui auraient bien mieux fait de lire cette fable de La Fontaine, sur le lièvre et la tortue.

– Les graines ont des aventures ? Demanda Nicole.

– Ne commence pas à interrompre tonton, intima son frère.

– Non, non, Lucas, ta sœur a raison. Ce n'est pas commun, mais il arrive qu'elles en aient.



– C’est quoi, une fable de la fontaine, avec le lièvre et la tortue ? Poursuivit la fillette. J’ai jamais vu ça à la fontaine du village. C’est là où les lièvres et les tortues viennent boire ?

– Ignorante, répondit Lucas. Une fable, c’est une petite histoire. Et La Fontaine, c’est le nom de celui qui l’a écrite. Ça n’a rien à voir avec de l’eau.

– Voyons Nicole, ça coule de source, dit Bernadette.

– Drôle de nom quand même, remarqua la fillette. Et qu’est-ce qu’ils font, le lièvre et la tortue ?

– La course. Et sais-tu quoi ? C’est la tortue qui a gagné, expliqua, tout fier, son frère.

– Un lièvre contre une tortue ? C’est pas possible.

– C’est pourquoi il y a une morale à la fin, ajouta son puits de science de frangin.

– Et c’est quoi, cette morale ?

– Rien ne sert de partir, il faut courir à point.

– Ce ne serait pas plutôt l’inverse ? Dit Irène en riant. Bon, laissez tonton vous expliquer.

– De La Fontaine, qui avait le même prénom que moi, a voulu expliquer, dans sa fable, qu’il était plus sage de faire les choses au bon moment, plutôt que de laisser passer l’occasion favorable et de tenter de réparer par la suite, avec beaucoup plus de mal. Avant que je vous raconte, tu veux bien, Lucas, la résumer à ta sœur ?

– Tu vois, Nicole, c’t’un lièvre qui s’moque d’la tortue, car elle court beaucoup moins vite que lui. A vrai dire, elle sait même pas courir du tout. Elle est pas contente qu’il s’paye sa tronche, et lui lance un défi : une course. Ça fait s’marrer tout l’monde, et tous y parient sur le lièvre. Y a une bestiole qui donne

le départ, et l'lapin, pour rigoler, y va dormir dans un coin, casser la croute dans un autre, vadrouiller là où il aurait pas dû être, c'qui fait qu'y perd son temps. La tortue, elle, elle va en ligne droite vers l'but, et c'est quand elle en est pas loin que l'lièvre, l'imbécile, y s'rend compte qu'elle est sur l'point d'franchir la ligne d'arrivée. Alors y cavale tant qu'y peut, mais trop tard, c'est la tortue qui gagne. Comme personne a parié sur elle, elle doit s'ramasser un bon paquet d'pognon. C'est ça qu'il a voulu dire, le mec de ta pompe à eau, qu'si tu fais les choses au bon moment, c'est bien mieux que d'tarder, et qu'parfois, il est trop tard, tu y arrives pas, même en t'démenant comme un beau diable et en en suant pas possible.

– Les grossièretés en moins, c'est tout à fait ça, dit Irène. J'aimerais bien que tu t'efforces de t'exprimer dans un langage un peu moins vulgaire, Lucas.

– Ben, c'est comme ça qu'on parle, à l'école. J'invente rien.

– Possible, mais est-ce que tu m'entends dire ces mots-là ?

– J'sais pas, moi, tu l'as jamais racontée, la fable d'ces bestiaux.

– Vaut mieux baisser les bras. Allons, maintenant, on écoute tonton.

– C'est une belle journée d'automne, toute ensoleillée. Des arbres vigoureux ombragent une jolie rivière, qui serpente calmement dans une prairie fleurie, où broutent des vaches. De nombreuses petites graines tombent des branches surplombant le cours d'eau, et choient sur l'onde mouvante. Elles sont heureuses de voyager aussi confortablement, se laissant porter par le courant, sans effort, en admirant

le paysage qui défile lentement, resplendissant de lumière. Elles sont nombreuses à flotter ainsi, toutes plus ravies les unes que les autres, sauf une. Pourquoi cette graine était-elle différente, personne ne pourrait le dire, mais elle était alarmée. Elle criait à celles qui pouvaient l'entendre qu'il fallait gagner la berge au plus vite, que la terre y était profonde et fertile, et qu'il y avait de grands dangers à rester ainsi sur l'eau.

– Qu'est-ce que tu racontes-là ? Lui disaient ses compagnes, en se moquant.

– Les poissons, il y a des poissons qui vont vous dévorer.

– N'importe quoi. Arrête de hurler de la sorte, tu nous casses les oreilles, et laisse-nous tranquille. C'est dans ta tête, qu'ils sont, les poissons.

– Non, non, il faut sortir de la rivière, sinon vous allez arriver à la mer, où vous mourrez toutes.

– T'es complètement folle. La mer, maintenant. Tu ferais mieux de t'amuser avec nous, et de regarder la campagne. Ne vois-tu pas que tu gâches ton temps à t'inquiéter de la sorte ? S'il te plait, cesse de nous importuner avec ta folie.

Et toutes les graines riaient, se gaussant d'elle et la traitant d'insensée. Après s'être inutilement égosillée, notre petite amie, voyant que personne ne l'écoutait, gagna la rive sans grand effort, un petit vent favorable la poussant sur le courant paisible. Elle se hissa sur la berge, se cacha sous une grande feuille de plantain, pour qu'aucun bec gourmand ne la dévorât. Plus tard, sereinement, en prenant tout son temps pour bien faire les choses, elle germerait, grandirait, et deviendrait un grand arbre où nicheraient et chanteraient les oiseaux.

– Bon débarras, dirent les autres graines, en la voyant s'éloigner. On n'a pas besoin d'une trouble-fête avec nous. Comme si elle ne pouvait pas profiter de ce beau voyage, et jouir de la vie sans s'inquiéter de bêtises imaginaires. Des poissons, la mer, rien que ça...

Un peu plus loin, le courant s'accéléra, et les graines riaient, comme vous, les enfants, quand vous glissez sur les toboggans. C'est alors que des éclairs argentés apparurent à la surface de la rivière, zébrant de panique les ondes, et beaucoup de graines disparaissaient en hurlant. Un banc de poissons était au festin, dévorant à qui mieux mieux, semant la terreur chez ces incrédules qui n'avaient pas voulu écouter leur camarade. Ce fut la débandade, toutes essayaient d'atteindre le bord du fleuve, en luttant de toutes leurs forces contre le courant, et certaines, épuisées, après s'être escrimées avec une grande opiniâtreté, parvinrent à se hisser sur un misérable banc de sable, dans un méandre rocheux, là où celles qui réussiraient à germer, après avoir échappé à un quelconque gésier, blotties sous un caillou, ne pourraient devenir que des arbustes rabougris et malingres, des nabots d'arbres, où nul être ailé ne viendrait nicher.

Quant aux graines qui ne parvinrent pas à quitter le cours d'eau, maintenant devenu un grand fleuve, et qui avaient échappé aux poissons, elles arrivèrent à la mer, où elles périrent toutes, jusqu'à la dernière, bien que ce fussent-elles qui s'évertuèrent le plus à sortir de l'eau. Hélas, il était trop tard, le bon moment était passé.

Alors, les enfants, voyez-vous un rapport avec le lièvre et la tortue ?

– Ben oui, dit Lucas. La petite graine qui voulait avertir les autres, c’est la tortue. Elle a pris son temps, et, sans trop de difficultés, quand le courant n’était pas trop rapide, elle a trouvé un bon emplacement pour devenir un bel arbre. Les autres, malgré leurs efforts épuisants, n’ont obtenu qu’un sol pourri, et toutes leurs copines, en dépit de leurs tentatives désespérées, sont crevées.

– C’est tout à fait ça, approuva Jean.

– Merci, tonton, j’ai de bonnes idées maintenant pour ma compo de d’main.

– Rappelle-toi quand même, Lucas, qu’on ne dit pas crevées, mais mortes, remarqua Irène. Essaie de surveiller ton langage. Tu dois être un bon exemple pour ta sœur.

– J’ai beau lui dire, mais il en a rien à foutre, reconnu la petite Nicole.

– Je crois, Jean, que je suis une mère super dépassée, conclut Irène.

Le lendemain, le commissaire se pointa à la scierie, jovial.

– Bonjour, Irène et Bernadette. J’ai une proposition à faire à votre cousin. Le maire m’a chargé, vu que nous sommes amis, de lui dire qu’il a reçu la visite de plusieurs collègues, et qu’ils aimeraient que Jean se produise dans leurs villes. Sa réputation de virtuose s’est répandue, et beaucoup aimeraient assister à ses représentations. Il lui serait remis quarante pour cent de la recette, et pour ses récitals au théâtre, qui font toujours salle comble, on va s’aligner sur ce pourcentage, plus élevé. Voici le calendrier proposé, et ses frais de déplacement seront défrayés.

– Il est en livraisons maintenant, mais on va le lui dire dès qu’il rentrera.

– Qu’il prenne contact avec moi au plus tôt, qu’il puisse mettre ça sur pied, car je pense qu’il acceptera.

– Certainement, dit Irène. Il aime se produire, et ça lui change les idées. Vous savez ce qu’il a enduré, n’est-ce pas, Pierre.

– Oui. C’est un homme que j’admire. Il refuse trop de monde, dans son cabinet. J’ai fait le nécessaire pour que vous receviez de l’aide à la scierie, et ce n’est qu’une question de quelques jours, le temps d’avoir les autorisations. Il devient urgent qu’il puisse exercer à plein temps comme dentiste. C’est vraiment du gâchis que de le voir au volant d’un camion, à trimballer des planches.

– C’est bien notre avis, mais il est tellement honnête qu’il ne veut pas nous laisser tomber, après ce qu’on a fait pour lui. Finalement, il en fait beaucoup plus pour nous.

– A ce propos, Irène, ne passe pas à côté. Ça ne me regarde pas, mais réfléchis bien.

Après ces propos énigmatiques, il but le café en papotant avec les patronnes, tout en évoquant les modalités pour accueillir les deux prisonniers qui allaient renforcer le personnel de la scierie.

Une fois qu’il fut parti, Bernadette eut une conversation avec sa fille.

– Quand les tolards vont être là, Jean va certainement s’occuper de son cabinet et ne plus travailler avec nous. Il n’est pas impossible qu’il prenne l’appartement, et nous quitte définitivement. Les enfants en auront beaucoup de chagrin. Il est plus que probable qu’il va être de plus en plus connu, en

tant que dentiste et que pianiste. Il va rencontrer beaucoup de monde, et ce ne sont pas les femmes qui manquent. Il est certain que le coup du bombardement, ça ne tiendra pas longtemps. Crois-moi, il va refaire sa vie. Il est jeune, doué, bien de sa personne... Des gars comme lui, ça ne court pas les rues. Il est exceptionnel.

– Oui, je sais, maman. Mais c'est trop beau pour être vrai. Je ne peux pas y croire. Les princes charmants, tu sais bien que ce ne sont que des balivernes. Regarde papa, regarde André, tu leur donnerais le Bon Dieu sans confession, quand ils te font la cour, mais dès qu'on sort de la mairie et de l'église, bas les masques, et c'est l'horreur. C'est tellement facile d'être hypocrite, de tromper son monde...

– Et s'il était vraiment comme il le paraît ? S'il était sincère ?

– Alors, ce ne serait pas un homme, mais un ange. Non, maman, je ne peux pas y croire. Il a de grandes qualités et aptitudes, et c'est bien qu'on lui ait redonné goût à la vie. Tu sais, la seule chose qui m'embête, c'est, comme tu le disais, pour les enfants. Il semble vraiment beaucoup les aimer. Peut-être parce qu'ils lui rappellent les siens. Oui, c'est sans doute pour ça. Mais je te répète, les contes de fées, c'est fini, bien fini, pour moi.

## Chapitre huit

### Terreur

Quelques jours plus tard, Pierre, le commissaire, revint trouver les femmes à la scierie.

– Ça y est, on a enfin les deux zigotos qui vont venir vous donner la main. Vu la guerre qui réclame les jeunes, il s'agit de deux types un peu âgés, mais qui tiennent encore debout. L'un à cinquante-cinq ans, l'autre soixante, comme moi. Ils sont ravis de venir bosser à la scierie. Ils ne sont pas bien méchants. L'un a écopé de trois ans pour vol de moutons, l'autre de cinq pour avoir piqué la paye des employés de l'usine où il était comptable.

– Et comment ça se passe, pour l'argent, la nourriture, le logement ? Demanda Bernadette.

– Ils ont une chambre réservée chez Arlette, où ils se rendront le soir, en vélo si vous pouvez leur en prêter, sinon on leur en fournira. Ils devront signer un registre tous les jours, et se présenter une fois par quinzaine à la gendarmerie. Ils savent qu'à la première incartade, ils seront de nouveau enfermés, avec une rallonge à leur peine. Mais ce sont de braves



hommes, pas dangereux pour un sou, qu'ont simplement fait un faux pas. Entre nous, qui ne commet quelque erreur dans la vie ?

– Et l'argent ?

– Ils travailleront gratuitement. Œuvre d'intérêt public. Vous n'aurez qu'à les nourrir, matin midi et soir, en tout et pour tout. Surtout, pas d'alcool au boulot. Arlette est prévenue qu'elle ne doit jamais leur servir de vin ou de quelque spiritueux que ce soit. Ils seront condamnés à la grenadine. Vous êtes au courant, que c'est maintenant ce que boit votre Marcel, en compagnie de Jean, au bistrot, quand ils viennent saluer la Louise. Comme vous voyez, un commissaire de police, c'est au courant de bien des choses. Au fait, c'est une fille bien, et ce serait vraiment une bonne chose que votre contremaître fasse sa vie avec elle. C'est une vraie fée, de sa baguette magique elle l'a complètement transformé. Il faut aussi dire que les soins de son ami dentiste l'ont rajeuni de vingt ans. C'est quand même quelqu'un, que ce Jean. Heureusement pour lui, une décision de réforme est définitive. Il n'ira jamais sous les drapeaux, malgré qu'il exsude la santé par tous les pores. Bon, je ne suis pas venu vous entretenir de lui, bien qu'il le mérite, vu l'homme remarquable qu'il est. Alors, mesdames, qu'en pensez-vous ? Je ne parle pas du cousin, mais des deux gus qui doivent venir travailler là.

– Vous êtes sûr qu'il ne faudra pas les payer ?

– Bon, si vous voulez leur donner une petite pièce de temps en temps, pour qu'ils s'achètent des cigarettes ou une barre de chocolat, ce n'est pas interdit, mais ils n'ont pas à recevoir de salaire. Tout est pris en charge par l'administration pénitentiaire. Il

n'y aura que la croûte, et vous n'êtes pas obligées de les gaver. Mais, comme je vous connais, je suis convaincu qu'ils seront aux petits oignons. Jean a frappé à la bonne porte, et ils ne seront pas malheureux ici. Sincèrement, Irène, je crois qu'André n'a pas compris la chance qu'il avait de t'avoir. Voilà que je m'égare encore, aussi, revenons-en à nos moutons. Alors, mes amies, que décidez-vous ?

– Qui payera la chambre ?

– Je vous l'ai dit, l'administration.

– C'est inespéré, Pierre, remercia Bernadette. Merci pour ce que vous faites pour nous. Mais est-ce bien pour nous aider, ou tout simplement pour permettre à votre copain le dentiste d'occuper à plein temps son cabinet, ou d'aller faire ses récitals de plus en plus loin ?

– A vrai dire, il n'est pas étranger à l'affaire, mais si ça peut arranger tout le monde, ce n'est pas plus mal, non ?

– On ne sait comment vous remercier, dit Irène, en lui faisant un bisou, pour souligner combien il était gentil envers elles.

– Ma jolie Irène, ce n'est peut-être pas moi que tu devrais embrasser. Mais sois tranquille, je n'en dirai pas plus. Puisque tout est réglé, je propose que les lascars vous soient amenés dès cet après-midi. Je n'ai qu'à donner un coup de fil au directeur de la prison, et un fourgon va vous les déposer. Ils auront des vêtements de rechange, et l'on veillera sur eux. J'ai eu un entretien avec chacun, et je suis sûr que vous allez vous entendre, et que vous les aimerez bien. Bon, c'est pas tout, mais j'ai à faire au bureau. Quoique, si vous insistez, j'accepterai bien une tasse

de votre café. C'est le meilleur que je n'ai jamais bu. J'avoue qu'on est bien, dans cette scierie. Ça sent bon, tout ce bois, on est près de la nature. Je me prends parfois à vous envier de vivre là, au grand air. Je confesse que ça me fait plaisir, de vous rendre visite. Faudra que je passe avec ma femme, un de ces jours.

– Venez donc déjeuner, on vous concoctera un plat de terroir dont vous nous direz des nouvelles.

– Très volontiers. Disons Samedi ? Au fait, ça me fait penser que les deux gars auront leur samedi après-midi et leur dimanche de libre, et qu'ils doivent travailler dix heures par jour. Toutefois, je ne pense pas que vous jouerez aux gardes chiourmes, et reste convaincu qu'ils ne regretteront pas leur séjour ici, qui peut durer jusqu'à la fin de leur peine. Un dernier mot : ils n'ont pas de famille. Personne ne viendra les voir, on ne vous cassera pas les pieds.

– On n'est pas des ours, notre porte est toujours ouverte, plaisanta Bernadette.

– J'en suis convaincu, affirma le commissaire, en sirotant le café qui fumait dans une grande tasse, tout en grignotant quelques délicieux biscuits que faisait cette grand-mère.

Sa pipe embaumait la cuisine. Certaines bouffardes puent, tandis que d'autres exhalent un réel parfum, encore plus agréable pour celui qui le sent que pour le fumeur lui-même. Peut-être est-ce la nature du tabac, ou bien le culottage du fourneau, ou encore l'art de tirer de savantes bouffées, toujours est-il que ce point demeure énigmatique.

Vers quinze heures, cet après-midi-là, un gros véhicule noir, accompagné par une voiture de

gendarmerie, entra dans la cour. Les deux prisonniers, François et Armand, escortés, furent présentés aux femmes. Avec la plus grande politesse, la casquette à la main, ils les saluèrent.

– Bonjour, mesdames. Monsieur le directeur de la prison nous a dit que vous étiez favorables pour que ces deux hommes travaillent ici, et que tout était réglé. C'est bien le cas ? Demanda le brigadier.

– Oui, tout est en ordre, et nous les attendions, répondit Bernadette.

– Alors, c'est parfait. Voici donc Armand Lejeune, et François Ledrussin, qui se sont engagés à travailler chez-vous plutôt que de rester incarcérés. Armand en a encore pour trois ans, et François deux. Ils sont au courant que s'ils causent du grabuge, c'est directement retour à la case départ. Allez attendre là-bas, vous autres, ajouta-t-il à l'adresse des deux bougres. Ils ne sont pas bien méchants, poursuivit-il quand ils se furent éloignés. Mais si vous n'étiez pas satisfaites d'eux, appelez-nous et nous viendrons tout de suite les reconduire à la centrale. Juste un détail : ils savent où ils vont loger, chez Arlette. Avez-vous des vélos à leur prêter, car ce n'est pas à côté.

– Oui, on en a plusieurs à la scierie. Marcel, notre contremaître, habite non loin du café, il s'y rend aussi en bicyclette, il les accompagnera.

– S'il le veut, je n'y vois aucun inconvénient, mais ce n'est pas nécessaire. Je vous rappelle que l'alcool leur est rigoureusement interdit. C'est une clause pour tous les hommes dans leur situation. S'ils étaient surpris avec un coup dans l'aile, retour direct en cellule. Ils sont au courant, et je suis convaincu qu'ils ont parfaitement compris la chose et vont bien se

conduire. Vous devez vous douter que la plupart sont volontaires pour trouver à travailler à l'extérieur, et nous vous avons choisi les meilleurs. Avez-vous des questions ?

– Monsieur le commissaire nous a donné tous les détails. En fait de question, je n'en ai qu'une : que diriez-vous d'une bonne tasse de café, avec vos hommes, et, pourquoi pas, vos deux gars, Armand et François. Ça permettra de faire connaissance dans de bonnes conditions, proposa Bernadette.

– Ma foi, ce n'est pas de refus, et vous êtes bien gentille pour les taulards. Mais ne vous montrez pas trop aimable avec eux, sinon ils risquent de prendre du poil de la bête, ce qui pourrait les amener à réintégrer la cabane. Personnellement, je pense qu'il vaut mieux qu'ils soient là qu'à l'ombre. Hé, vous deux, venez boire le café avec nous, leur lança-t-il.

Les lascars ne se firent pas prier, et, tout en sirotant l'arabica odorant parmi les gardiens et les gendarmes, ils gardaient le silence, humblement, néanmoins ravis d'être invités à se réchauffer le gosier. En partant, tous leur serrèrent la main, en leur recommandant une dernière fois de se tenir peinards et de bien bosser, car ils avaient eu une sacrée chance de trouver cette place chez ces deux femmes. L'admonition la plus solennelle qui leur fut faite était de ne jamais leur manquer de respect, que la moindre incartade dans ce domaine leur serait fatale.

Après le départ des véhicules, Bernadette les invita à s'asseoir dans la cuisine, afin que sa fille et elle pussent faire plus ample connaissance.

– Comme vous allez peut-être, ce qui ne dépend que de vous, rester ici pendant des années, il convient

qu'on se connaisse mieux. Moi, c'est Bernadette, et ma fille Irène. Son mari sert sous les drapeaux et je suis veuve. Et toi, dit-elle à celui qui paraissait le plus jeune, qui est-tu ? Armand ou François ?

– Moi, c'est Armand, madame. J'ai cinquante-cinq ans. Je suis veuf et n'ai pas d'enfants.

– Pourquoi as-tu écopé d'une peine ?

– J'ai honte de le dire. Après la mort de ma femme, suite à une longue maladie qui nous avait ruinés, il a fallu payer les droits de succession pour la maison. Comme je ne pouvais pas, et que je l'avais construite de mes mains, je n'ai pas voulu qu'on me la prenne. J'étais comptable dans une assez grosse boîte, et j'ai volé la paie des ouvriers. J'ai voulu faire croire à un cambriolage, mais les policiers sont beaucoup plus malins qu'on croit. Il est difficile de leur faire prendre des vessies pour des lanternes. Ce fut un coup de folie, qui a fait que non seulement j'ai tout perdu, et en plus ai récolté cinq ans. J'en ai déjà fait deux.

C'est bien ce qu'avait dit Pierre, cet homme ne mentait pas, et c'était un très bon point pour lui. De plus, sans l'approuver, elle comprenait très bien pourquoi il avait vidé la caisse. C'était plus une victime des coups durs de la vie et d'une fiscalité aberrante, qu'un malfaiteur patenté. Sûr qu'il aurait sa place à la scierie.

– Et toi, tu es donc François, dit-elle au second. Alors, qu'est-ce qui t'es arrivé ?

– Moi, j'ai soixante ans. Je n'me suis jamais marié, mais ma copine m'a quitté quand j'ai été condamné. Je n'ai pas non plus d'enfants, à c'que j'sache. J'étais ouvrier agricole, berger si vous préférez. Mon amie

me tannait pour que j’lui offre un manteau d’fourrure. C’est pas donné, ces trucs-là. Comme j’étais pas riche, et que j’avouais pas qu’elle m’largue, j’ai détourné cinq moutons. Sur plusieurs centaines, j’pensais pas qu’ça s’verrait, mais je m’suis bien trompé. J’ai même pas réussi à les vendre qu’les gendarmes m’sont tombés d’sus. Non seulement ça m’a rien rapporté, mais je me suis retrouvé en prison pour trois piges. J’ai déjà fait six mois. Mais j’peux vous jurer, mesdames, que j’tiens pas à y r’tourner. C’est pire qu’l’enfer, un coin pareil. Vous pouvez m’faire confiance, j’frai bien mon boulot.

Lui non-plus n’affabulait pas, c’était exactement ce que Pierre avait dit.

– Vous êtes bien au courant, tous les deux, que vous ne devrez pas picoler, leur dit Irène.

– Pour moi, affirma Armand, cela ne sera pas bien difficile. Je n’ai jamais été porté sur la boisson. Je buvais un éventuel apéritif, un peu de vin quand on recevait du monde, pour trinquer avec les autres, mais ça ne me manquera pas du tout. Je vous assure que vous n’aurez pas à vous soucier pour moi. N’oubliez pas que ça fait deux ans que je n’ai pas bu une goutte d’alcool. En prison, on ne sert que de l’eau. Question travail, ça ne me fait pas peur. Je ne vous décevrai pas.

– Pareil pour ma pomme, ajouta François, j’ai jamais été ivrogne. P’t-ête plein deux ou trois fois dans ma vie, pour des noces ou une première communion, mais rien de plus. J’suis comme l’Armand, ça me f’ra pas défaut. J’irai pas écluser en cachette, et moi non plus, j’tiens pas à r’tourner en cabane. C’est plein d’gros lourdingues qui s’sont pas contentés d’chiper que’ques brebis. Toutes ces

méchantes crapules, j'tiens pas à les r'trouver. A ça non, vous pouvez m'croire. J'suis pas fait pour vivre avec des grosses brutes, moi. D'toute façon, d'puis six mois que j'suis enfermé, ça m'a jamais manqué. Y a pas d'raison qu'ça continue pas.

– Au moins, tout ça a l'mérite d'être clair. Deux hommes bossent à la scierie. Marcel, le contremaître, et de temps en temps le cousin Jean, leur expliqua Bernadette. Vous travaillerez de sept heures trente à midi, puis de une heure et demi jusqu'à sept. Vous aurez votre samedi après-midi, et le dimanche. Rassurez-vous, on n'est pas dans une usine, ici, il n'y a pas de pointeuse. Vous arriverez vers sept heures, pour le petit déjeuner et une demi-heure plus tard, au boulot. A midi, vous prendrez le repas avec nous, reprise du travail à une heure et demie, repas du soir à sept heures, puis vous rentrez chez Arlette pour signer le registre. Vous connaissez le chemin ?

– Oui, les gendarmes nous ont montré.

– Parfait. On va vous prêter des vélos. Pour le moment, avez-vous faim ?

– C'est pas l'heure, mais j'mangerais ben que'que chose, avoua François.

– Et toi, Armand ?

– Je ne voudrais pas vous déranger, je peux attendre l'heure du diner. Mais, si vous insistez, je confesse que moi aussi, un encas ne me ferait pas peur.

– De toute façon, il est quatre heures, dit Bernadette, et chaque jour, vous aurez droit à un goûter. Si vous voulez être affamés, comptez pas sur moi.



Elle leur tartina des belles tranches de pain doré avec des rillettes, qu'ils engouffrèrent sans se faire prier, car ce n'est pas en prison qu'on leur en servait de si bonnes, et, à dire vrai, ils n'en voyaient jamais la couleur. Les femmes les observaient tandis qu'ils se régalaient, tout en faisant passer les bouchées avec un jus de pomme coupé d'eau, très rafraîchissant et délicieux. Armand avait encore des cheveux noirs et fournis pour son âge, et portait sur le visage les traits de l'intellectuel distingué. Il était mince, svelte, d'un physique agréable. François, lui, était plutôt rondouillard, buriné par les années en plein air à surveiller les moutons, façonné par les intempéries et le soleil, le cheveu très clairsemé, ne subsistant légèrement qu'autour de la nuque, ce qui donnait à son crâne l'aspect d'un œuf sur son coquetier.

– Quelles sont bonnes, vos rillettes, complimentait-il. Il y a bien longtemps que j'n'en avais mangé des comme ça. Pas vrai, Armand ?

– Tu as raison, elles sont particulièrement goûteuses. On vous remercie, mesdames. A dire vrai, on ne s'attendait pas à un tel accueil. Vous nous traitez comme si vous ignoriez que nous sommes des fripouilles qui ont volé leurs patrons.

– Vous n'avez tout simplement pas eu de chance, vous deux, leur expliqua Irène. Des droits de succession qui obligent à vendre une maison qu'on a construite à la sueur de son front, une maîtresse qui vous tanne pour un manteau de fourrure... Quoi donc, vous voudriez qu'on vous jette la pierre ? Finalement, vous êtes coupables d'avoir été victimes d'un mauvais concours de circonstances, et d'avoir voulu résoudre un problème par de mauvais moyens. Tout ça ne fait pas de vous des criminels, c'est pourquoi, si

vous vous comportez comme des hommes normaux, ce que vous êtes, tout se passera bien et vous ne serez pas malheureux de vivre ici. Ma mère et moi vous considérons tout à fait respectables.

– A présent, proposa Bernadette, nous allons vous présenter notre contremaître, et vous faire visiter les lieux.

Marcel les accueillit avec un sourire éblouissant, dévoilant une dentition immaculée, Jean ayant accompli une grande œuvre dans sa bouche. Le mégot ayant définitivement disparu, ces quenottes ne se verraient pas souillées de nicotine. L'haleine de l'amoureux de Louise se purifiait peu à peu, les poisons accumulés dans son organisme se dissipant progressivement, et, surtout, n'étant plus remplacés, ne forçant plus son corps à ces travaux des Danaïdes, où l'on s'épuise à remplir un tonneau sans fond. Il se joignit aux patronnes pour faire faire le tour du propriétaire aux nouveaux arrivants, leur indiquant toutes les tâches variées incombant à cette activité. Ceci fait, Armand se proposa de commencer tout de suite, en brouettant la sciure sur le tas de compost. François se mit également à l'œuvre, sans qu'on le lui imposât, et, avant la soupe du soir, la scierie n'avait jamais été aussi propre et bien balayée.

Jean était rentré de son cabinet. Marcel, vu que les gars connaissaient le chemin, avait quitté la scierie et conversait gentiment avec Louise, en dégustant sa grenadine, à laquelle il avait pris goût. Cesser de boire lui avait été étonnamment aisé, ce qui l'étonnait lui-même. Il était profondément épris de sa gentille amie, qui l'avait aidé à remettre de l'ordre dans son rouillis à cochons, le transformant en intérieur coquet,

surtout que les vieux meubles rustiques avaient beaucoup de cachet.

En dépit du fait que les taulards proposèrent de manger sous le hangar, pour ne déranger personne, les femmes tinrent à ce qu'ils se joignissent à la famille pour prendre les repas. Ces hommes étaient courtois, et quand la petite Nicole offrit le bénédicité, ils gardèrent un silence respectueux. On les invita à prendre part à la conversation, en leur posant diverses questions et en prenant leur avis sur différents sujets. François, simple terrien, avait des opinions liées à une culture rudimentaire, tandis qu'Armand, à l'opposé, se dévoilait instruit et de commerce intéressant. Son éducation était raffinée, et son contact agréable. Sa situation à la scierie serait infiniment plus confortable, physiquement et émotionnellement, qu'en prison, qui n'était pas vraiment un endroit pour lui. C'était finalement la même chose pour l'être simple qu'était son acolyte, qui, bien que beaucoup moins instruit, était sensible et de bonne nature. Armand avec son éducation, et François dans sa rusticité faisaient une espèce d'harmonie contrastée qui n'était pas dénuée de charme et de saveur. Ce premier diner fut des plus agréables, et quand les hommes enfourchèrent leurs vélos pour aller dormir chez Arlette, ils étaient ravis.

La patronne du bistrot, en les conduisant dans leur chambre, une petite mansarde qu'ils partageraient, confortable bien qu'exiguë, leur fit une proposition.

– Les gendarmes m'ont dit que je ne devais jamais vous donner de boisson, sinon je serais responsable et pourrais avoir des ennuis, et que vous retourneriez en cage. Mais si vous voulez descendre au bar, pour jouer aux cartes, il vous faudra trinquer. Sinon, vous

ne serez jamais acceptés ici. J'ai des clients qui boivent du faux pinard : de la grenadine à l'eau. Les autres n'y voient que du feu, et comme ça ils peuvent s'immiscer dans cette société de poivrots. Si le cœur vous en dit, ce sont les canons que je vous servirai. Personne ne connaît vos obligations.

– C'est une bonne idée, madame, mais si vous...

– Ho là, les gars, y a pas de madame avec moi, vous m'appellez Arlette, comme tout le monde, et vous me tutoyiez. Les salamalecs, ici, c'est pas l'genre d'la maison.

– Merci, Arlette. Je me demandais ce qui se passerait si les gendarmes apprenaient par la bouche de tes clients qu'on trinque avec eux.

– Pas d'inquiétude. Je m'en occupe, et ça les f'ra bien rigoler, les pandores. Et quand j'dis quelque chose, on m'croit. J'ai jamais menti de toute ma vie. La parole d'Arlette, ça s'discute pas.

– Et si Louise se trompait...

– Rien à craindre, elle est affranchie. Bien, les gars, une dernière chose : faites jamais allusion à la prison. Ici, vous êtes comme tout le monde, respectables et respectés. D'ailleurs, si vous étiez de vrais malfrats, on vous aurait pas laissés sortir comme ça, mais vous seriez restés bien enfermés derrière les barreaux. Oubliez pas d'fermer la porte à clef quand vous partez, et d'la laisser sur l'comptoir. Ça vous évitera d'la perdre. Bon, j'crois qu'on a fait l'tour, et si vous voulez descendre, on f'ra comme j'ai dit. Vous êtes d'accord ?

Bien sûr qu'ils étaient d'accord. Quand Arlette les quitta, ils discutèrent un long moment, en commentant la chance qu'ils avaient d'avoir pu

trouver cette place à la scierie, où ils sentaient qu'ils allaient être heureux. Pour leur première nuit, ils préférèrent se coucher tôt, pour être à l'heure au petit déjeuner. Ils étaient fermement disposés à honorer leur contrat.

Jean, ce soir-là, discuta longuement avec les femmes, après que les enfants fussent bordés dans leur dodo et eussent entendu leur petite histoire, pour les préparer à faire bon accueil au marchand de sable.

– Ces deux recrues semblent parfaites, dit-il. Vous n'allez plus avoir besoin de moi. J'ai tellement de demandes de soins que je ne puis toutes les assumer. Il me faudrait reporter les rendez-vous à plusieurs mois. Et puis, il n'y a pas que ça. Le directeur du dispensaire me propose d'exercer une journée par semaine dans son établissement, pour soigner des indigents, et aussi des prisonniers. En outre, on me sollicite dans toute la région pour des récitals, ce qui fait que je vais parfois devoir m'absenter. Vu comment vont les choses, j'ai décidé d'acheter les murs et le fonds de commerce du cabinet. L'appartement est très confortable, le terrain est magnifique, et elle vend en viager. Elle ne conserve que deux pièces au rez-de-chaussée, à côté de la salle d'attente. C'est malheureux à dire, mais elle est aussi cardiaque que fut son époux, et elle n'ira pas encore bien loin, la pauvre. Elle est très heureuse d'être mon assistante à titre gracieux, ça l'occupe et lui fait passer le temps. C'est donc pour l'acquéreur une très bonne affaire, et je ne vais pas passer à côté. Et puis, je suis content de m'installer dans la région, non loin de la famille que vous êtes pour moi, et des enfants, que je viendrais voir souvent, du moins si ton mari le permet, Irène, quand il sera rentré.

– Quand comptes-tu emménager dans ton appartement ? Demanda Irène.

– Dans une quinzaine, quand les hommes connaîtront bien le travail.

– Et ensuite, tu ne viendras plus dormir là ?

– Tant que ton mari ne sera pas revenu, si vous le voulez bien, je continuerai à m’occuper des enfants. J’achète le cabinet et les murs surtout pour avoir un point de chute quand il me faudra partir, et pour profiter de l’occasion. Madame Lachaise était si malheureuse à l’idée que l’œuvre de son mari ne soit anéantie, au cas où le cabinet ne serait pas repris, qu’elle m’a fait un prix défiant toute concurrence. Donc, une si bonne affaire ne méritant pas qu’on passe à côté, j’ai tout de suite plongé. On signe chez le notaire dans un mois.

Le lendemain, Bernadette s’entretenait avec sa fille.

– Il a bien raison d’avoir acheté la propriété de la veuve. C’était une opportunité à ne pas manquer. Il est parti pour une belle carrière, non seulement de dentiste, mais aussi de musicien. Tu as vu les affiches en ville ? Il a pris le pseudonyme de Bontenssini. Ça fait italien, et ça sonne bien. Il fait un récital tous les quinze jours, et chaque fois salle comble. C’est presque une célébrité, maintenant. Dentiste réputé, pianiste virtuose... Irène, ma fille, un homme comme lui, on n’en rencontre pas tous les jours. Il est sans doute déjà très sollicité, et il finira bien vite par refaire sa vie, malgré cette idiotie d’un soit disant bombardement. J’en connais qui devraient bien réfléchir pour ne pas pleurer par la suite.

– Maman, j’ai un peu peur qu’il ne finisse par nous oublier. Les enfants vont tellement en souffrir... Il s’en occupe tellement bien... C’est vraiment le père qu’ils auraient dû avoir.

– C’est bien ce que je disais, ma fille.

Quelques jours plus tard, Jean avait un concert dans une ville assez éloignée, et, devant rentrer tard, annonça qu’il dormirait dans son appartement pour ne pas déranger. En apprenant cela, les enfants en furent tout chagrins, et c’est leur maman qui devrait leur raconter leur indispensable histoire au pied du lit. Ce n’était néanmoins qu’un ersatz, qui ne saurait entièrement combler le vide que l’absence du tonton allait créer ce soir-là. Toutefois, les choses ne se passent pas toujours comme prévu.

Vers vingt heures, les hommes étaient tous partis chez Arlette, et les femmes restaient seules à la scierie avec les enfants. La soirée était morose, l’absence de Jean créant un manque réel, dont ils n’auraient pu soupçonner l’importance sans l’avoir vécu. La nuit était tombée, et les enfants, tristounets, s’apprêtaient à aller au lit. C’est alors que trois hommes firent irruption, la porte n’étant pas verrouillée. Il s’agissait de ces dangereux rodeurs, qui pillaient les maisons isolées, semant la terreur et la mort. C’était à cause de tels individus qu’Irène avait été si hostile envers Jean quand elle l’avait surpris dans la salle de bains, tentant de se décrasser les mains, en compagnie de ses enfants.

– Que voulez-vous ? Cria Bernadette.

– Toi, ta gueule, dit l’un des malfrats, en lui donnant un violent coup de poing qui la fit choir sur le sol, le visage ensanglanté.

Ces bandits étaient jeunes, entre vingt et trente ans, les cheveux gras débordant en lourdes mèches de casquettes fatiguées, un foulard crasseux noué autour du cou. Ils ne s'étaient pas cagoulés, ce qui était très inquiétant, car, pour ne pas risquer d'être reconnus, ils ne laissaient que des cadavres derrière eux.

Les enfants se mirent à hurler, en voyant leur grand-mère gisant sur le carrelage, tremblante de peur, et murmurant de ne pas faire de mal aux petits. Irène était épouvantée, son cœur battait la chamade, et elle ne lisait qu'une impitoyable cruauté dans les yeux vicieux des voyous. Elle ne les avait jamais vus, et pensa que c'était des maraudeurs qui sillonnaient le pays, écumant et pillant, et quasiment impossibles à arrêter, car très mouvants et commettant leurs forfaits dans des lieux parfois très éloignés les uns des autres. L'un d'eux la prit par les cheveux et la jeta littéralement sur une chaise, où il la ligota. Comme elle se démenait, il lui asséna une gifle magistrale, pour qu'elle cessât de gigoter un instant.

– On a pas besoin de la vieille, mais toi, on va s'occuper de toi. T'impatsiente pas, on t'servira comme il faut.

Il lui déchira le corsage, sous les ricanements infects de ses acolytes, qui se délectaient de la beauté de la jeune femme et se réjouissaient du mets de choix qu'ils allaient déguster le moment venu. Pour l'instant, ce qu'ils voulaient, c'était l'argent. Ils n'emportaient pas d'objets, qui auraient pu les trahir par la suite, mais seulement des pièces et des billets, sans omettre les bijoux, facilement écoulables.

– Maman, maman, qu'est-ce qu'ils te veulent ?  
Criaient les enfants.



– Vous, les mioches, la ferme, ordonna l’une des brutes.

Puis, s’adressant à Irène, après l’avoir secouée :

– Toi, ma belle, tu vas nous dire où est le pognon.

– Mais on n’a pas d’argent ici. On n’a rien, réussit-elle à dire entre deux sanglots, terrorisée.

– Ouais, c’est toujours c’qu’on raconte. Mais t’inquiètes pas, on va pas t’abimer pour t’faire cracher l’morceau, car on a besoin d’toi intacte pour rigoler un peu.

– Exact, opina l’un des monstres. T’as entendu parler des chauffeurs, dans l’temps ? Ben tu vois, t’en auras pas seulement entendu parler, mais tu en auras vu, car c’est c’qu’on est. Et comme on veut pas d’viande cramée, c’est pas la tienne qu’on va mettre dans la cheminée. Alors, tu nous dis où est l’magot, ou c’est tes lardons qui vont sentir le roussi.

– Non, non, je vous en supplie, je vous jure qu’on n’a rien ici. C’est la guerre, on nous prend tout. Je vous en conjure, ne faites pas de mal aux enfants. Tuez-moi si vous voulez, mais laissez les petits.

– Ca, pour qu’on te crève, t’inquiète pas, on va pas t’louper. T’as pas encore pigé c’qu’on te d’mande. Alors, si tu veux pas entendre gueuler tes marmots, tu nous affranchis. Où est l’oseille ?

– Non, je vous en prie, ne leur faites pas de mal.

– Elle a du mal à comprendre. Allez-y, les copains, on va commencer par la gamine.

Les enfants se terraient contre leur grand-mère, qui avait le nez écrasé et souffrait considérablement, le visage ruisselant de sang. Quand l’un des brigands saisit la gamine par les cheveux pour la tirer vers la cheminée où des buches flambaient en pétillant, elle

se mit à hurler en appelant sa mère, qui était ceinturée sur la chaise, et gémissait en tremblant, en proie à une indicible terreur.

– Pressons, les mecs, exhorta celui qui semblait être le meneur, on a pas toute la nuit. Et toi, ferme ta gueule, aboya-t-il à Irène, en mettant un rasoir sous la gorge de Bernadette, ou j’la saigne comme une truie.

Ce soir-là, Jean était revenu de son récital et, finalement, sentit qu’il devait rentrer à la scierie, sans vraiment comprendre pourquoi. Manque de chance, il tomba en panne dans le bourg, et emprunta le vélo de Marcel pour regagner la maison. Il roulait donc dans le noir, le phare ne fonctionnant pas. En approchant silencieusement, il entendit des hurlements étouffés, ce qui lui glaça le sang dans les veines. Il aperçut, dans la lueur filtrant à travers la vitre de la porte d’entrée, un homme qui semblait faire le guet. Il posa doucement le vélo dans un coin, et, s’approchant en catimini, écouta. Il comprit ce qui se passait. Les hommes devaient être au moins trois, d’après les voix, et étaient sans doute armés de dangereux couteaux, peut-être même d’armes à feu. Il savait que ces criminels allaient assassiner les femmes et les enfants, car ils ne laissaient jamais de témoins derrière eux. Il devait agir immédiatement, même au risque de sa vie. Evaluant la situation, il estima que la meilleure stratégie était de rééditer l’histoire des Horaces et des Curiaces, car seul contre tous, il se serait fait tuer inutilement. Connaissant bien les lieux, il sut où trouver un solide manche de pioche, en bois bien dur, aussi redoutable que ces célèbres battes de base-ball. Il se faufila lentement dans le noir, en frôlant le mur, car il était impératif qu’il ne fût pas repéré. S’étant suffisamment approché du guetteur

par derrière, il lui asséna un terrible coup sur la jambe, la lui brisant net, et, avant même que le gars ne tombât ou ne criât, lui éclata le portrait, en lui broyant la mâchoire, comme avec le rebond du puissant gourdin. Le sinistre individu s'écroula sur le sol, mort ou inconscient, peu importait. Jean le tira par les pieds pour l'éloigner, sans s'inquiéter le moins du monde pour sa guibole fracturée, et se revêtit de sa casquette et de sa veste. Il s'approcha de la porte, au moment où la fillette, dans l'épouvante, allait être torturée.

Il frappa à la vitre et se fondit dans l'obscurité.

– Va donc voir c'qu'il veut, l'Titi. L'a certainement quelque chose à dire.

Un des hommes alla donc aux nouvelles, et dès qu'il s'approcha de ce qu'il croyait être son copain, pour s'enquérir de ce qu'il désirait, un bâton, qu'il n'avait pas vu venir, lui fracassa le crâne, l'envoyant directement en enfer. Il ne fallait pas que les autres entendissent quoi que ce soit, sinon ils auraient exécuté les otages et, étant maîtres dans les arts des rixes, eussent pu occire leur agresseur. En effet, un gourdin ne fait généralement pas le poids contre un flingue.

Jean traîna donc le deuxième larron là où gisait son camarade, qui respirait toujours mais était totalement inconscient. La ruse ayant fonctionné une fois, il était imprudent de la réitérer, car les salopards se seraient méfiés. La petite continuait à appeler sa mère en pleurant, mais les gars devaient probablement attendre le retour de leur complice, avant de poursuivre leurs atrocités. Au bout d'une minute, ne le voyant pas revenir, le chef ordonna à son comparse d'aller aux nouvelles. Celui-ci jeta littéralement

Nicole près de sa grand-mère, et se dirigea vers l'entrée. Prudent, il avait un revolver à la main, et il ouvrit lentement la porte. Croyant voir son compagnon de brigandage en la personne de Jean, trompé par les vêtements et l'obscurité, il demanda ce qui se passait. Le courageux héros lui montra quelque chose de la main. L'autre s'avança, curieux, et eut le cou brisé sans qu'il vît la menace arriver. Jean en était donc à deux morts et un blessé grave. Il n'y avait apparemment plus qu'un sbire à l'intérieur, car, hormis les pleurs et les supplications, aucune conversation ne parvenait à ses oreilles.

Une fois de plus, il mit le nouveau cadavre à côté des autres bandits. Il n'avait pas eu d'autre choix que de les massacrer, sinon leurs cris auraient tiré le signal d'alarme, au grand danger de ceux qu'il aimait très profondément.

Le capitaine des malfrats, ne voyant personne revenir, se mit à les invectiver, leur demandant ce qu'ils foutaient. Il y avait certainement un problème, aussi assomma-t-il le pauvre petit Lucas d'un coup de poing, pour qu'il ne se sauvât pas, et tira la gamine par la main, en brandissant lui aussi un dangereux revolver. S'il y avait un os quelconque, mieux valait se prémunir d'un otage. Il entrebâilla légèrement la porte.

– Alors, les gars, qu'est-ce que vous foutez ?

Aucune réponse. Les seuls bruits étaient les pleurs d'Irène et de Nicole.

– La ferme, toi, ordonna-t-il à la fillette, en lui écrasant sa petite main fragile dans sa poigne de sombre brute.

Il sortit pour jeter un œil, intrigué par le silence, ne comprenant pas. C'est alors qu'un éclair étrange brilla à ses yeux, suivi d'une totale obscurité. Le manche, prenant sans doute sa tête de pioche pour l'outil dans lequel il devait être inséré, lui avait fracassé le visage, le mettant dans le même état que son compagnon survivant qui commençait à râler doucement. Le revolver résonna en chutant sur les pierres de la cour, suivi de l'effondrement sourd de son propriétaire. Quand Nicole, qui hurlait, reconnut son tonton, elle s'agrippa à lui, avec d'incoercibles sanglots, qui la secouaient toute entière.

– Je suis là, ma chérie, je suis là, chuchota-t-il. Il y a encore des méchants dans la maison ?

La délicieuse fillette, incapable de parler, réussit néanmoins à se contrôler suffisamment pour faire un petit non de la tête. Alors, Jean, la petite dans les bras, se précipita dans la place. Quand elle le vit, Irène ouvrit de grands, d'immenses yeux étonnés, n'en croyant pas ses prunelles troublées par les larmes, puis s'exclama :

– Oh, mon Dieu, tu es revenu, tu es revenu. Tu nous as sauvés. Tu es revenu.

Elle était incapable de dire autre chose. Jean posa la petite fille près de sa grand-mère, en l'embrassant, puis la détacha. Dès qu'elle fut libérée, sans même tenter de rajuster son corsage, elle se jeta contre lui, l'étreignant, muette, toujours frissonnante de terreur et en pleurs. Plusieurs minutes plus tard, pour dédramatiser la situation, il lui murmura :

– Irène, que penserait ton mari s'il rentrait à l'instant ?

Cette remarque réussit à faire sourire la jeune femme. Après cet étrange enlacement, elle se pencha sur sa mère qui souffrait considérablement, mais avait cessé de saigner.

– Ne perdons pas de temps, dit Jean. Je vais appeler la gendarmerie et une ambulance.

Une heure plus tard, plusieurs véhicules pénétraient dans la cour. Le brigadier se précipita.

– Ce sont les taulards qui ont fait du grabuge ? C'était à craindre.

– Non, pas du tout, dit Jean. Les femmes ont été attaquées par des bandits, et si je n'étais pas arrivé à temps, ils les auraient assassinées.

Il montra aux gendarmes les criminels, qui gisaient morts ou râlant dans le noir, et dont leurs lampes torches éclairèrent une grande flaque de sang où ils baignaient littéralement.

– Vu l'heure qu'il est, on va se contenter de s'occuper de tout ce monde-là, et demain, quand il fera jour, on va revenir pour que vous nous racontiez tout ça.

Bernadette et Lucas furent conduits à l'hôpital avec les deux pourritures défigurées. Les cadavres, eux, eurent un traitement de faveur, car on leur libéra une place à la morgue, bien au frais. La grand-mère dut être opérée, mais c'était sans gravité et deux jours plus tard elle pouvait réintégrer la maison, avec un gros pansement sur le nez, qu'elle conserva une bonne semaine, ensuite de quoi tout était rentré dans l'ordre. Le petit Lucas, bien qu'ayant reçu un bon coup de poing sur le crâne, n'eut aucun problème, et, après examen, fut rendu à sa maman. Quant à Irène, il lui fallut plusieurs jours pour retrouver la paix.

Toutefois, l'épouvantable frayeur qu'elle avait subie lui laisserait une cicatrice émotionnelle qu'elle conserverait pour la vie.

Le lendemain de l'agression, Pierre, le commissaire, arrivait tôt le matin, accompagné de plusieurs gendarmes.

Jean et Irène, dans le salon, racontaient comment les choses s'étaient passées.

– Bravo, mon ami, finit par féliciter le policier. Vous l'avez échappé belle. Sans votre pressentiment et cette panne providentielle qui vous a permis d'arriver en silence sur le vélo, Bernadette, Irène et les enfants seraient aujourd'hui à la morgue, à la place des deux fripouilles que vous avez tuées. Ces bandits étaient recherchés, mais nous n'avions qu'un mince signalement les concernant. Ils ont déjà semé de nombreux morts derrière eux, dans tout le pays. Les deux survivants, à qui vous avez éclaté le visage, vont être exécutés après leur procès, qui ne va pas tarder. En zigouillant les deux autres, vous nous avez évités du travail et fait économiser de l'argent aux contribuables. Ce matin, quand j'ai appris la nouvelle, j'ai cru un instant que c'était les prisonniers qui avaient fait des leurs. Ça m'aurait bien déçu. J'espère qu'ils se comportent bien.

– Oui, murmura Irène, toujours sous l'emprise des affreuses émotions dont elle venait de souffrir, ils sont très gentils.

– Je l'avais dit. Jean, vous venez de faire un coup d'éclat. On va parler de vous dans la presse, les journalistes sont prévenus, et ils ne vont pas tarder à rappliquer. Vous allez être fêté comme un héros. Le maire va faire une réception à la mairie, et vous n'y

échapperez pas. Finalement, c'est bien d'être congratulé pour acte de grande bravoure.

– Je n'avais pas le choix, Pierre. Le temps que je prévienne les gendarmes, qu'ils arrivent, les pourritures auraient déjà accompli leurs œuvres et se seraient évanouis dans la nature.

– Ils voulaient brûler Nicole, pour que je leur dise si on avait de l'argent. Et après, ils m'auraient violée, avant de me tuer. Sans Jean, Pierre, je... Oh, mon Dieu, comme j'ai eu peur. J'en tremble encore.

– C'est étrange, mon ami. Ma voiture marche pourtant bien, mais, comme un fait exprès, elle est tombée en panne là où il fallait. Et j'étais poussé à rentrer à la scierie, alors que je devais rester à mon appartement. Curieux, ces sentiments qu'on peut parfois ressentir.

– En effet. Vous avez quand même joué d'un extraordinaire concours de circonstances. Si vous aviez été là, comme d'habitude, les voyous vous auraient abattu immédiatement, dès qu'ils auraient fait irruption, ce qui fait que vous n'auriez pu défendre les femmes et les enfants. Quelle affreuse tragédie c'aurait été. Mais dites-moi, Jean, vous êtes un homme étonnant. Vagabond miraculé, remarquable dentiste, pianiste virtuose, et maintenant expert en maniement de gourdin. Il y a encore beaucoup de choses, comme ça, où vous êtes passé maître ?

Jean se contenta de sourire. Un peu plus tard, les journalistes étaient là, prenant des photographies, notamment des flaques de sang devant la porte, et posaient mille questions, ravis d'avoir un si bel article à faire paraître. Irène, ce jour-là, fit des litres de café et ouvrit plusieurs boîtes de biscuits pour accueillir



tout ce monde, depuis le commissaire, les gendarmes, jusqu'aux amis prévenus par la rumeur. La scierie était une vraie ruche, et Armand, François, sans oublier Marcel, furent invités à délaissier le travail et à se mêler à tous ces gens, pour participer à cette curieuse fête qui célébrait la destruction d'un ignoble groupe de criminels. A côté de ces abominables crapules, les deux taulards étaient regardés avec sympathie par tous, même les gendarmes qui discutèrent amicalement avec eux, en leur offrant quelques cigarettes.

Le lendemain, la presse nationale faisait état de cet acte de bravoure. Jean, la famille, le commissaire, les gendarmes, même Marcel et les deux prisonniers, étaient photographiés en première page, sans oublier la pauvre Bernadette à l'hôpital. Toute la beauté d'Irène transparaisait sur cette manchette, et l'on pouvait aisément comprendre que des pourritures sans scrupules aient pu désirer la violer avant de l'occire. La une titrait : « La bande des chauffeurs anéantie par un courageux dentiste ». Un article important racontait toute l'aventure, soulignant la ruse de ce héros au gourdin, qui, seul, était venu à bout de quatre gangsters armés. Armand et François avaient même droit à quelques lignes, qui soulignaient que de petits délits n'interdisaient pas de participer à d'utiles travaux, dans une relative liberté, et qu'il valait bien mieux se contenter de méfaits véniels que de devenir des monstres, qui allaient être guillotins et ainsi se voir éliminés de la société. La personnalité du sauveur était disséquée, faisant état de ses talents de musicien, et de la contribution qu'il apportait à la société.

Pierre et les gendarmes étaient ravis de paraître dans la presse, et tous encadrèrent les photos, qui trouvèrent une place d'honneur dans leurs logis. C'était un évènement de portée nationale, les malfrats ayant fait couler beaucoup d'encre et mis toute la police sur les dents. Après ce fait d'armes, ayant fait rejaillir l'honneur et la renommée sur les gardiens de la paix de l'endroit, il ne fait aucun doute qu'ils considèreraient Jean avec une quasi vénération, comme un très respectable notable.

Quand Bernadette revint de l'hôpital, elle eut une longue conversation avec sa fille.

– Sans lui, ma chérie, nous ne serions plus là. Y as-tu bien réfléchi ? Ne crois-tu toujours pas aux princes charmants ?

Irène la regarda, sans rien dire, et l'embrassa, terrassée par l'émotion.



## Chapitre neuf

### Confession

Une dizaine de jours après ces évènements, Bernadette et sa fille étaient de nouveau en grande conversation.

– Il faut que tu prennes bien garde à ne pas commettre de bêtise, ma fille. Une erreur dans la vie est suffisante, me semble-t-il.

– Que ferais-tu à ma place, maman ?

– Idiote, va. Tu le sais bien. Si tu n'es pas convaincue maintenant, tu ne le seras jamais. A trop hésiter, tu risques vraiment gros. Allons, c'est ta vie, bien sûr, mais jette-toi à l'eau. C'est maintenant ou jamais. Ecoute ton cœur, laisse-le te murmurer le chemin que tu dois prendre.

– Tu as sans doute raison.

Le soir, les enfants dormaient, et les femmes avec Jean sirotaient une infusion, en commentant la vie à la scierie, et l'aide providentielle qu'apportaient Armand et François. Après un bâillement prononcé, Bernadette annonça qu'elle avait sommeil et quitta le salon pour aller se coucher. Irène restait seule avec le

pseudo cousin. Elle demeura silencieuse, l'air soucieuse.

– Quelque chose ne va pas, Irène ? Dit-il alors qu'il observait la jeune femme.

– Je me demandais...

– Oui ?

– Je suppose que tu as l'intention de refaire ta vie. Tu as rencontré quelqu'un ? Je suis convaincue que tu ne dois pas manquer de belles clientes, ou d'admiratrices enthousiastes lors de tes récitals. Mais pardonne-moi, je ne voudrais pas être indiscrette.

– Non, Irène. Pas encore. Et quelque chose m'en empêche, me paralyse. C'est pourquoi, j'ai hâte qu'André revienne, et que je coupe les ponts, avant de perdre irrémédiablement mon âme.

– Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ? Que veux-tu dire ?

– Ça me gêne de parler de tout cela avec toi. Voistu, Irène, la providence m'a fait mystérieusement venir dans cette maison. J'aspirais de toute mon âme à mourir, pour rejoindre mon épouse et mes deux enfants. Et voilà que je retrouve une femme magnifique, aussi belle et blonde qu'elle, pure, et deux adorables petits, tout à fait semblables à ceux qui m'ont été arrachés, et, curieusement, du même âge. J'ai été troublé par l'étrangeté de la situation, et un miracle est arrivé. J'ai réussi à m'arracher à mon désespoir et à reprendre goût à la vie. Seulement, comme un train en cache un autre, ça arrive aussi avec les chagrins.

Il cessa de parler, se contentant de la regarder avec un léger sourire. Au bout d'un moment, la jeune femme reprit :

– Je t'en prie, Jean, continue. Quel est donc ce second chagrin qui vient remplacer le premier ?

– Rappelle-toi que c'est toi qui me le demandes. Ce second chagrin, Irène, c'est toi. Je n'y puis rien, mais je suis immensément amoureux de toi. Tu m'obsèdes. Tu es éblouissante de beauté, et ne pas te prendre dans les bras est une lutte perpétuelle. J'ai honte de ces désirs, car tu es une femme mariée, inaccessible. Seul le retour d'André me forcera à partir, et ce sentiment pourra alors s'estomper, du moins je l'espère. Alors je pourrai peut-être porter mon regard sur une autre. Sais-tu que j'ai eu des idées étranges ?

– Non, bien sûr. De quoi parles-tu ?

– Tu te rappelles ce que je t'ai dit sur ma femme, quand, dans la lumière, elle a affirmé que j'avais une œuvre à accomplir.

– Oui, je me souviens très bien de tout ce que tu nous as raconté.

– Tu vas rire, mais il m'est arrivé de penser que cette mission, c'était de remplacer ton mari pour vous aider, les enfants et toi, à être heureux. On a parfois une imagination bizarre. Irène, j'en profite néanmoins pour t'avouer que je ne t'oublierai jamais. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, il est préférable que nous arrêtions de parler de ça, car d'être ainsi, à côté de toi, me trouble trop. J'ai le cœur qui me tourmente, à se démener comme il le fait, et un poignard brûlant semble plongé dedans. J'ai un terrible désir, à l'instant, de t'êtreindre, de sentir le parfum de tes cheveux, de poser mes lèvres sur ton cou. Je vais te dire quelque chose d'impardonnable, mais j'ai presque envie de remercier les bandits qui sont venus

vous terroriser l'autre nuit. Quand tu t'es blottie contre moi, en larmes, j'ai vécu un moment de pur bonheur. J'étais au paradis. Mais je dois redescendre sur terre, car tu ne peux être à moi. Voilà tout, Irène. Ais-je répondu à ta question, pourquoi je n'ai pas encore trouvé la femme avec qui refaire ma vie ?

Elle avait les yeux baissés, ses longs cils filtrant les reflets de ses prunelles pures, et ne répondit pas.

– Je crois qu'il est plus que temps d'aller se coucher, à présent, mon amie, suggéra Jean, qui craignait de l'avoir blessée, voire outrée, par ses propos peut-être un peu trop francs.

– Non, ne pars pas tout de suite. J'aimerais que nous parlions encore.

– Si tu veux, je ne demande pas mieux que d'y passer la nuit, je te répète que je suis si bien avec toi.

– Es-tu sincère quand tu prétends m'aimer ?

– S'il te plait, ne parlons plus de cela, ça me fait trop mal.

– Si j'étais libre, voudrais-tu m'épouser ?

– De grâce, arrête, ne sois pas si cruelle avec moi. Si tu savais comme j'ai envie de toi, et comme j'aime tes enfants... Mais pourquoi nourrir une vaine utopie ?

– Je dois t'avouer quelque chose, Jean.

– Si ça te fait du bien de me le dire, je t'écoute.

– J'ai un peu honte d'avoir attendu tout ce temps pour te le révéler, mais...

– Oui ?

– Mais André est mort.

– Mort ? Lui ? Comment ça ? Il y a combien de temps ?

– Très vite après son départ sous les drapeaux, un copain qui nettoyait son arme... Enfin bref, il n'est plus. C'est le commissaire qui est venu me prévenir. Je lui ai demandé de garder le secret. Seule ma mère est au courant.

– Et pourquoi as-tu caché cela ? Je trouvais bien étrange que tu ne reçoives jamais de nouvelles... Et surtout que tu ne t'en inquiètes pas.

– Je n'ai rien dit pour me protéger. André était un homme infect. Il me plaisait avant le mariage, faisait des efforts pour être gentil, mais bien vite les choses se sont gâtées. J'ai été très malheureuse avec lui, il me trompait tant qu'il pouvait, était buveur, brutal, grossier, et quand il a été tué, ce fut une vraie délivrance. Je m'étais jurée de ne plus jamais faire confiance à un homme, et de vivre seule avec ma mère et mes enfants. Je ne voulais pas être importunée. Même Marcel, ça lui évitait de m'embêter, et je n'avais pas à le vexer en le repoussant, car je voyais bien comment il me regardait. Le pauvre gars... Et puis tu es arrivé, misérable, puant, à l'agonie... Dès le début, quand tu titubais dans le couloir, tu m'as intriguée. Comme tu étais malheureux... Puis le temps t'a dévoilé. Tu avais trop de qualités, il m'était impossible d'y croire. Vous, les hommes, pouvez cacher tant de choses pour obtenir ce que vous voulez... Je refusais de tomber de nouveau amoureux, je luttais contre mon cœur. Mais ce fut peine perdue. Dans la chambre, avec les enfants, quand tu leur racontes des histoires, c'est merveilleux. C'est de cette vie que je rêvais, et c'est avec toi que je l'ai connue. Et l'autre soir, quand tu es arrivé, que tu nous as sauvés, et que je me blottissais contre toi, cela a libéré tout ce que je ressentais



d'amour pour toi. Je t'aime, Jean, sans doute aussi fort que toi, si tu dis vrai.

Il restait silencieux, la fixant avec attention, buvant chacune de ses paroles, qui coulaient dans son cœur comme un nectar divin. Elle poursuivit :

– Tu es si honnête, si loyal. Je me suis rendue compte que tu ne tenterais rien si je ne faisais le premier pas, si je ne t'avouais la vérité. J'ai compris que tu ne me forcerais pas à la dire, qu'il fallait que ça vienne de moi. Voilà, je t'ai tout confessé. Peut-être est-ce bien là ta mission, rendre le bonheur à cette maison. Les enfants t'aiment comme ils n'ont jamais aimé leur père, ma mère t'adule, et me pousse depuis longtemps vers toi. Je t'aime, à en mourir.

Jean, une fois de plus, ne put réprimer ses larmes. Il sanglotait comme un enfant. Lui et la jeune femme se levèrent en même temps et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

– Mon amour, ma merveilleuse beauté, mon amour, murmurait-il en la berçant sur son cœur.

Irène ne disait rien, elle fermait les yeux, abandonnée et pure, et quand il la contempla, son beau visage ruisselait. Les pleurs ont l'étrange pouvoir de trahir les sentiments, et s'il est très difficile de les produire à volonté, ce que des artistes parviennent néanmoins à faire avec beaucoup d'entraînement, il est encore plus ardu de les empêcher de s'écouler quand l'émotion vous saisit.

– Mon amour, chérie de mon cœur, veux-tu m'épouser ?

– De toute mon âme, mon prince charmant.

– Alors, marions-nous vite, car je ne pourrais plus patienter encore longtemps.

– Même après un bombardement ?

– C’était un gros mensonge pour les autres, mais pas pour toi.

Il ne lui donna pas l’occasion d’en dire davantage, car il savourait le fruit délicieux de ses lèvres vermeilles.

Le lendemain, alors que Jean était occupé à soulager la souffrance humaine et permettre à certains de manger autre chose que de la soupe ou de la purée, Irène se confessa à Bernadette.

– Je suis convaincue, maman, que tu avais raison. Jean est vraiment un homme remarquable. Tu savais bien que j’en étais amoureuse, mais que je me refusais à l’admettre. Il a fallu que je fasse le premier pas. Il est tellement honnête qu’il n’aurait jamais tenté quoi que ce soit à cause d’André. Mais comme cet imbécile s’est fait bêtement tuer le lendemain de son arrivée à la caserne, et qu’il le sait, il m’a demandée en mariage. Tu ne peux savoir à quel point je suis heureuse.

– Il gagne très largement sa vie... Son cabinet, les récitals... Laisse-moi te dire que tu ne perdras pas au change. Bel homme, de surcroît, et, surtout, sobre. Ah ça, c’est la meilleure des qualités. Ce qui est étrange, avec lui, c’est ce pouvoir qu’il semble exercer sur les autres. On devient meilleur en le fréquentant. Regarde Marcel : il nous l’a transformé entièrement. Il ne boit plus, ne fume plus, et va sans doute faire sa vie avec la gentille Louise. Et il faut reconnaître que grâce à Jean, il est tout à fait présentable, maintenant. Un point reste délicat : comment vas-tu annoncer aux enfants que leur père est mort ?

– Tout simplement en le leur disant, et je n’ai pas le choix. Sincèrement, j’ai bien l’impression que ça ne va pas les tourmenter. André, pour le peu qu’il s’occupait d’eux... Ils vont sauter de joie quand ils sauront qu’en fait de tonton, ce sera papa.

– Quand voulez-vous vous marier ? Vous vous fréquentez depuis bien longtemps, ça fait largement office de fiançailles.

– On va en discuter ce soir. Il veut le plus tôt possible, et moi aussi. Oh, maman, si tu savais comme on est bien, quand il vous serre contre lui. J’ai vraiment hâte de... Non, j’allais dire une bêtise, mais il me tarde d’être madame Bontemps. Ça ne changera rien vu que c’est déjà le nom que je porte. Il faudra qu’il me rappelle son vrai nom, je ne m’en souviens plus.

– Moi non plus, mais ça n’a pas d’importance. Il vaut peut-être mieux le laisser oublier le passé. Heureusement que Pierre lui a fait de nouveaux papiers. On dirait que tout s’est arrangé pour que vous puissiez vous unir. Comme si une mystérieuse providence avait tracé le chemin.

– Tu te rappelles que sa femme, quand elle est morte, lui a dit qu’il avait une œuvre à accomplir ? Il pense que c’est ça, recréer notre famille, et donner un vrai papa aux enfants. Je suis convaincue qu’il a raison, car, comme tu le dis, le hasard ne fait jamais les choses aussi bien, malgré ce qu’on raconte.

– Tu es heureuse, ma fille ?

– Tellement que ça me fait un peu peur. On craint toujours que ce soit trop beau pour être vrai.

Ce soir-là, avant que Jean ne rentre, Irène rassembla la petite famille dans le salon.

– Les enfants, j’ai quelque chose de très important à vous dire.

– Oh là là, s’exclama Nicole, quelque chose de très important...

– Votre père est mort. Il a été tué par un imbécile qui nettoyait son fusil sans avoir fait attention qu’une cartouche était encore dedans. Le coup est parti, et votre père était au mauvais endroit et au mauvais moment. Dans une guerre, ce sont hélas des choses qui arrivent.

– Pauvre papa. Il a eu beaucoup mal ?

– Non, il n’a rien senti. Vous devez aussi savoir que Jean et moi, nous allons nous marier, que nous allons former une nouvelle famille.

– Tu vas te marier avec tonton ? Il va devenir notre vrai papa ? Chic, alors, s’exclama Lucas. Il pourra continuer à nous raconter des histoires. Je l’aime bien, moi, tonton.

– Moi aussi, susurra la fillette. Je serai fière d’avoir un papa comme lui. J’aime bien quand on le voit sur les affiches, devant un piano. A l’école, mes copines sont jalouses de moi, rien qu’à savoir qu’il vit avec nous et nous donne des leçons. Il est gentil, tonton. J’adorrrre quand il me fait des bisous.

– A quand la noce ? Demanda Bernadette, qui, ravie, assistait à cette scène.

– Jean va nous le dire quand il rentrera. Il doit passer à la mairie, pour tout régler. Alors, les enfants, vous êtes contents ?

– Oui oui oui, on l’adore, le tonton. Ça va faire tout drôle de l’appeler papa, affirma Lucas. Tu sais, maman, parfois, quand il disait qu’il allait partir quand notre vrai papa reviendrait, j’étais tout triste, et

je pleurais dans mon lit, quand j'étais seul dans le noir.

– Ben moi aussi, j'étais triste, ajouta la fillette. Papa, il ne nous racontait jamais des histoires, et ne nous aidait pas à faire nos devoirs. Quant aux bisous, on n'en avait pas souvent. Et il sentait mauvais quand il nous embrassait.

– On pourra aller sur sa tombe ? Demanda Lucas.

– Il est enterré dans un cimetière militaire, avec beaucoup d'autres. Quand la guerre sera finie, ce que tout le monde espère, nous irons le visiter.

– C'est quoi, un cimetière militaire ? dit Nicole.

– Un endroit où reposent tous les soldats qui ont été tués. La guerre fait beaucoup de victimes, morts ou estropiés, comme le pauvre homme du bourg qui a perdu les deux jambes. J'espère bien, Lucas, que tu ne seras jamais un militaire. Les mamans ne mettent pas des enfants au monde pour les voir mourir sur les champs de bataille. C'est trop triste.

– Et pourquoi tonton il n'y est pas allé, à la guerre ? S'étonna Lucas.

– Il a été réformé.

– Pourquoi ? Il était mal fait ? Demanda la petite Nicole.

– Réformé, pas reformé. Quand un homme a un problème de santé grave, on ne l'envoie pas sous les drapeaux. Il reste chez lui.

– Pourquoi, il est malade, tonton ? Il n'en a pas du tout l'air.

– Les médecins se sont trompés. Il est en parfaite santé, mais une fois qu'on est réformé, même si les docteurs ont fait une erreur, la décision est définitive. Jean a eu bien de la chance.

– Pourtant, il avait l’air bien malade quand il est arrivé ici. Il pouvait à peine marcher.

– Oui, je sais, c’est une situation bien compliquée. Mais à présent, c’est de l’histoire ancienne et votre futur papa se porte comme un charme.

– Et toi, mémé, dit Lucas, tu es contente que maman se marie avec tonton ?

– Très contente, très très contente. Vous serez heureux avec lui. Ce sera le meilleur papa du monde, répondit Bernadette en souriant.

Quand Jean rentra, une petite demi-heure plus tard, il était enthousiaste.

– J’ai vu le maire. Le temps des bans, des faire-part, des papiers nécessaires, dans un mois nous serons mari et femme, ma chérie. On a retenu la date, et nous n’avons plus qu’à faire la liste des invités. De mon côté, ce sera vite fait, vu que je suis seul. Et toi ?

– Pierre, le maire, le brigadier avec leurs épouses, Marcel et Louise, bien entendu, Armand et François, Josette et les copines, Arlette si elle peut se libérer, le curé. Même en ayant oublié du monde, ce ne devrait pas dépasser une trentaine de personnes, ce qui est bien suffisant. Nous inviterons aussi madame Lachaise, si elle est toujours de ce monde, car j’ai entendu dire qu’elle n’allait pas très bien.

– Où allez-vous habiter ensuite ? Demanda Bernadette.

– Nous n’en avons pas encore parlé, répondit Irène. Qu’en penses-tu, chéri ?

– L’appartement est grand et confortable. Ici, nous sommes parfaitement à l’aise. Comme on dit, abondance de biens ne nuit pas. Nous pourrions partager notre temps entre la scierie et le cabinet,

selon les circonstances et les besoins de Bernadette. Seul le temps pourra nous le dire. Mais... Mais une chose est sûre : Il sera absolument, et je dis bien absolument, en pesant mes mots, impensable, qu'une fois mariés, nous passions une seule nuit séparés l'un de l'autre. Et, en tant que chef incontesté foyer, je serai intransigeant sur ce point. Je t'aime trop, mon doux cœur. En ce qui concerne le reste, je serai aussi catégorique que l'était mon père, quand il disait à ma mère : « Ici, c'est moi qui commande. Je t'ordonne de prendre les décisions, et de faire ce qu'il te plait ». Non, mon doux amour, le mari n'a pas à commander quoi que ce soit. Il aime sa femme, ses enfants, et ne désire que leur bonheur. Je m'efforcerai toujours d'être attentif à tes attentes.

Ceci dit, il l'enlaça, l'embrassant dans le cou, adorant cet endroit chaud et velouté, tout embaumé de la chevelure, ce qui faisait littéralement fondre la jeune femme qui frissonnait d'aise.

Le mois qui suivit fut chargé en préparatifs. Les invitations, la composition du menu, le choix de la robe. Blanche où de couleur ? Comme c'était un remariage, Irène choisit un tailleur pistache, avec un chemisier rose tout froufroutant de dentelles. La seule originalité de ces noces est qu'elles se dérouleraient sans alcool. Aucun champagne ne serait commandé.

Quand Josette rencontra Irène, elle fut bien étonnée de voir que sa copine allait épouser ce gars.

– Tu sais ce qu'il a perdu dans un bombardement, et tu l'épouses quand-même. Il faudra que tu m'expliques. Moi, j'pourrais pas.

– Parce que tu l'as cru ? Ma pauvre Josette, serais-tu naïve ?

– Il s’est foutu de moi ? Il me trouvait trop moche pour lui, alors... Quel goujat.

– Pas du tout, tu l’attirais, à le faire souffrir. Non, c’est qu’il a un grand respect pour le mariage.

– Il t’a fait marcher, ça n’existe pas, un gars comme ça.

– C’est bien ce que je croyais. J’hésitais à lui dire que mon mari venait de mourir. Et quand il nous a sauvés la vie, j’ai complètement craqué. Il est formidable.

– Sacrée veuve joyeuse, va...

Le temps passa bien vite, et tout était fin prêt pour que des oui sincères fussent prononcés clairement devant les représentants de la loi civile ou ecclésiastique, l’un ceint de la cravate et de l’écharpe tricolore, l’autre revêtu de l’aube, de la chasuble, de l’étole, de l’amict et du manipule.

Des journalistes étaient là pour le mariage, et dans la presse parut un bel article sur le dentiste virtuose du manche de pioche, alias le pianiste Bontensini, qui convolait en justes noces avec une superbe veuve, exploitante forestière. Ce jour-là, le soleil était de la partie, et des tables étaient installées dans la cour. Quelques musiciens, amis de Jean, faisaient virevolter les convives, et ce furent des noces très joyeuses. Pierre ôta même sa pipe pour lever des toasts à la grenadine, en l’honneur des mariés. Quand il vint féliciter les époux, en compagnie de sa femme, il proposa de cesser ces vains vouvoiements, et pria qu’on le tutoie, trouvant un grand honneur à être un intime. Jean, qui lui devait tant, le pris dans ses bras, le remerciant pour sa gentillesse, et l’assura que rien ne lui faisait plus plaisir que d’accéder à sa requête



amicale. Armand et François en profitaient pour inviter quelques dames à danser, et le comptable fit tout particulièrement valser Bernadette, qui en était tout à fait ravie. Ces hommes donnaient toute satisfaction, et s'immisçaient de façon si progressive à la famille qu'on en oubliait leur état de prisonniers. Ils se montraient loyaux et courageux, à tel point que les gendarmes les tenaient en amitié, et se montraient courtois à leur égard. Les pandores étaient tous invités, et tenaient des conversations animées. Ils discutaient des évènements terribles qui auraient pu se terminer en tragédie, où la magnifique mariée faillit perdre la vie avec sa mère et ses enfants. L'instruction avait été rondement menée, et les deux survivants, défigurés, se sustentant à la paille, avaient permis de dresser la liste des nombreux crimes qu'ils avaient commis sur le territoire, et même à l'étranger. Ils étaient condamnés à la guillotine, et devaient être exécutés un mois plus tard, ce qui se fit à la date exacte. Ce qui tomba dans le panier ne furent que deux boules informes, difficilement reconnaissables en tant que têtes humaines, tant Jean y était allé de bon cœur avec son bâton.

Marcel, dans un beau costume qu'il avait choisi avec l'aide de sa Louise, était méconnaissable, à tel point qu'on en oubliait son boitement. Il s'était, en quelques mois, réellement métamorphosé, et son amie était heureuse d'être en sa compagnie, toute fière et amoureuse. Elle arborait une jolie robe légère, qui, dans la douce brise de cette belle et chaude journée, faisait ressortir une beauté qu'on ne soupçonnait pas dans ses austères tabliers, quand elle servait les canons de gros rouge et balayait le café. Pour la circonstance, Arlette avait accroché une ardoise

derrière la vitre de la porte d'entrée de son estaminet, indiquant : fermé pour cause de mariage. Elle était ravie de discuter avec tout le monde, étant une femme extrêmement sociable et totalement dénuée de complexes.

Lucas et Nicole s'en donnaient à cœur joie, sans se douter que les gâteaux dont ils s'empiffraient risquaient de leur donner une bonne crise de foie.

Josette, qui n'avait pas complètement digéré l'histoire du bombardement, profita de la première occasion qui se présenta pour exposer ses griefs au marié, ce qui, en réalité, l'égayait grandement.

– Dis-donc, mon ami, tu te serais pas un peu foutu de moi avec ton histoire d'éclat d'obus ? J'ai l'air fin, maintenant, devant les copines. Je n'étais pas à ton goût ?

– Tu sais bien que si, Josette, mais j'ai toujours été amoureux d'Irène. Elle m'a subjugué dès le début quand je l'ai rencontrée. Tu es belle, très attirante, mais comment aurais-je pu entacher les sentiments que j'avais pour celle qui est maintenant ma femme ? Je savais bien, connaissant la délicieuse nature féminine, que tu ne pourrais garder ce secret pour toi seule, et qu'ainsi, personne ne me tenterait plus. Tu sais, Josette, c'est très difficile de résister à de jolies diablesses comme toi. Et puis, tu es mariée.

– Parlons-en, de celui-là. Enfin, Irène a bien de la chance. Tu es l'homme que j'aurais aimé avoir. Mais j'avoue qu'elle est si belle... Je te comprends, t'approuves, mais il me reste comme une amertume dans le cœur... J'avais tellement envie de toi... Combien de rêves ais-je pu faire, où je te retrouvais... Puisque j'en suis à des confidences, toutes mes

copines étaient comme moi, et le coup de la bombe les a profondément déçues. Maintenant qu'elles savent la vérité, elles m'en veulent, m'accusent presque de leur avoir gâché leurs espoirs. Bon, il vaut mieux que je m'arrête là. J'espère seulement qu'on restera amis.

– Bien sûr, Josette. Il n'y a aucune raison. Tu es d'agréable compagnie, et Irène t'apprécie beaucoup.

– Au fait, avec mon bonhomme, on ira assister à ton prochain concert. Mais on a eu du mal à avoir un billet, c'est généralement salle comble, il faut s'y prendre pas mal de temps à l'avance.

– Tu me l'aurais dit, je t'aurais fait avoir des places gratuites. Pour me faire pardonner tout ça, je t'offre une petite danse ?

La belle Josette, tandis qu'elle tournoyait dans les bras du marié, regretta d'avoir accepté, car d'incoercibles sentiments l'embrasèrent, et elle n'aurait pas fini de rêver...

L'absence de boissons alcoolisées fut très bien tolérée par tous, et aucune dispute, rixe, pugilat ne vinrent ternir cette fête, qui s'acheva dans la joie tard le soir, après un plantureux repas. Les enfants étaient barbouillés, et ne rechignèrent pas à s'étendre sous les draps, où ils s'endormirent, la tête pleine de gâteaux et de verres d'orangeade. Bernadette était ravie, bien fatiguée d'avoir virevolté avec Armand, qui s'avérait être un excellent cavalier. Après avoir soigneusement placé les restes de victuailles dans le gros frigidaire, elle alla se coucher, remettant au lendemain la vaisselle et le rangement, car à cette époque les assiettes en carton et les couverts en plastique, jetables, n'existaient pas. Au-delà d'une

compréhensible lassitude, elle voulait laisser sa fille et son gendre dans leur roucoulant tête à tête.

Le silence était à présent retombé sur la scierie. Jean contemplait sa délicieuse épouse, qui baissait pudiquement ses beaux yeux, toute rosissante. Il s'approcha d'elle, et la serra tendrement contre lui. Comme il est doux, ce geste, envers une personne aimée !!! Il lui murmura des mots qu'Eros n'eût désavoués, avec une infinie douceur.

– Tu es enfin à moi... J'ai tant rêvé à cet instant... Comme il me tardait de voir cette heure arriver. Elle est là, et sonne tel un carillonnement d'amour à mes oreilles charmées. Tu es si belle, de corps et d'âme... Je ne croyais pas qu'il me soit possible, un jour, de revivre de tels moments... J'ai peur de me réveiller. Viens, mon adorable chérie, avant que ce songe si suave ne se dissipe.

Irène battait doucement des cils, sans rien dire, dans un troublant angélisme. Il lui prit la main, et ils gravirent lentement l'escalier menant au paradis des délices... La jeune femme, qui avait vécu une si mauvaise expérience avec un homme indigne, brutal, égoïste, découvrit un prodigieux univers dont elle ignorait même l'existence. L'amour qu'elle ressentait pour Jean était extrême, transcendant. Le matin, les yeux brillants et humides d'émotion, elle enserra sa mère, pour exprimer des confidences qui lui brûlaient les lèvres.

– Il est merveilleux, merveilleux, furent les seules paroles qu'elle put prononcer.

– Je le savais, ma chérie, dit-elle en lui caressant son épaisse chevelure couleur de blé mûr. Te rends-tu

compte de ce que tu aurais pu perdre, en tergiversant ?

– Merveilleux, maman, merveilleux... répondit-elle, encore toute plongée dans l'extase.

Jean les rejoignit dans la cuisine pour le petit déjeuner, avant d'aider au rangement. Il enserra la taille de son épouse, qui était assise, et l'embrassa dans le cou, à la naissance des épaules, ce qu'il adorait et la faisait tressaillir de plaisir. Jamais André n'avait eu ce genre de tendresse envers elle, et, inconsciemment, elle se dit que la meilleure chose qu'il eût faite dans sa vie était justement d'avoir récupéré la balle qu'un imprudent avait par inadvertance laissée sortir de son fusil, à très grande vitesse. Finalement, quand un être humain s'est montré particulièrement infect, c'est le genre de regrets qu'il laisse derrière lui.

Jean et Irène continuèrent de vivre à la scierie, Bernadette ne pouvant rester seule. C'était une femme charmante, discrète, et, contrairement à ce qu'on prétend des belles-mères, son gendre l'aimait profondément, comme s'il se fut agi de sa propre maman. Les affaires étaient de plus en plus prospères, et Armand et François n'étaient pas de trop. Ces deux hommes, étrangement, vivaient là la plus belle période de leur vie, et avaient un respect inconditionnel pour les patronnes. Bernadette, qui devait tenir la comptabilité, n'avait jamais bien apprécié de passer du temps dans toute la paperasse, et eut l'idée de demander à Armand s'il voulait bien l'aider dans ce domaine.

– La comptabilité ? Bien sûr, que je pourrais vous la tenir. Mais, patronne, vous n'avez pas peur, sachant ce que j'ai fait ?

– Ne parlons plus de cela, Armand. Tu sais bien que j’ai toute confiance en toi. Alors, qu’en dis-tu ?

– Pas de problème. Je vous la ferai le soir, après le travail.

– Bien sûr que non, pas question d’heures supplémentaires. Ça fera partie de ton boulot.

Armand fit donc toute la compta de la scierie, à la totale satisfaction de Bernadette, qui se voyait ainsi soulagée de cette tâche ingrate. Cet homme était très capable, et particulièrement intelligent. De plus, sa bonne éducation et sa courtoisie séduisaient cette femme, encore relativement jeune, et d’un joli physique. Sans même qu’elle en fût consciente, ce personnage prenait de plus en plus de place dans sa vie, et un jour, elle se rendit compte qu’elle aimait vraiment sa compagne. Cette idée, qui lui parut absurde et déplacée, néanmoins la troublait.

Marcel et Louise finirent par fixer une date pour leur mariage. Comme pour celui de Jean et Irène, il se déroula à la scierie, avec les mêmes invités. De même que Jean, cet homme ressurgissait littéralement du royaume des morts. Il s’était miraculeusement ouvert à la vie, en dépit d’une enfance douloureuse. Il avait conscience que la gentillesse de l’ancien cousin, faux malade, qui lui avait porté de l’intérêt, alliée à l’amour d’une femme, avait touché son cœur, et lui avait tout simplement donné envie de vivre, et non d’attendre la mort dans la plus profonde des amertumes et un incoercible dégoût de l’existence. Louise était radieuse, et toute embellie par le bonheur. Beaucoup de femmes estimaient qu’elle avait de la chance d’épouser cet homme à présent tout à fait honorable.

Le sablier du temps étant percé d'un trou qu'il était impossible de boucher, les journées s'écoulaient inexorablement.

Jean était un peu débordé. Sa clientèle ne cessait de croître, il était sollicité pour les concerts, et sa vieille assistante était très fatiguée. Un matin, il la retrouva partie au loin, au-delà des nuages, n'ayant abandonné qu'un vieux sac d'os derrière elle. Il lui offrit d'honorables funérailles, lui devant bien ce cadeau, lui qui devenait propriétaire d'un bien immobilier qui ne lui était même pas revenu au dixième de sa valeur.

Quelques jours plus tard, il commentait cela à la scierie, durant un agréable diner.

– Brave femme, elle était bien gentille. Malheureusement, le cœur, ça ne pardonne pas, expliqua Jean. Mais elle est partie, et rien ne la fera revenir. Pour nous, la vie continue, et il va me falloir la remplacer au cabinet.

– Pourquoi tu n'irais pas aider ton mari ? proposa Bernadette.

– Ça me plairait bien, mais toi, on ne va quand-même pas te laisser seule ici.

– Je ne suis pas seule, car vous êtes là tous les soirs. J'ai une idée à vous proposer. J'y ai beaucoup réfléchi, et je pense que ça tient debout. Jean, c'est indispensable, doit s'occuper de son cabinet. Il perd son temps ici, et a mieux à faire. Maintenant que vous êtes mariés, les choses sont différentes. Marcel est très qualifié pour s'occuper de la scierie. J'en ai discuté avec lui, et il pourrait prendre l'exploitation en gérance. Je suis convaincue qu'il en est capable, et l'idée l'enchante. Il est même prêt à habiter ici, et il

pourrait louer sa maison. Armand s'occupe parfaitement bien de la comptabilité, en véritable expert.

– Merci, patronne, dit ce brave homme, qui mangeait en silence.

– A ce propos, Armand, proposa Jean, je n'ai pas assez de temps pour tout faire. Pourrais-tu aussi gérer la mienne ?

– Pourquoi pas, monsieur Jean. Si la patronne n'y voit pas d'inconvénient... Deux ou trois jours par mois seraient suffisants.

– Ce serait parfait. François connaît bien le travail, Marcel fait les livraisons, Louise serait ravie d'abandonner ses verres pour la scie. Elle en est fascinée, et aimerait beaucoup ce travail. Elle est intelligente, gentille, et en a souvent parlé à Marcel. Et puis, le cabinet n'est pas loin. En cas de problème, vous pouvez être ici en quelques tours de roue. Les enfants pourront me voir régulièrement, et vous me les confierez aussi souvent que vous voudrez.

– Qu'en penses-tu, chérie ? demanda Jean à son épouse. Tout ça semble une excellente idée.

– Oui, mais ça va faire drôle de quitter maman...

– Vous ne serez pas loin. Et puis c'est la vie. C'est avec ton mari, que tu dois être, et non avec ta mère. Les oiseaux s'envolent toujours du nid. Et peut-être que pour toi, le moment est venu. Je sais que Jean veillera sur toi. Et puis, je ne serai pas seule, si Marcel et Louise s'installent ici. Vous me réserverez une chambre d'amis, et je viendrai passer de temps en temps quelques jours avec vous. Je crois vraiment que c'est comme ça que les choses doivent se passer.



– Comment on fera pour aller à l'école ? demanda Lucas.

– Elle n'est pas loin de l'appartement. On pourra vous y accompagner à pied.

Quelques semaines plus tard, les choses s'étaient organisées de cette façon, à la satisfaction de tous. Un après-midi, tandis qu'Armand travaillait à la comptabilité en compagnie de Bernadette, il lui dit :

– Patronne, quand on souhaite quelque chose de quelqu'un, quel est le meilleur moyen pour l'obtenir ?

– C'est de le lui demander, pardi. Armand, il y a déjà pas mal de temps que tu vis ici. Moi, je vais te demander un truc : Cesse de m'appeler patronne, je préfère Bernadette. Bon, je crois que tu as quelque chose à me dire, et je t'écoute.

– Vous savez, Bernadette, que je me suis solennellement engagé à ne pas vous manquer de respect, et pardonnez-moi pour ce que je vais vous avouer, mais je ne veux surtout pas être malpoli à votre égard.

– En voilà des façons de tourner autour du pot. Dis-moi simplement ce que tu veux, et à moins de me traiter de vieille vache, je ne pense pas que j'aurai à y redire.

– Bernadette, vous êtes veuve, et vous êtes très séduisante. Je ne suis pas beaucoup plus âgé que vous, et vous me plaisez tellement que j'aimerais refaire ma vie avec vous. Je sais, j'ai fait une grosse bêtise, mais je ne crois pas être un mauvais bougre. Et j'en ai assez de rêver de vous, sans que vous le sachiez. Voilà, j'ai tout dit.

Elle avait l'impression que la foudre venait de la frapper de plein fouet. Elle ignorait qu'elle pût encore

plaire, et cette idée ne lui était jamais venue à l'esprit, depuis que son bonhomme avait cassé sa pipe. Cet Armand lui plaisait, mais ses sentiments étaient si profondément enfouis dans de fausses convictions, qu'elle était devenue incapable de tomber spontanément amoureuse, persuadée que cette utopie était d'un autre temps, qui ne lui appartenait plus. Elle allait atteindre cinquante-trois ans, et ne s'imaginait pas qu'elle pût être toujours jolie. Cet Armand, dans sa déclaration, avait été des plus laconiques, mais l'avait bouleversée. Elle en était presque devenue muette, aussi lui fallut-il un instant avant de pouvoir rétorquer :

– Je te plais, Armand... Au point que tu voudrais m'épouser, si j'ai bien compris...

– Oui, Bernadette. Et puis, j'aime vivre ici, le travail me plaît, et je crois que je pourrais vous rendre heureuse. J'espère ne pas vous avoir manqué de respect, en vous ayant déclaré ma flamme. Je pense qu'il n'est pas bon qu'une femme telle que vous vive seule. C'est du gâchis, et je voudrais vous rendre heureuse.

– J'ai bien entendu. Je vais y réfléchir.

Elle était tellement déstabilisée qu'elle en était bien incapable. Dès qu'elle en eut l'occasion, et s'en ouvrit à sa fille.

– Sincèrement, maman, c'est ce qui pourrait t'arriver de mieux. Cet homme est distingué, intelligent, capable, bien de sa personne, et il est très probable qu'il est sincère. Tu es réellement jolie, et j'espère que tu n'en doutes pas. Des partis comme lui, crois-moi, ça ne court pas les rues. Et ne retournons pas la situation. Tu m'as si souvent poussé vers Jean,

que tu ne vas pas m'obliger à te rendre ce service à mon tour. C'est merveilleux que tu puisses refaire ta vie. Tu es encore jeune. Je serais heureuse de te voir avec un beau-père comme lui. Jean en est très satisfait en tant que comptable. Va y, lance toi, jette toi à l'eau, comme tu me disais. Mais, le plus important, est-ce qu'il te plaît ?

– C'est pas le genre de ton père, mais, tout bien réfléchi, ce n'est pas plus mal. C'est vrai qu'il est bel homme, et je crois qu'à en parler, je commence à en avoir le béguin. Il me faut me faire à cette idée, c'est tout neuf pour moi, et, surtout, je ne m'y attendais pas du tout.

– Maman, je te le dis à mon tour, ne rate pas une occasion qui ne se reproduira peut-être jamais. Il y a tant de femmes qui se retrouvent seules, avec cette affreuse guerre... Ne passe pas à côté de ce qui pourrait bien être le bonheur. Ce serait bien pour toi, pour la scierie, pour tout le monde.

– Je crains que tu ne m'aies convaincue, ma chérie. Au fait, comment ça va, avec Jean ?

– Je ne voudrais pas être déplacée, mais je puis bien te le dire : notre nuit de noces n'en finit pas. Je suis sur un petit nuage, et s'il venait à disparaître, je crois que je n'y survivrai pas. C'est pour te dire...

– Arrête, tu me mets l'eau à la bouche. Et que penses-tu que dira Jean ?

– Il apprécie beaucoup Armand. Et, confidentiellement, il m'a dit qu'il te trouvait très agréable et qu'il était dommage qu'il n'y ait pas un homme dans ta vie.

– Il a dit ça... Je crois que vous êtes tous les deux de bon conseil.

Bernadette, dès qu'elle eut la possibilité d'avoir un aparté avec Armand, lui demanda s'il était vraiment sincère dans son désir de l'épouser.

– Comment pourriez-vous en douter ? Y avez-vous réfléchi ?

– Oui, j'y ai beaucoup pensé. Finalement, Armand, toi aussi, tu me plais. Et ma réponse est oui, j'accepte de devenir ta femme.

– Puis-je me permettre, Bernadette ?

– Oui.

Il l'embrassa, la caressant tendrement, ce qui lui réveilla toute sa féminité, qui semblait sortie des glaces, et se réchauffait pour reprendre vie.

– Bernadette, c'est bon d'être avec toi, c'est bon.

Le lendemain, elle franchissait la porte du commissariat pour rencontrer Pierre. Une fois assise sur une des chaises paillées rustiques, devant la table toujours aussi encombrée, et dans le parfum de la pipe, elle s'expliqua.

– Armand m'a demandée en mariage, et, tout bien réfléchi, je crois que je vais accepter.

– Tu as raison. C'est un homme très bien, et le fait qu'il ait fait une connerie ne retire rien à la chose. Vous semblez faits l'un pour l'autre. J'ai toujours trouvé dommage qu'une femme comme toi vive seule. Quand voulez-vous convoler ?

– Le plus tôt possible. Comment ça se passe, avec un prisonnier ?

– Bonne question. Ecoute, Bernadette, je vais en parler avec le directeur de la prison, et je te vois au plus vite pour te dire.

– Je te remercie, Pierre. Il y aura donc un troisième mariage à la scierie.

– Et Irène avec ton gendre, comment ça va ?

– Inénarrable. Elle ne cesse de dire que c'est un mari merveilleux.

– J'en étais persuadé. Combien de fois ne lui ai-je pas dit de ne pas passer à côté de ce qui était la grande chance de sa vie. Je suis bien content que pour toi aussi, elle se soit présentée. Dans cette société de poivrots, des hommes qui ne boivent pas, il ne faut jamais les manquer.

– C'est bien vrai que l'absence d'un défaut peut être une qualité... Bon, j'attends donc ta réponse, mais j'aimerais bien que le mariage ait lieu au plus tard dans deux mois, si c'est possible.

– Ça me paraît on ne peut plus raisonnable.

Quelques jours plus tard, Pierre se garait dans la cour de la scierie. Confortablement calé dans un des gros fauteuils, tout en se délectant d'un café odorant, la pipe bien à sa place, il était en face de Bernadette et d'Armand.

– Je suis donc allé à la prison. Il faut demander une autorisation de mariage au directeur, qui doit produire un certificat de bonne conduite. Il m'a dit que vous l'obtiendrez sans aucune difficulté. Je puis d'ailleurs m'en charger, pour simplifier les choses, mais il faudra, Armand, que vous m'accompagniez. Vous aurez des papiers à signer. Quand vous aurez épousé Bernadette, il vous faudra habiter avec elle. Je ne pense pas que cela vous posera de problème, n'est-ce pas ? Vous n'aurez plus à signer le registre journalier chez Arlette. La seule obligation sera de vous présenter tous les six mois à la gendarmerie. C'est

tout. Pour le reste, les formalités sont les mêmes que pour tous les mariages : les bancs, etc. Irez-vous à l'église ?

– Oui, bien sûr, affirma Bernadette. Armand et moi sommes croyants.

– Je le savais, et je partage votre foi. Sans la religion, qu'est-ce qui reste de l'homme ? Un dernier point te concernant, Bernadette. L'épouse d'un prisonnier, tant qu'il n'a pas achevé sa peine, est co-responsable des méfaits qu'il pourrait commettre. Cela peut même mener aux assises. C'est une réelle responsabilité, mais je suis convaincu, Armand, que vous ne tuerez personne. Vous avez une grande opportunité de vivre ici et d'épouser mon amie. La seule chose que vous risquez, c'est d'être heureux. Vous allez manquer à Arlette. Elle s'amusait beaucoup à vous servir la grenadine, le soir, au nez et à la barbe de sa clientèle de buveurs de gros rouge. Ce sont de braves gens, mais il est triste de n'avoir, comme tout intérêt dans la vie, que d'écluser des canons tout en racontant des âneries. J'arrête là, car on ne refait pas le monde. Bien, vous deux, vous êtes toujours décidés à vous marier ?

– J'aime Bernadette, monsieur le commissaire. Sincèrement.

– Absolument, assura-t-elle.

– Alors, c'est parfait. Armand, après-demain, je viendrai vous chercher pour aller à la prison. Voilà que j'allais encore oublier quelque chose. Quand un prisonnier convole, un article doit paraître dans les journaux. Non pour mettre en garde la population contre un dangereux individu dont elle devra se méfier, mais pour montrer qu'avec une bonne

conduite, il est possible de se reprendre et de repartir dans la vie du bon pied. Ni plus ni moins qu'un bon exemple. Ça aide à la réinsertion, selon les propres termes du ministère de la justice. Il y aura donc quelques journalistes à la mairie, qui seront ravis d'être invités à la fête. Bien, je crois qu'on a fait le tour du sujet.

Après le départ du commissaire, Armand reconnut que ce fonctionnaire était vraiment un homme bien, et qu'il représentait l'honneur de la police. Il avait été confronté à tant de méchanceté, de mesquinerie, d'abus de pouvoir, qu'il ne pouvait qu'avoir une grande admiration pour un être si intelligent et charitable.

Ces noces égayèrent donc la scierie pour une troisième fois, avec les mêmes invités, la même joie, et Armand était totalement accepté par tous, de même que le brave François qui n'avait pas encore trouvé chaussure à son pied, mais qui allait probablement ouvrir l'œil et inspecter l'horizon. Bernadette découpa soigneusement les articles du mariage parus dans la presse, et les inséra parmi toutes les photos qui décoraient le grand linteau de la cheminée, tout en tentant d'oublier cette épouvantable nuit où la petite Nicole faillit, dans une indicible terreur, rejoindre les bûches ardentes.

## **Chapitre dix**

### **Ainsi va la vie**

Les choses se passèrent comme prévu. Marcel et Louise vinrent habiter à la scierie, se préparant à en prendre la gérance dans quelques années, quand Bernadette et son époux se retireraient pour une paisible retraite. Le temps s'écoulant inexorablement, blanchissant les tignasses les plus noires, la peine de prison d'Armand et de François se termina. L'ancien berger, habitué à la région et aimant son travail à sa scierie, y demeura. Il continua de loger chez Arlette. Ce brave homme n'ayant pas de principes moraux particuliers, mais se contentant de respirer sans trop se poser de questions existentialistes, ne vit aucun inconvénient à ce que la tenancière du bistrot vienne le rejoindre de temps en temps, pour compenser les défaillances de son mari dont le foie mûrissait un cancer des plus sournois, ce qui lui pompait toute son énergie. François ne rajeunissant pas, la perfide lui offrait une tisane de sa composition, où des décoctions aphrodisiaques, d'une savante recette tenue jalousement secrète, héritée de sa mère, étaient censées lui aiguillonner l'appétit. Apparemment la



potion semblait efficace, car cet amant peu scrupuleux affichait de temps en temps un air ravi quand il descendait de son vélo, en prenant le matin son travail à la scierie, où il bricolait doucement bien qu'il touchât sa pension de vieux. S'ennuyant à ne rien faire, il préférait retrouver les copains de boulot pour discuter et donner la main, en compensation des repas qu'il appréciait toujours de prendre avec ceux qu'il considérait comme sa famille.

La guerre était enfin finie, et quelques hommes, rescapés des grandes boucheries, avaient pu rentrer dans leurs foyers. De nombreux éclopés, que l'on qualifiait avec la plus grande courtoisie de Gueules Cassées, devaient endurer de longues années d'existence, en ruminant une terrible amertume, avant que la mort miséricordieuse ne les extirpât de leur corps meurtri et ne les délivrât de leurs handicaps. Certains étaient aveugles, d'autres avaient perdu les mains, ou bien les jambes, parfois tous les membres, et étaient condamnés à supporter cette abominable horreur, bien que quelques-uns se suicidassent, trop écœurés par les absurdités d'une société plongée dans la plus noire des folies.

Jean, qui avait changé d'identité, ne put jamais récupérer ses biens immobiliers, l'administration, bien que compatissante, étant incoerciblement aveugle et sourde. En dépit du fait d'une condamnation d'une parfaite iniquité, et qu'il n'avait eu d'autre moyen de sauver sa peau que par ce stratagème, rien n'y fit. Avec sa belle Irène, il retourna voir la rue où se tenaient son cabinet parisien et son appartement. Chose étrange, il n'en fut pas particulièrement affligé, trop persuadé de l'impermanence des choses pour qu'il soit sage d'y attacher son cœur. Le sieur Jean Rapier était

officiellement mort lors de la déportation, et rien au monde ne pouvait faire qu'il en fût autrement. Même le renom de ses mémoires qu'il allait ultérieurement rédiger ne changeraient rien à l'affaire. Toutefois, il se disait que, finalement, toutes ses tribulations lui avaient sauvé la vie. S'il n'avait pas été déporté, il aurait été incorporé à l'armée, et serait probablement mort dans les combats, où des millions trouvèrent le trépas. Sa première famille avait hélas eu moins de chance, mais le souvenir de leur joie, dans la lumière, adoucissait les choses. Jean méditait souvent sur l'étrangeté du destin, et il fallait bien souvent attendre très longtemps pour pouvoir dire s'il avait été bon ou mauvais.

Le pays étant à reconstruire, la scierie devait grandement augmenter son débit de madriers et de planches. Une dizaine d'ouvriers supplémentaires furent embauchés, et Marcel loua sa maison à un couple qui travaillait là. Cela lui faisait une bonne rentrée d'argent, et il devint très aisé. Sa gentille Louise, qui coulait des jours heureux, lui donna trois enfants, dont il s'occupa avec fierté et grande tendresse. En le fréquentant, on finissait par oublier son boitement, et il était respecté et apprécié de tous. En un mot, il était joyeux. La scierie, avec l'affluence, fut dotée d'une seconde scie, plus moderne, et deux camions neufs vinrent remplacer la vieille épave bringuebalante qui n'en pouvait plus et fumait bien plus que la pipe du commissaire.

Bernadette coulait des jours paisibles avec Armand, qui assumait la comptabilité de l'entreprise et des affaires de Jean avec la plus grande efficacité. Ils s'entendaient très bien, et cette femme n'avait jamais été aussi contente. Son mari, bien que

maintenant libre de ses mouvements, était resté fidèle à la grenadine, tout comme François, et donnait toute satisfaction à son entourage. Il aimait les enfants, et avait du plaisir à jouer avec les petits de Louise, qui égaillaient la maison.

Jean était aux anges avec Irène. Elle lui avait offert deux enfants, ce qui lui avait donné une grande joie. Son cabinet était prospère, et il avait étoffé l'éventail de ses capacités en s'étant qualifié dans la chirurgie dentaire, qu'il pratiquait au grand hôpital de la région. Il avait atteint une véritable célébrité nationale en tant que pianiste, et Bontenssini se produisait dans des galas et différentes salles, certaines rassemblant un public de plusieurs milliers de personnes. Nicole et Lucas devinrent d'excellents musiciens. Le garçon voulut s'engager dans la même vocation que son beau-père, et, après des études réussies, ouvrit un cabinet dans une grande ville. Il se maria avec une jolie doctoresse, et mena une vie enviable. Nicole devint une vraie beauté, et se lança dans la création de mode, où elle eut beaucoup de succès. Les autres enfants firent de bonnes études, et tous devinrent opulents dans leur profession.

Quand Jean et Irène virent leurs derniers enfants s'envoler du nid, Bernadette et Armand, qui avaient laissé la gérance à Marcel, vinrent vivre avec eux, pour achever une existence heureuse en famille. L'appartement étant très vaste, ils pouvaient être indépendants. Armand décéda le premier, non loin de ses quatre-vingt-dix ans. Bernadette le suivit trois courtes années plus tard. Lors des funérailles, seuls les employés de la scierie, avec quelques rescapés de la vie, vinrent honorer les défunts, tous leurs amis étant déjà partis dans l'au-delà. Pierre et Arlette

étaient à présent au cimetière, et il ne restait que Josette pour venir secouer le goupillon d'eau bénite sur les cercueils, d'une main naturellement tremblante.

L'un des drames du grand âge, pour peu que c'en soit un, est que l'on se retrouve très souvent bien seul. Les amis d'enfance, les parents, les oncles, les tantes, tous nous ont abandonnés. Les vieillards, qui n'ont pas eu la chance d'avoir des enfants, se retrouvent bien isolés dans les maisons de retraite, certains ne recevant jamais de visites.

La terre s'opiniâtrant à tourner, on ne sait pourquoi, autour du soleil, Jean et sa bienaimée Irène se retirèrent du monde du travail. Tous leurs enfants étant déjà installés, ils vendirent le cabinet. Marcel avait jadis racheté la scierie, et, après une carrière bien remplie, avait rejoint l'armée des ombres. Parti le premier pour défricher le terrain, sa Louise le rejoindrait par la suite. La plupart du temps, les maris précèdent leurs épouses dans le trépas. Est-ce que c'est parce qu'ils sont généralement plus âgés, ou bien parce qu'ils se tuent au travail ? La question demeure posée. On a parlé de tabac, d'alcool, mais est-ce que ces choses tout à fait anodines, que les hommes consommaient à cette époque avec beaucoup plus d'assiduité que les femmes, peuvent être incriminées pour leur départ prématuré dans la tombe ? Laissons les mauvaises langues le prétendre.

Le dentiste à la retraite et sa gentille femme, qui avait été rendue si heureuse par ce vagabond mourant, achetèrent un petit appartement dans un port du midi, ensoleillé et très animé. Ils pouvaient voir les quais depuis leurs fenêtres, et aimaient regarder, assis sur leur balcon, les mâts des voiliers gigoter, bercés par

un léger ressac et le murmure d'une infinité de perpétuels clapotis.

Jean, dont le renom lui survivrait un temps, reçut la visite du directeur du casino du coin, qui lui proposa de se produire de temps en temps, accompagné d'un petit orchestre de cordes et d'instruments à vent. Ayant échappé à l'arthrose et conservé des mains d'artiste, malgré ses soixante-quinze ans, il accepta, et fut accueilli avec enthousiasme, attirant toujours beaucoup de monde. Avec son épouse, ils étaient souvent invités à diverses cérémonies, et il avait chaque fois l'occasion d'interpréter quelque morceau choisi.

Il s'était acheté un petit bateau, et, par beau temps, s'éloignait de la côte de quelques kilomètres, aimant pêcher. Quand il avait quelque succès, Irène préparait les bestioles, écaillant et rôtissant. Ils avaient conservé une grande chambre pour recevoir leurs petits enfants pour les vacances, leurs parents, quand ils pouvaient se libérer pour dire un petit coucou, préférant aller à l'hôtel.

Dans le bourg où se tenait la scierie, l'urbanisation avait accompli ses ravages, détruisant tout avec la plus grande application. La propriété où se tenait le cabinet avait vu son terrain exproprié pour y construire des immeubles. Le café Chez Arlette était rasé depuis longtemps, pour y installer des boutiques. La maison de Marcel avait fait place à un arrêt d'autobus, et, de toute la nature, il ne restait que de rares îlots de verdure, qui s'étaient défendus becs et ongles contre l'insatiable rapacité des promoteurs. La scierie, quant à elle, avait été submergée par un supermarché, et là où hurlaient les scies s'étendait un

vaste parking, avec la station d'essence et le centre auto.

Si la guerre avait fait d'immenses ravages, ses exactions étaient bien anodines comparées à ce déferlement de béton qui engouffrait tout, infiniment plus destructeur que les plus terribles bombardements.

Jean et son épouse étaient retournés une fois dans la région, pour se recueillir au cimetière où tant de noms leur rappelaient de poignants souvenirs. Le spectacle de désolation, lugubre, qui affligea leurs yeux, les attrista tant qu'ils n'y retournèrent jamais. Ils en repartirent complètement écœurés. Les soldats morts pour la patrie devaient se retourner dans leurs tombes. Avoir lutté et offert leur vie pour un pays qui, après avoir retrouvé la paix, n'en profitait que pour pourrir sous un cancer qui s'étendait inexorablement, répandant une hideuse croûte de mort que rien ne semblait pouvoir arrêter dans sa prolifération néfaste, devait vraiment leur donner l'impression de s'être sacrifiés pour le moins inutilement.

Ayant la nostalgie d'un passé révolu, d'un monde perdu, Jean se mit à écrire ses mémoires, tentant de décrire la vie, dans son atrocité et sa suavité. Toute existence, pour peu qu'on ait pu respirer suffisamment longtemps, n'est qu'un mélange de souffrance et de joie. Il en avait grandement eu sa part, comme son épouse, comme tous ici-bas.

Il avait emmené toute sa famille faire un pèlerinage dans le camp de concentration où il avait connu l'enfer. Celui-ci était aménagé, avec un vaste centre de visiteurs, où toutes les épouvantables exactions perpétrées par des monstres à forme humaine étaient révélées à un public révérencieux, atterré que de telles choses eussent pu exister dans un

monde prétendument civilisé. Jean retraçait aux siens toute la vie qu'il avait vécue là, et les ignobles occupations qu'il avait dû y exercer. Tandis qu'il racontait son histoire, des personnes de plus en plus nombreuses s'arrêtaient pour l'écouter, ce qui fait que, sans en être conscient, il se retrouva entouré d'une petite foule de gens.

Le responsable du site, prévenu, vint le rencontrer.

– Bonjour, monsieur, lui dit-il. Il semblerait que vous ayez subi un séjour ici. Est-ce exact ?

– Hélas oui, j'y ai vécu la plus abominable des horreurs.

Sur quoi Jean lui résuma brièvement les quelques mois qu'il avait souffert en ces lieux maudits.

– Les bourreaux ont détruit la plupart des installations afin que leur odieux forfait pût être effacé de la mémoire des peuples. Pourriez-vous vous rappeler de l'emplacement des structures, et des activités qui y étaient pratiquées, car il ne reste hélas plus de témoins du camp à cette époque.

– Si cela vous convient, je vous propose de vous le montrer maintenant, car ces choses sont gravées dans ma mémoire, et rien ne put l'extirper. J'ai dû supporter ce fardeau sans jamais pouvoir m'en libérer.

– Très bien, je vais chercher des membres du personnel, et nous sommes à vous.

Jean joua donc les guides, non seulement pour les employés du camp, mais pour tout un groupe de personnes ravies de profiter de cette occasion exceptionnelle.

– Là s'étendaient les chambres à gaz, qui pouvaient contenir jusqu'à cinq mille suppliciés. Et

voici où se trouvaient les fours, où les cadavres étaient calcinés.

Tout en parcourant avec ces gens ces lieux sinistres, d'où la plupart de ces affreux édifices avaient disparu, pour faire place à de l'herbage simulant de grossières pelouses, il racontait la vie qu'il avait vécue en cet enfer, et décrivait les terribles atrocités perpétrées gratuitement par les féroces tortionnaires, qui semblaient trouver leurs délices dans les plus ignobles cruautés. Tandis qu'il peignait ce tableau, de nombreuses personnes étaient émues, et beaucoup de visages se voyaient sillonnés de larmes. Quand il eut achevé de dévoiler tous ces souvenirs, la petite foule l'applaudit longuement, et beaucoup vinrent lui serrer la main et lui offrir toute leur sympathie.

Par la suite, alors qu'il était confortablement installé dans le bureau du directeur, il se vit proposer d'animer quelques conférences sur le sujet, en tant que dernier rescapé vivant connu de cette époque. Il ne restait plus comme témoignages que des extraordinaires écrits, scellés dans des bocaux ou d'autres récipients par des détenus, et cachés dans les cendres des innombrables victimes incinérées, pour être éventuellement retrouvés un jour. Ces voix qui parlaient depuis la poussière étaient poignantes. On y trouvait différents styles, certains alambiqués, d'autres d'une simplicité émouvante, et dans plusieurs langues, montrant l'horreur de ces meurtres commis industriellement, sur des peuples de nombreux pays. Les auteurs de ces poignants récits avaient disparu dans cette effroyable tourmente, dévorés par les foyers ardents des fours. Jean, en lisant ces murmures d'outre-tombe, sentait remonter en lui toute la souffrance de cette foule



martyrisée, de sa première femme et de ses enfants si abominablement anéantis.

Il accepta de participer à plusieurs réunions, qui s'avérèrent une très grande réussite. Il parut dans la presse et la télévision, qui fit plusieurs émissions le concernant. Grâce à ses lumières, une importante et très émouvante cérémonie eu lieu au camp, et d'énormes couronnes de fleurs furent déposées aux différents endroits où s'élevaient les chambres à gaz et les crématoires. Jean avait permis de recréer l'aspect de ces sinistres structures, et des dessins en furent réalisés avec beaucoup d'exactitude.

Des associations souhaitèrent que ces affreuses choses soient rebâties pour que leur terrible réalité ne s'effaçât pas de la mémoire collective de l'humanité, comme une stèle à la barbarie, avec le souhait que cette ogresse sanguinaire reposât définitivement dans un inviolable caveau. Hélas, l'avenir montra qu'il n'en serait rien, et que d'innombrables victimes continueraient de tomber, fauchées par la folie d'idéologies délirantes et des fantasmes de despotes s'arrogant tout simplement la divinité.

Il semblait que cet homme fût voué à embrasser diverses carrières dans son existence, et après avoir été employé de scierie, chauffeur-livreur, dentiste et pianiste, il s'engageait à présent dans l'activité d'un conférencier influent, ce qui l'amena à voyager de nouveau dans tout le pays en compagnie de son épouse. On le pressa d'éditer ses mémoires. Elles eurent beaucoup de succès, et inspirèrent des cinéastes, qui réalisèrent un film sur sa vie. Il endossa en cette occasion le manteau de metteur en scène, où il dirigea avec soin la création des décors, afin d'en assurer toute l'exactitude. La scierie avait été recréée,

bien qu'en carton-pâte et en plâtre, sauf pour les scènes avec les machines qui étaient tournées dans une vraie entreprise. Le plus difficile fut de trouver un homme squelette et de le grimer pour lui donner l'aspect de spectre moribond qu'il était quand il fut surpris dans la salle de bains alors qu'il tentait de se laver les mains, sous l'œil attendri des enfants. Beaucoup étaient profondément touchés par son histoire des plus insolites. Il en avait lui-même composé et joué la musique, et l'on entendait renifler et se moucher dans les salles de cinéma où il était projeté.

Une mystérieuse destinée semblait le vouer à faire du bien autour de lui. Il avait touché le cœur de nombreux affligés, et guéri de multiples blessures. Il avait visité les zones ténébreuses du désespoir le plus atroce, et atteint la félicité la plus suave. Jean, jusqu'à une vieillesse prononcée, se trouva donc confronté à diverses activités, réalisant en une vie ce qui eût pu nécessiter plusieurs existences ordinaires, qui sont le lot de la plupart des gens.

Il eut un crépuscule de vie paisible. Il continuait à donner quelques récitals, de sporadiques conférences, et répondait à du courrier d'admirateurs que sa renommée suscitait. Toutefois, il ne put jamais se défaire de ces visions cauchemardesques qui l'affligèrent sans remède. Qui pourrait être témoin de gigantesques massacres d'innocents sans en être marqué pour la vie ? Néanmoins, une chose restait ténébreusement énigmatique à son esprit : Comment les bourreaux avaient-ils été capables de continuer de respirer après avoir commis de si extrêmes exactions ? Il était persuadé que les criminels sont bien plus tourmentés par leurs méfaits que les

victimes elles-mêmes. Il n'avait jamais revu un seul d'entre eux, ce qui lui avait épargné une incoercible remontée de colère, qui eût pu lui alourdir un fardeau déjà crucifiant.

L'amour salvateur de deux femmes l'avait sauvé d'un compréhensible suicide. Sa première épouse lui avait donné un grand bonheur, et la seconde avait réussi à fermer ses terribles plaies, sans pour autant éviter que des cicatrices toujours douloureuses ne lui scarifiassent l'âme.

Irène partit la première, après avoir connu un suave contentement en sa compagnie. Il en ressentit un profond chagrin, les liens qui l'unissaient à son épouse ne s'étant jamais effilochés avec le temps, contrairement à beaucoup de couples qui se désagrègent avant l'heure. Finalement, alors qu'il se rapprochait doucement de ses cent ans, Jean s'éteignit, entouré de ses enfants et petits-enfants. Il avait eu la grande bénédiction de pouvoir échapper aux maisons de retraite, ces indispensables établissements injustement appelés mouvoirs, où les déglingués de la vie, ayant perdu toute indépendance, survivent en attendant le trépas. Beaucoup de ces malheureux sont les derniers survivants de leur entourage, ayant vu partir leurs proches et leurs amis, ou bien ne peuvent être pris en charge par leur famille, au logement trop petit, et n'ayant pas la possibilité de veiller jour et nuit sur leur exigences.

Jean sentit que sa dernière heure arrivait. Il éprouva une profonde fatigue, et un total non désir de poursuivre cette existence mortelle. Il aspirait à ce grand repos qu'il avait tant souhaité lors de sa période d'errance. Sa vie s'étiolait doucement, il avait comme l'impression de s'écouler, de sourdre à travers son

corps. Ayant déjà vécu cette expérience, il attendait dans une paix profonde ce moment si doux où les épreuves vous abandonnent et cessent de vous faire la guerre. Il était ainsi, dans une sérénité ineffable, entouré d'êtres aimés. Il leur avait recommandé de ne pas le pleurer, bien au contraire de se réjouir avec lui, qui allait enfin être délivré des afflictions de ce voyage terrestre. Il ignorait ce qui l'attendrait au-delà de la lumière, mais il ne craignait rien, débordant d'amour. Une irrésistible torpeur l'envahissait, bienvenue, apaisante, anesthésiante. Il ne pensait plus à rien, se contentant de ressentir, sans aucune analyse. Il se laissait enfouir dans ce sommeil narcotique, sans lutter, s'abandonnant comme les nuages du ciel azuré qui dérivent au gré des vents, sans réaction, sans opposition, totalement inertes et soumis.

C'est alors, que, subitement, il eut l'impression de tomber.

– C'est fini, dit Nicole à cet instant, il est parti. Sois en paix, papa.

Ne pouvant obéir aux injonctions de son beau-père, elle fondit en larmes, imitée par Lucas, maintenant un vieillard. Les petits-enfants et arrières petits-enfants pleuraient leur papy qu'ils adulaient, et qui avait été une grande lumière dans leur vie. C'était leur héros. Ils connaissaient et admiraient sa vie, et étaient fiers d'être ses descendants. Leurs parents avaient conservé l'habitude des histoires au pied du lit, et tous connaissaient les aventures d'Hypal qui avait chipé le venin du serpent Thin.

Jean fut enterré aux côtés de sa bienaimée Irène. Il avait souhaité que, lors de ses funérailles, l'on prononçât ces simples paroles : Sans l'amour, la vie n'est que poussière, avec lui, elle est éternelle.

Quand il sentit qu'il tombait, Jean revit sa vie défiler devant lui, comme lors de l'expérience qu'il vécut jadis, après avoir été brutalement frappé par un tortionnaire. La mort de sa première femme et de ses petits, son second mariage, toutes les joies et les peines de la vie. Puis ce fut cet abandon dans l'obscurité, sur ce fleuve paisible. Cette fois, la musique qui le ravissait semblait émaner d'instruments étranges, inconnus, et lui faisait vibrer l'âme, l'irradiant de sérénité. Une paix inexprimable l'imprégnait, et il attendait, comme hors du temps, cette lumière glorieuse dont le souvenir avait été un puissant baume dans ses moments de détresse.

Finalement, il la vit au loin, grandir, devenir fulgurante, extrême, fantastique. Et, dans cette clarté céleste, une foule était là, joyeuse, pour l'accueillir. Sa première épouse, ses enfants, Irène, Bernadette, Armand, François, Arlette, Marcel, Pierre, Josette, les compagnons de misère du camp de concentration, même madame Lachaise, l'attendaient. Ils étaient tous jeunes et beaux, resplendissants.

Ses deux femmes s'approchèrent de lui, avec les enfants, et se jetèrent dans ses bras. Il ressentit une prodigieuse brûlure dans son sein, qui lui donnait une joie, une exaltation fulgurante, qu'il n'avait jamais vécue dans la vie, ineffable. C'était comme une explosion toute puissante, transcendant le merveilleux, jaillissant dans l'infini.

Tous ses amis l'entourèrent, l'embrassèrent, puis l'invitèrent au-delà de la lumière, où ils disparurent dans l'éblouissante clarté.

L'histoire de Jean s'arrête là, et s'il arrivait que quelqu'un désirât savoir ce qu'il advint de cet homme

par la suite, il devrait attendre de vivre lui-même cette expérience.

Toutefois, nous n'en avons pas encore fini avec lui. Lors de ses funérailles, une véritable foule vint honorer sa dépouille. Les enfants et petits-enfants de Marcel, qui fut non pas sauvé de l'eau comme Moïse, mais du pinard, étaient là, en compagnie de Louise, devenue aïeule chenue, aussi blanche qu'une colombe, car elle préférait sa teinte naturelle plutôt qu'une coloration bleutée, qui lui faisait horreur. On y voyait également une délégation Israélienne, venue faire hommage à cet homme qui avait si bien décrit les innombrables atrocités subies par leurs aïeux. Les descendants du commissaire n'avaient pas oublié d'être présents. Ce brave policier, grâce aux révélations de Jean, avait reçu les honneurs posthumes, une médaille ayant été déposée sur son tombeau par le président en personne, lors d'une cérémonie officielle où de nombreuses personnalités européennes participaient. Ce fonctionnaire avait montré, en ces périodes sombres où médisances, calomnies et dénonciations étaient monnaie courante, un altruisme rare, risquant sa carrière, pour venir en aide à une pauvre victime des folies idéologiques.

Lors des funérailles de Jean, après que le cercueil eut quitté l'église, qui était, chose rarissime, bondée pour l'occasion, une de ses arrières-arrières petites-filles prit la parole, dans un panégyrique simple et dénué de toute exagération et hypocrisie, chose peu commune vu que la plupart des apologies sont habituellement dithyrambiques, un mort se voyant la plupart du temps miraculeusement doté de qualités insoupçonnées que personne n'avait remarquées de son vivant.

– Papy, dit-elle en s’efforçant de contrôler ses émotions, qui ont la fâcheuse propriété de vous empêcher de vous exprimer en vous brisant la voix et en vous faisant moucher, a été un grand exemple pour toute sa famille. Il était la gentillesse même, et jamais je ne l’ai vu se mettre en colère, ou bien parler en mal de quelqu’un. Il tenait toujours ses promesses, et était l’exemple personnifié de la droiture et de l’honnêteté. Il avait l’art de consoler les chagrins, et je me rappellerai toujours lorsqu’il me prit dans ses bras pour sécher mes larmes, quand un de mes frères avait abimé ma poupée préférée. Il sut m’expliquer qu’il n’avait pas voulu me faire de peine, mais que ce n’était qu’un accident dû à la curiosité qu’ont la plupart des garçons, et que s’il lui avait arraché la tête, ce n’était que pour voir comment elle s’articulait. Grâce à papy, je n’ai eu aucun ressentiment, mais un esprit de pardon très doux. Il avait ainsi la faculté de guérir les blessures de l’âme, et il a exercé ce merveilleux talent toute sa vie. Quand nous le lui demandions, il nous racontait toutes les épreuves qu’il dut subir, quand il vit sa première épouse et ses enfants assassinés dans des conditions effroyables. Il ne pouvait alors contenir ses larmes, et nous ressentions la profondeur des souffrances qu’il endura, et qui le tourmentèrent toute sa vie. Il était bon et généreux, et soignait gratuitement de pauvres gens. Sa charité atteignait même les animaux, et il recueillit à plusieurs reprises de pauvres bêtes abandonnées, qui erraient, misérables, sans foyer. Cela lui rappelait les années où lui-même survivait en se cachant dans les bois, pour tenter d’échapper aux criminels qui en voulaient à sa vie. Il était également très courageux. Il nous racontait comment il avait,

seul, avec un simple bâton, mis hors d'état de nuire quatre bandits armés de revolvers, qui s'apprêtaient à assassiner toute une famille, et tout cela au risque de sa vie. Il aurait préféré mourir plutôt que de ne pas accomplir ce qu'il estimait être son devoir. Il savait prendre du temps pour nous écouter, et j'eus de longues conversations avec lui, concernant mes études, et la carrière qui me conviendrait le mieux. Il était attentif à nos soucis, nos besoins, et n'oubliait jamais un anniversaire. Je suis certaine que papy est maintenant heureux, et qu'il a retrouvé les épouses qu'il a si tendrement aimées. Il avait eu une prodigieuse expérience quand il faillit être tué d'un coup de matraque dans le camp de concentration où il vécut plusieurs mois, et avait une foi totale en Dieu, qu'il conserva toute son existence. Il s'est éteint en paix, et tenta, jusqu'à son dernier souffle, de nous consoler de son départ, dans l'intérêt de notre bien-être, qu'il nous porta jusqu'au bout. Je crois que personne ne lui a jamais connu d'ennemi. Il était doué en beaucoup de choses : grand chirurgien-dentiste, pianiste virtuose, cinéaste, conférencier, écrivain, même bon pêcheur, et je me rappellerai toujours quand il nous emmenait, pendant les vacances, sur son petit bateau pour aller taquiner les dorades et les maquereaux. Cher papy, nous t'aimions tous, et nous sommes assurés que tu es maintenant heureux, que tu as retrouvé tous les amis qui t'ont précédé dans l'au-delà, et, surtout, celles qui t'attendaient en compagnie de tes petits enfants qui ont été si cruellement arrachés à ton amour voici bien longtemps. Repose en paix, papy, et nous espérons tous mériter d'aller là où tu te trouves maintenant, car nous sommes assurés que tu es au ciel, dans le Paradis.



Ces paroles toute simples de la part de cette adolescente, plus porte-parole qu'auteur de ce discours, émurent l'assemblée, et l'on put entendre des personnes renifler pendant ce petit laïus qu'elle lut avec application. Jean avait recommandé de ne surtout pas jeter de pâquerettes en plastique sur son cercueil, une fois qu'il serait descendu dans le caveau, comme le font les modernes païens, mais de se contenter de secouer le goupillon d'eau bénite, ou bien tout simplement de s'abstenir d'hypocrites gestes de fausse religiosité. La tombe, refermée, était toute recouverte de fleurs, qui allaient faner bien vite, vivants symboles du souvenir que l'on porte généralement aux décédés, à moins qu'elles ne fussent remplacées par des imitations de matière synthétique, de céramique ou bien, comme dans le temps, de couronnes de perles, magnifiques et indestructibles, pour obvier à cette lugubre réalité où les morts sont bien vite abandonnés dans leurs sépultures. Quoi qu'il en soit, la vie doit impérativement continuer, et il est peu probable que les défunts, ayant sans doute bien autre chose à faire, s'intéressent au fait que l'on puisse penser ou non à eux.

Une souscription avait été faite, où de généreux donateurs, reconnaissants pour tout ce que Jean avait fait pour la société, dotèrent sa dernière demeure d'une belle statue en marbre blanc et pur, où un ange, agenouillé parmi des fleurs, écartait des lys pour dégager une plaque où étincelaient des lettres dorées.

Le temps allait enfin poursuivre son inexorable cheminement. La sépulture, ne pouvant supporter la suite des siècles, passerait par les habituelles étapes de l'existence. Elle serait fleurie pour un temps, ensuite simplement visitée, de plus en plus sporadiquement.

Puis l'oubli, toujours victorieux, auquel rien ne résiste, accomplirait ses œuvres. Le caveau retournerait à la poussière. Le cimetière lui-même disparaîtrait de la face de la terre, et il serait bien audacieux de prédire ce qui pourrait bien s'étendre à son emplacement dans quelques millénaires. Rien n'interdit de penser qu'il se retrouverait peut-être un jour au fond des mers, comme le fut probablement, dans un lointain passé, le terrain où il étalait ses tombes, les eaux recouvrant alors la majeure partie de notre pays. Néanmoins, si tel n'est pas le cas, il n'est pas impossible de penser que, dans un insondable futur, des archéologues, au cours de fouilles chanceuses, exhumeraient de la terre un étrange monument, où un ange aux ailes repliées semblerait méditer devant une inscription en langue primitive perdue, soigneusement gravée dans du calcaire résistant aux dégradations de l'âge. Par la suite, de grands érudits en proposeraient une exacte traduction, assurant que ces étranges pictogrammes disaient : « Soleil, réchauffe-moi les ailes, pour que mes plumes, humides de la rosée du matin, puissent sécher ». Néanmoins, s'ils avaient pu déchiffrer correctement ce petit texte écrit en cette langue éteinte depuis si longtemps, provenant d'une civilisation inconnue, ils eussent lu : « Sans l'amour, la vie n'est que poussière. Avec lui, elle est éternelle ».

**FIN**

Cet ouvrage a été composé par Edilivre  
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis  
[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)



Tous nos livres sont imprimés  
dans les règles environnementales les plus strictes

*Imprimé en France, 2011*  
Dépôt légal : octobre 2011